

# Les Prodigieuses Aventures de Bralic

Force, intelligence, dextérité, constitution, charisme, sagesse...  
tirez 2D4...

par Asp Explorer  
<http://mapage.noos.fr/aspexpl/kalonbrw.htm>

# Sommaire

1	La geste sans fin de Bralic le Destructeur	3
2	L'école de Bralic	33

# Chapitre 1

## La geste sans fin de Bralic le Destructeur

On découvre le dénommé Bralic, qui se piquait de devenir aventurier,  
et comment il y parvint.

## 1.1 Day one : Mists of Destiny

Et le soleil se leva. À l'est, comme d'habitude du reste. Naguère, il avait bien fait quelques tentatives pour se lever à d'autres points cardinaux, histoire de varier un peu, mais il avait dû renoncer devant les protestations des navigateurs déboussolés et les suicides en masse d'astronomes fondamentalistes.

\*  
\* \*

Assis à la terrasse du « Cochon Perdu », Bozéfoy de Zalaco, jeune chevalier à la belle figure et à la bourse plate, attendait le destin. Cadet d'une très vieille famille de nobliaux désargentés de provinces, il avait, trois mois plus tôt, quitté le castel ancestral et l'autorité paternelle, avec des regrets tous relatifs. Ce n'est pas que le baron de Zalaco fut particulièrement mauvais bougre, mais il n'avait que faire d'un fils oisif sur ses terres, et pour sa part, Bozéfoy n'avait guère l'âme paysanne. Pour tout dire, il avait été un enfant turbulent, frondeur, bagarreur, et son esprit, très tôt avait été appelé bien au delà des limites du minuscule fief boueux promis à ses frères. Et comme il n'avait guère d'inclinaison évidente pour la prêtrise, le baron avait jugé sage de le placer comme écuyer chez un de ses voisins afin qu'il y apprenne le métier des armes. C'est là qu'il avait rencontré la bohémienne. Il avait une douzaine d'années lorsqu'une petite bonne femme toute fripée, complètement voûtée, crasseuse, puante et vêtue de noir, l'avait agrippé par l'épaule au détour d'un marché. Elle l'avait fixé, cloué sur place sous le poids de son regard fou, et d'une voix brisée par les ans, lui avait dit ces mots, aujourd'hui gravés dans sa mémoire :

« Au matin de tes dix-sept ans, à l'enseigne du Cochon Perdu, l'avenir te sera révélé, beau jouvenceau. De grandes épreuves t'attendront, la gloire et la fortune, les femmes ! Oui, à l'enseigne du Cochon Perdu, à Sembaris. »

Sembaris. Un nom qui avait résonné aux oreilles du jeune homme comme les trompettes d'un fier tournoi. Sembaris la mythique, la prodigieuse, la somptueuse cité nichée au cœur de la mer Kaltienne comme une perle dans son huître. Sembaris, commencement et aboutissement de toutes les histoires héroïques qui avaient bercé son enfance, lieu de légendes sans nombre, sujet intarissable de chansons et de sagas, Sembaris et ses sorciers hallucinés, ses marchands au verbe haut, ses palais de marbre et d'or, ses putains insolentes (bien qu'à l'époque, il ignorât à peu près tout du commerce proposé par cette honorable congrégation), ses ruelles regorgeant de dangers effroyables et de trésors rutilants, Sembaris, donc, comme des millions de jeunes garçons de son âge, l'avait toujours fait rêver.

C'est avec ardeur qu'il avait observé les hommes d'armes autour de lui, qu'il avait appris d'eux le maniement de l'épée longue ou bâtarde, de l'espadon, du fleuret, du glaive, du sabre oriental, de la lance, de la hallebarde et du trident, de la masse d'armes, du fléau, du bec de corbin, de l'arc, de l'arbalète, du petit marteau de guerre, du grand marteau de guerre, de la catapulte, du scorpion, de la baliste, du mangonneau, du fouet barbelé, de la chaîne de combat Vansonienne, du sac étrangleur, du collet de verre, du collet de Dèze, du lansquenet-bouillabaisse, ainsi que toutes sortes d'armes moins ordinaires, il avait forgé son corps à coups de crampes et de bastonnades, avait appris à endurer la peine, à attendre son heure (mais à cette matière, il ne s'était guère illustré), à observer la nature et à défendre son honneur, vertu fort prisée dans l'aristocratie locale.

Enfin, son éducation faite, il avait décliné l'offre d'un marquis du crû d'entrer à son service pour retourner à Zalaco présenter ses civilités à son père, avant de tourner les talons et de filer au sud, vers la mer Kaltienne.

Si grande était sa hâte qu'il était arrivé à Sembaris en avance de plusieurs semaines, temps qu'il avait mis à profit pour constater que somme toute, à son grand désarroi, la ville n'avait pas grand chose à voir avec l'endroit magique de son enfance, que les rues n'y étaient point du tout pavées d'or, que la mendicité et la crasse vérolaient de leur ordure les lieux les plus saints sans que personne n'en paraisse incommodé, que la corruption n'y était pas moins active qu'ailleurs, et que, tout compte fait, l'insolence des putains n'était que vulgarité inspirée par l'alcool.

Néanmoins, attablé sous la tonnelle, par cette belle après-midi d'automne, Bozéfoy attendait.

\*  
\* \*

Au même moment, à quelques pâtés de maison, Bralic noyait son chagrin dans le cidre clairet, seul breuvage à portée de son budget. Lui aussi avait dix-sept ans, lui aussi rêvait d'aventures, mais là s'arrêtait la ressemblance avec Bozéfoy. Car là où l'un était un aristocrate – même sans terre ni fortune – l'autre n'était qu'un paysan de la plus indiscutable roture. Quoique le terme « paysan » est trompeur, on pourrait facilement imaginer quelque entreprenant fils de la terre, râblé, dur à la tâche, madré et grand connaisseur du cycle de la nature. Bralic était hélas un grand gaillard d'une maigre squelettique, fort laid, maladroit et d'une confondante stupidité. Ce qui ne l'empêchait pas, lui aussi, de s'imaginer bravant le troll, le goblin, l'orc et le dragon, une princesse dénudée à ses pieds et l'épée fièrement brandie à la main. À cet égard, sa seule arme dont il disposait était un grand bâton noueux orné de runes magiques. Enfin, de runes. Des signes quoi... Bref, un bâton. Le Bâton eud'pouvoir, comme il l'appelait.

La nuit précédente, il avait cru naïvement pouvoir se faire engager dans l'auguste Compagnie du Val Fleuri, une richissime troupe d'aventuriers dont la bravoure légendaire et les hauts faits d'armes faisaient la joie des conteurs de toute la Kaltienne. Mais après un bref entretien à la taverne de l'Anguille Crevée, lieu traditionnel de recrutement, on lui avait signifié qu'on lui écrirait. « Bon point pour moi », avait-il pensé, avant de se rappeler, bien plus tard, dans la rue, que ce genre de refus constituait un refus net et à peine poli.

Donc, abattu, il s'était attablé à la taverne du « Torchon Pendu », et depuis, il buvait.

\*  
\* \*

Antipatros est le troisième personnage de ce drame. Il était bien vieux, Antipatros, et ce jour là, il était encore bien plus vieux que d'habitude. Il savait qu'il vivait ses derniers jours sur cette Terre, mais n'en éprouvait aucune peur, au contraire. Car il savait. Bien des hommes courent après le savoir, sans jamais y parvenir. Antipatros, lui, avait bien souvent couru pour lui échapper, sans plus de succès. Telle avait été sa malédiction, qui l'avait frappé dès sa naissance, lancée par les capricieux dieux du destin en expiation de quelque affreux péché de ses parents, ou peut-être par hasard, parce qu'il en fallait un, et que lui était né au mauvais moment, au mauvais endroit. C'était lui, le porteur du destin. Il savait qu'il y en avait quelques autres de par le monde, mais jamais il ne les avait rencontrés. Lui avait parcouru tous les chemins, visité toutes les villes, parlé toutes les langues – sans se donner la peine de les apprendre – et partout il intervenait, par le verbe seulement, pour placer les héros sur le chemin de leur destinée, glorieuse ou misérable.

Et il était arrivé, le dernier héros de sa carrière. Comme à son habitude, Antipatros avait accompli son devoir, et envoyé un jeune homme sur les traces de la renommée. De paroles soigneusement choisies, il avait allumé le feu dans ces yeux juvéniles, le feu de l'aventure, et lui, enfin, pouvait se reposer quelques jours avant de sombrer dans un sommeil sans réveil, pour rejoindre ce lieu où vont les âmes après la mort. Sa destination aussi, il la connaissait, puisqu'il savait, telle était sa malédiction. L'endroit n'avait rien de l'enfer torride et puant auquel les prêtres fanatiques vouaient leurs ouailles à la moindre couchaillerie de travers. Mais cela n'avait rien à voir non plus avec une vallée brillante et grasse où s'ébattaient les tendres moutons du paradis et où chaque âme vertueuse reçoit du créateur cent palais de jade, d'or et de turquoise, chacun servi par cent houris juvéniles et expertes en tous les arts que l'homme sait apprécier. Non, non. La réalité était, hélas, bien moins exaltante. Mais au moins pourrait-il reposer ses vieilles jambes.

Oui, il avait bien mérité de s'asseoir, après toute une vie de servitude. Toujours, il avait accompli ses missions avec un soin scrupuleux. Les dieux avaient bien choisi leur jouet, Antipatros était d'une nature ordonnée, ponctuelle, il aimait que les choses soient à leur place. Il était quasiment parfait pour cet emploi. Quasiment, car il avait pu cacher aux dieux du destin deux défauts (mais tous les humains en ont, et les siens étaient bien bénins) : un léger daltonisme et une petite dyslexie.

Songeant avec satisfaction qu'il avait vaincu ses handicaps, il avisa une auberge avenante à laquelle il décida – sans y être contraint par quiconque, pour une fois – de s'y désaltérer. Son visage sévère s'éclaira d'un sourire (la chose était suffisamment rare pour être signalée) et il accéléra

l'allure pour s'asseoir sous la tonnelle, en compagnie de ce jeune aristocrate impatient attendant sans doute quelque belle peu farouche. Comment s'appelait cette sympathique buvette ? Elles avaient toutes des noms si typiques, celle-ci c'était... ah, le « Cochon Perdu ».

Glucks !

Et tout lui revint en tête. Dans sa hâte, il n'avait pas pris les précautions d'usage. Avait-il contrôlé que le jeune homme était bien l'élu ? N'était-il pas un peu... rustique pour posséder le puissant Morphoglaive ? Et surtout, il n'avait pas, comme à chaque fois que tel cas se présentait, vérifié trois fois, en lisant bien chaque lettre l'une après l'autre, l'orthographe de l'enseigne. Mais au fait, avait-il bien lu celle-ci ? C – O – C – H... Non, non, pas ça, pas maintenant ! Et ce jeune imbécile qui s'impatientait à sa table... assurément, c'était lui le vrai héros...

Bon, se dit alors le vieil homme avec la sagesse que lui donnait l'expérience. Calmons-nous, maîtrisons notre souffle et les battements de notre cœur, et tâchons de sauver notre âme.

\*  
\* \*

Noble Seigneur ! Il l'avait appelé Noble Seigneur ! Sans éclater de rire après ! C'était la première fois de toute sa courte existence qu'on l'appelait autrement que « l'ahuri » ou « manant ». Et voilà que ce vieil homme venait le voir *lui* pour lui souffler à l'oreille, dans une auberge, des histoires de fortune, de monstres, de princesses à délivrer et toutes ces choses fabuleuses ! Enfin la chance lui souriait à lui, Bralic, destructeur autoproclamé, fils illégitime de Célestin Gros pied et de Zénobie Ventrevelu. Bralic avait de nombreux défauts, mais au moins une qualité, il courait vite. Il faut dire que pour chaparder les pommes du voisin et éviter les cailloux des cruels gamins du village, il fallait développer un sens de l'esquive considérable, et en outre, vu sa maigreur, il n'avait pas beaucoup de graisse à déplacer, ce qui accroissait son endurance. Aussitôt assimilé le verbiage du vieil homme, Bralic avait pris ses jambes à son cou et emprunté la rue de la Succube, vers l'ouest ; vers l'Aventure. Puis il avait rebroussé chemin devant la porte de la ville, car il avait oublié son bâton et sa besace, avant de repartir dans la rue de la Succube. Qu'avait donc dit le vieil homme ? C'était déjà un peu confus dans son esprit, mais ça parlait du Bois Joli. Ah oui, aller trouver la sorcière du Bois Joli, qui détient la clé de la Grotte aux Esprits, dans le Marécage Filandreux, où un troll horrible détient captive la fille du bourgmestre de Shabalas. À moins que ce ne soit l'inverse. Oulalà... que tout ça était donc compliqué. Mais pourquoi donc les gens compliquaient-ils tout ? Donjon, monstre, trésor, et puis c'est tout, de quoi d'autre un homme aurait-il besoin pour être heureux ? Il avait hâte de se retrouver face au troll, brandissant bien haut son bâton eud'pouvoir, que lui avait confié Mrâtr la rebouteuse-accoucheuse-sorcière-vieille-qui-sait du village. Un bâton de grande sorcellerie. À ce qu'on lui avait dit. C'est vrai que quand il y réfléchissait, le bâton avait accompli tous les miracles que la vieille Mrâtr lui avait décrit : il avait amené la pluie environ un jour sur trois, il l'avait protégé des lutins violacés, et depuis qu'il l'avait, aucun météorite de plus de mille tonnes ne s'était écrasé à proximité immédiate. Un très efficace bâton de protection, donc, même si Bralic avait parfois le sentiment, diffus et incompréhensible, qu'on s'était foutu de sa gueule. Ah, et puis avec le trésor – puisque bien sûr, il y aurait un trésor, l'idée contraire ne lui avait même pas effleuré l'esprit – avec le trésor, il s'offrirait un pâle froid. Ou un truc comme ça. Il ne savait pas exactement ce que c'était, mais comme il n'était pas frileux, ça ne lui faisait pas peur. Et puis aussi une belle armure. Et un bel écu d'acier. Avec le truc coloré peint dessus, là... le blouson. Ah oui, il lui faudrait un blouson. Avec de jolis dessins dessus. Alors une fourche. Parce qu'à la ferme, il était fort à la fourche. Et puis le Bâton eud'Pouvoir, bien sûr. Sur fond jaune, parce qu'il aimait bien le jaune. Et avec un chien, parce qu'il aimait bien les chiens. Surtout le vieux Tobie, qui avait passé l'hiver dernier, mais qui était bien gentil avec lui. Et puis le vert aussi. Et des merlons aussi, il y avait des merlons sur le blouson du gros seigneur Soligouras quand il pavoisait le village.

Tiens, mais où se trouvait-il donc ? Et qui étaient donc ces gens ?

\*  
\* \*

- Bralic le Destructeur ?
- Oui, tel est son nom. Cet être retors et malfaisant, gardien des secrets anciens et de la sagesse dévoyée des prêtres scarifiés de Punt, cet adorateur impie de Y'Golonac et Nyarlapopette, détenteur des sept pactes oubliés de... euh... enfin bref, un type pas clair.
- Ah, quel ignoble individu, opina Bozéfoy.
- N'est-ce pas, renchérit Antipatros. Voici pourquoi il faut l'arrêter avant qu'il ne s'empare de l'Artefact Ancien du Pouvoir qui gît dans la caverne du Troll, où le bourgmestre de Bois Joli détient captive la Sorcière Filandreuse... euh... attend, héros, j'ai l'impression que je m'égare.
- Mais une minute, pourquoi t'adresses-tu à moi, noble vieillard, alors qu'il est de plus illustres et vaillants héros à Sembaris ?
- Et bien en fait, la déesse m'est apparue en songe...
- Quelle déesse ?
- Une déesse. Elle m'a narré la geste d'un fier et jeune héros qui seul serait capable de vaincre la malédiction de...
- Eh, mais c'est quoi, cette histoire de malédiction maintenant ?
- Oh, eh, tu me lâches avec tes questions ? Si tu ne veux pas y aller, n'y va pas !
- Bon, bon, du calme, j'y vais. Je te trouve bien susceptible pour un noble vieillard plein de sagesse. Dis moi simplement par où je commence, et j'improviserai sur place.
- Essaie donc le marécage de Shabalas.

\*  
\* \*

Dans les tréfonds d'une forêt particulièrement sombre et mal fréquentée, une foule bariolée et folklorique s'était massée autour de Bralic. Maigres, édentés, sales et vêtus de guenilles, ils paraissaient, de prime abord, fort amicaux.

- Pendez-le !
- À mort !
- Saligaud de Moushite, on va te faire ta fête !
- Clouons-le à cet arbre !
- Ouais, avec les bras en croix !
- Et avec lui deux autres, un de chaque côté, et au milieu ce type-là !
- Et la tête en bas !
- Et on mettra un bûcher en dessous !
- Oui, avec du bois bien vert, comme ça la fumée le fera tousser !

Soudain, un homme entre deux âges s'approcha. De taille moyenne, son corps mince se drapait dans une bure austère et rapiécée sur laquelle pendaient un lourd et épais médaillon de fer terni, une torsade complexe et vaguement hideuse à la signification obscure. Sa tête au crâne rasé, à la mâchoire étroite et crispée, semblait celle de quelque homme de dieu sage et plein de commisération.

— Toi, mon fils...

Le doigt crochu de l'homme se pointait sur le visage de Bralic. Chic, se dit-il, il fait comme le père Branda aux sermons du samedi (car le dimanche, le père Branda était occupé à célébrer l'office dans une bourgade plus importante). Bralic aimait bien le père Branda. Il était amusant à s'énerver tout seul pendant la messe. Et puis il savait lire. En tout cas il avait un livre. Il en était fier, il le montrait souvent. Et aussi il disait qu'il était un pêcheur, et ça c'était vrai, Bralic était plutôt adroit avec une gaule, même qu'une fois, il avait choppé la vieille carpe de la mare-au-pendu, qui s'appelait Adélaïde, et qui faisait bien ses douze livres. Et puis il l'appelait « mon fils » alors que c'était pas le père de Bralic, pour autant qu'il sache.

— ... toi, tu m'as l'air d'un païen de la dernière espèce. Avoue, tu es un Moushite envoyé par les sept prêtres gris de Jabla pour nous empêcher de pratiquer le rituel pèlerinage dodécannuel vers le tombeau du demi-corps de notre très saint père Abymaël le Prosélytre (béni soit son saint nom) à Petaluma.

- Eêêêh... ?
- Quel est le dieu que tu pries ?

— Ben, le Dieu. J’savions point son p’tit nom, c’est c’ui qu’est tout pissant et qu’a créé l’univers en sept jours ouvrés.

— Ah, tu n’es donc pas un mécréant. Es-tu un païen, un infidèle, un hérétique ou un apostat ?

— Ben, c’est quoi donc qu’y vous faut ? C’est quoi donc tout c’té bestiaux ?

— Ah, mais c’est très différent. Un païen, c’est celui qui pratique les cultes impies. Ceux-là n’ont pas d’âme, et on peut donc les massacrer autant qu’on en trouve. Un infidèle, c’est celui qui vénère le Dieu Unique, mais qui n’observe pas les mêmes commandements et lois. Ceux-là ont une âme, et notre devoir sacré est de la sauver. Pour cela, lorsque nous capturons un infidèle, nous le mortifions longuement afin qu’il se repente de ses errements, et ainsi, lorsque nous le tuons, son âme va directement au paradis de Xamabim le Généreux. Un hérétique, c’est un Balawanié comme nous, mais adepte d’un culte schismatique renégat. Balawan le Grand nous a enseigné que « L’hérésie doit être extirpée du cœur de l’homme sans pitié, par le fer et le feu », loué soit Balawan. Enfin, l’apostat est un ancien zélateur de Balawan, qui a renié sa foi. Inutile de vous dire que de telles vipères lubriques et gluantes doivent être écrasées comme elles le méritent.

— Oh. . .

— Mais attend, j’ai ici un petit questionnaire.

#### QUESTIONNAIRE ŒCUMENIQUE BALAWANIEN

1) Complétez la prière suivante : « Il est grand et miséricordieux, il est mon berger sur les verts pâturages du destin, et en son paradis céleste les plus pieux d’entre-nous trouveront paix, sagesse, amour, félicité ainsi que moult houris douces, expertes et — »

A Blasphématoires

B Velues

C Soumises

D Il est grand le Mystère de la Foi

— Ben. . . j’savions point. . . P’têt velues ?

— Réponse deux. Je note. Question suivante.

2) Quelle est la position officielle de l’Église, exprimée dans l’encyclique « De Zboubi Torchibus », sur la difficile question du mariage entre cousins :

A C’est interdit

B C’est obligatoire

C C’est toléré, sauf entre cousins de même sexe

D Il est grand le mystère de la foi

— Euh. . . la trois.

— Bien bien, suivante.

3) Lors de l’Omélie Gilberte annuelle, il est de coutume que l’archidiacre porteur de l’encensoir marmonille cent dix-sept fois une phrase, laquelle ?

A Oukéti oukétu oukétu barbapapa

B Znh’o Rhrystenjaï Morhhíybirath Shmoshmo Hazmojde Cespormidable

C Cthulhu reviens Cthulhu reviens Cthulhu reviens parmi les tiens

D Il est grand le mystère de la foi

— Quatre, fit Bralic du ton assuré de l’homme qui ne comprend pas la question et ne cherche plus à comprendre.

— Et dernière question, attention, il y a un piège.

4) Vous vous définiriez plutôt comme :

A Un païen

B Un hérétique

C Un apostat

D Un infidèle

— Ben, deux.

— AAAAAHHHHH ! Tu t’es trahi, hérétique. Au bûcher !

— On va lui faire passer le goût de l’hérésie à l’hérétique, rouons-le de coups.

— Oui, et brûlons-le sur tout le corps pour extirper l'esprit malin !  
— Et introduisons-lui des charbons ardents dans les orifices pour le purifier de l'intérieur.  
— Bonne idée, mes frères, reprit le prêtre illuminé. Ainsi, même si sa vie terrestre aura été perdue, son âme immortelle rejoindra le paradis de Xamabim le Généreux et se fera oindre de miel les parties honteuses par les quarante-neuf houris velues.  
— Oui, et tous ensemble flagellons-nous pour nous purger du pêché !  
— Oui, flagellons-nous, il n'y a pas de raison qu'il soit le seul à rejoindre le Paradis de Xamabim le Généreux.  
— Moi en premier, fit une femme édentée. Frappez-moi avec cette grosse branche.  
— Et moi, avec cette branche encore plus grosse et pleine d'épines.  
— Et moi, regardez, hurla un gros barbu hystérique qui se dévêtait à toute allure, lapidez-moi avec ces gros galets ! Oui, pitié, lapidez moi.  
— Regardez comme je me jette dans le feu ! AAAAAARRRRRGHGH !  
— Et moi comme je m'empa... (poc !)  
— Ouuuuh... je vooooole... (spouitch !)  
— Et moi comme je m'egorgrlfagl...  
— Pendons-nous, pendons-nous !  
Et lorsqu'à la nuit tombée, d'un bel ensemble, deux petits vieux réussirent à s'entre-décapiter à coups d'épieu, Bralic se retrouva seul et perplexe parmi les cadavres.

\*  
\* \*

« Adoncques, Chevalier Bozéfoy s'en allait par monts & vaux, cœur hardi et âme pure, chevauchant son bel étalon bai au naseau frémissant. À son flanc portant flamberge de bel acer, à son bras l'écu de ses pères, revêtant le harnois, les solerets, les gantelets et le heaume resplendissant dans la lumière d'un beau matin de printemps, viril et solitaire, magnifique et généreux, il s'en allait pourfendre l'infidèle et l'esprit malin en leurs contrées lointaines. »

Voici le genre de chevauchée que l'on a plaisir à lire, je le sais bien. Voilà qui sent l'aventure à plein nez, qui évoque l'héroïsme, les coups fourrés au fond de bois obscurs, la saine violence, la camaraderie, la romance, la quête exaltante de telle ou telle vénérable breloque magique, on imagine déjà, tapis dans les tréfonds de leurs antres putrides, les monstres maléfiques aux mœurs étranges serrant entre leurs griffes leurs trésors merveilleux.

En tout cas, ça marche mieux que :

« Bozéfoy prit les transports en commun et arriva sans encombre jusqu'au marais de Shabalas. »

Il n'y a pourtant aucune honte à emprunter la diligence, d'autant que le réseau banlieue de Sembaris est fort développé, il serait donc dommage de ne pas s'en servir.

Non ?

Bon, on va transiger. On dira que :

Adoncques, cœur vaillant et pied léger, Bozéfoy de Zalaco héla une diligence à la station « Porte des Marioneth » et, nullement gêné par la promiscuité de la plèbe infâme, il prit place. Droit et honnête, bien que désargenté, il fit montre de grandeur d'âme et d'esprit civique en s'acquittant scrupuleusement du montant de son titre de transport, soit un billet zone 4 à huit deniers et demie. Ah, quel bel exemple pour la roture que cette édifiante attitude de désintéressement ! Cahotant sur les routes du destin, il franchit monts et cols et, après mille cahots, parvint au modeste poteau qui matérialisait l'arrêt « Marais de Shabalas ». En une humble auberge, il goûta à un repos bien mérité, tandis que moult punaises bien grasses goûtèrent à un festin azuré du sang de Zalaco.

\*  
\* \*

Pendant ce temps, Bralic dort à la fraîche, sous un arbre, tête blottie au creux d'une racine moussue, et somme toute, la rustique hospitalité de la nature lui fut d'un bien meilleur rapport, d'autant qu'elle était gratuite.

## 1.2 Day two : Lands of Despair

Le soleil se leva. À l'est. Bien aligné avec les menhirs de Stonehenge, qui lui fournissaient pour ce faire un point de repère bien pratique. Le soleil est quelqu'un de carré. Enfin, j'me comprends.

\*  
\* \*

En tout cas, ce matin avait au moins eu une vertu pédagogique pour Bralic. Il savait maintenant qu'embrasser un batracien au réveil ne prédisposait que rarement à épouser une princesse et à hériter d'un demi-royaume. Ce genre d'étreinte conduit plus souvent à des éruptions cutanées et à la fréquentation des dermatologues. Mais comme il n'avait pas l'intention de sortir draguer en boîte dans les heures à venir, quelques pustules légèrement suppurantes ne gênaient guère.

Bralic était en lisière du redoutable Bois aux Esprits. Il ne le savait pas car ses compétences en géographie étaient assez minces, mais il y était bien. Il n'y avait personne alentour à qui demander son chemin, mais n'eut-ce été le cas qu'il n'aurait pas su quoi lui demander, vu qu'il avait presque tout oublié du verbiage d'Antipatros. Il se souvenait vaguement d'une histoire de sorcière. Gageant non sans un certain bon sens que les sorcières élisent rarement domicile en bordure des autoroutes, il chercha quelques minutes la sente la plus sombre, humide et malsaine qu'il put trouver, puis, s'y engagea sans hésiter un instant.

Bralic n'était pas vraiment plus courageux que le commun des mortels. Il se trouvait simplement que notre héros ne brillait pas spécialement par l'esprit, et que le fait de marcher – une activité bien plus compliquée qu'il n'y paraît de prime abord – mobilisait déjà la majeure partie de ses facultés mentales, alors vous imaginez bien qu'évaluer les risques que présente le trekking en solo, armé d'un bâton et sans l'appui d'une division d'artillerie dans une forêt hantée au dernier degré était pour l'heure hors de portée. D'autant qu'en plus de marcher, il fallait songer à respirer, à digérer, et toutes ces sortes de tâches de fond. Bref, hors de question d'avoir peur. Trop compliqué.

Or donc, après un temps difficile à évaluer, il se trouva sur le bord du sentier un inconnu. Il était immobile, gris et maigre, tellement qu'il se fondait dans la maladive végétation ambiante, et que Bralic s'approcha plus qu'il ne l'aurait voulu avant de le voir. Du reste, si le fier héros s'aperçut de sa présence, c'est moins grâce à sa vue qu'à son odorat, car l'inconnu puait horriblement. Oui, il puait tant qu'à vingt mètres, il couvrait déjà largement les effluves musqués et fongiques du sous-bois. Il puait tant qu'il incommodait même un garçon de ferme habitué à vivre parmi les animaux de bât, et qui lui même souffrait d'une hygiène lacunaire. Et puis, il avait une dentition exécrable. Évidemment, en ces temps où l'odontologie n'était encore qu'une inaccessible abstraction à peine formulée par quelques hardis philosophes particulièrement avant-gardistes, rares étaient les adultes possédant toutes leurs dents, mais en règle générale, ça n'allait pas jusqu'à la perte de la mâchoire inférieure. En outre, Bralic avait déjà vu un homme perdre des lambeaux de peau, c'était le père Fendrebise après l'incendie de sa grange. Apparemment, ça faisait très mal. D'ailleurs, le père Fendrebise était mort après. Mais là, ce type, ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Il restait là, bras ballants, regard dans le vide – d'ailleurs, il n'avait plus d'yeux – sans rien faire. Drôle de gusse.

— ... uuuuummmmm...

— Le bonjour, eu'msieur ! répondit Bralic, aussi jovial qu'il put.

— ... mooortel...

— Ah, j'vous croyons, eu'msieur ! Y'a guère de distraction par ici, on dirait.

— ... tu vas... mourir...

— Ben c'est not'lot à tous, à c'qu'on dit.

— ... ben...

— Au fait, vous savions où est c'te sorcière, des fois ?

— Continuez... tout droit... longez le Cimetière des Vanités, tournez à gauche après l'Autel des Horreurs Informes, traversez la Clairière des Ossements-Luisant-Dans-Les-Ténèbres, grimpez sur la Colline du Gibet et demandez à l'Éternel Pendu, il doit connaître... Que la peste pourpre te liquéfie les entrailles.

— Merci bien, brav'gars, paix sur ta maison !

Et sans ouïr plus longtemps les imprécations et gargouillis du trépassé, Bralic s'en fut, toujours plus profond dans les ténèbres malfaisantes, à la rencontre de périls sans nom.

\*  
\* \*

Pendant ce temps, Bozéfoy se faisait reluire le braquemart par un gros moustachu vêtu de cuir. EH, OH, DU CALME ! RELAX !

Constatant que son équipement était en mauvais état, car des mois de voyage dans des contrées humides avaient piqué de rouille ses armes, Bozéfoy de Zalaco, avant d'affronter les noirs périls tapis dans le marais de Shabalas, décida de faire aiguiser son épée. Il avait confié ce soin à maître Ghunthar, le forgeron du hameau de Valmoustique, en bordure du grand marais. Et donc, il observait avec délectation l'habile artisan pratiquer son métier.

— Voilà, ça fera douze naves cinquante !

— QUOI ? Vous plaisantez je suppose ! Pour douze naves, je pourrais acheter une épée neuve à Sembaris, et on m'offrirait la gauchère en prime.

— Et bien ici, c'est le prix que je prends pour le remoulage.

— Mais c'est du vol !

— Non, c'est du commerce. Je suis le seul forgeron à proximité du marais, ça se paye. C'est pour ça que je me suis installé ici, c'est pas parce que j'apprécie la compagnie des sangsues et des corbeaux.

— Mais, vous imaginez bien que je n'ai pas douze naves. . .

— Ah, c'est bête. Vous avez combien ?

— Trois. . . non, deux et demie. Et quelques monnaies du shegann.

— Ah ah ah ! Alors comme ça, tu achètes sans en avoir les moyens. Et c'est toi qui me traite de voleur, tu ne manques pas d'air, jouvenceau. Allez, ton épée les vaut bien, ces douze naves, je veux bien la prendre en paiement. Estime-toi heureux que je ne te fasse pas des ennuis avec la justice, galopin.

— Comment ? Escroc, pendard, chien galeux, mais je vais te rosser d'importance. Sais-tu que tu parles au chevalier Bozéfoy de Zalaco, qui s'en va, cœur vaillant et. . .

— Et moi je fais deux fois ton poids, j'ai un marteau dans une main, une épée très bien aiguisée dans l'autre, et le chef de la milice est mon cousin. Allez, dégage, tu me bouches la vue.

Ah, la vie est dure parfois.

\*  
\* \*

Pas très loin de là à vol d'oiseau, il y avait un gibet abandonné. En tout cas il aurait dû l'être, car la forêt était déserte depuis que les dernières peuplades dégénérées qui la hantaient avaient mystérieusement disparu, comme ça, par une nuit de pleine lune, sans laisser de trace, il y a quatre-vingts ans. Il n'empêche que le vieux gibet était encore solide, bien planté sur sa butte sinistre, au milieu d'une étroite clairière. Son bois noir et luisant de mousse ne paraissait nullement altéré par près d'un siècle d'abandon dans ces contrées, si bien que parfois, on venait encore y lyncher, discrètement, quelque pauvre hère qui avait encouru les foudres de la justice expéditive et rurale qui régnait dans ces tristes contrées.

En l'occurrence, celui-là était encore bien frais, et un corbeau, sûr de son droit, de sa force et pas trop pressé, trônait, les griffes plantées sur le crâne pelé de ce malheureux.

— Holà, M'sieur, z'avez pas vu eun'sorcière, à c't'heure ?

— Crôaaa ??

— Non, pas vous, eul'suspendu, là. Eh ?

Le pendu se tourna vers Bralic. Sous l'effet du vent, certes, mais l'effet était néanmoins saisissant.

— Eun'sorcière ? Non ?

— Tu cherches une sorcière, jeune homme ?

Il arrivait dans la clairière un beau brin de femme. Une grande brune à la longue chevelure emmêlée, au teint hâlé, ses mains fines aux doigts longs et habiles portaient un large panier rempli de divers fruits, racines, feuilles et herbes de la forêt, ainsi que plusieurs cadavres d'animaux. Elle portait une robe noire largement décolletée sur une généreuse poitrine, tombant jusqu'à ces gracieuses chevilles, et allait pieds nus, semblant effleurer la terre plutôt que reposer dessus. Sans attendre la réponse de Bralic, elle gravit le monticule, s'agenouilla sous le pendu et cueillit une bizarre plante noirâtre aux feuilles déchiquetées, d'où avait déclosé une fleur pourpre, étrangement belle.

— Ah, oui, dame, fit Bralic une fois qu'il eut réalisé que ce n'était pas le corbeau qui s'adressait à lui.

— Et tu lui veux quoi, à la sorcière ? demanda l'inconnue avec un je ne sais quoi d'inquiétant dans la voix (mais qui passa largement au dessus de la tête du jeune héros).

— Ben... à vrai dire, en fait... ben, j'sais pas. J'pense qu'elle doit l'savoir, elle. Enfin, j'crois.

— ...

— Mais p'têt je me gourre.

— Ouais, je vois le genre. Évidemment, tu ne sais pas où dormir ?

— Euh... par là non ?

— Viens plutôt dans mon humble chaumine, il y a du feu et une bonne soupe.

— Oh merci eu'mdame.

— Tiens, en parlant de soupe, tu peux m'aider à cueillir deux racines de mandragores, un crapaud-feu et une reine des fourmis albinos ?

\*  
\* \*

Flosh.

Flosh.

Flosh.

Sflosgh !

— ET MERDE!!!

Bozéfoy se releva mollement avec au cœur une rage comme il en avait rarement connue. Il s'extirpa du trou de vase dans lequel il s'était enfoncé. Il grimpa sur une grosse branche tombée de son arbre. Ôtant ses bottes et son pantalon, il constata avec horreur ce qu'il avait prévu, la partie inférieure de son corps était transformée en superette à sangsues. Grosses, les sangsues. D'habitude, cette espèce est noire, mais là, elles étaient tellement gonflées qu'elles étaient pourpres. Il les retira l'une après l'autre. Ce n'était pas vraiment douloureux, car les sangsues ont une salive anesthésiante et de surcroît Bozéfoy était transi de froid, non, c'était juste incroyablement dégoûtant. Il fallait les serrer très fort, car elles glissaient, mais pas trop, sinon elles éclataient comme des grains de raisin trop mûrs. Et elles s'accrochaient à la peau avec leurs petites dents invisibles mais tellement tenaces. L'absence même de douleur était insupportable, au moins la souffrance aurait fait oublier, l'espace d'une fulgurante seconde, le contact répugnant de ces monstres miniatures.

— Garder les sangsues, je peux ?

— Ah !

Un gnome se tenait là, sur la branche. Sûr, c'était un gnome, avec sa petite taille, son vieux visage aux yeux malicieux, ses grandes oreilles tombantes de lapin myxomateux et son teint verdâtre. Chose surprenante, il était imberbe, et se vêtait d'une harde grise informe en lieu et place de l'uniforme à grelots et du bonnet rouge, mais un gnome est un gnome.

— Pas peur, pas peur ! Point de mal je ne te veux. Tes sangsues je veux.

— Pourquoi ?

— Le vin je veux faire.

— Beuahhh...

— Excellent est le vin à la sangsue de vieux Soda. Et bon contre la fièvre des marais. Et les et les autres fièvres aussi. Et le mal de dos. Et le mal de tête. Et avec les femmes le manque d'ardeur. Et la courante. Et les maladies des filles vénales. Et le goitre. Et la...

— Oui, oui. Prend donc les sangsues, je te les donne, à condition que tu ne me fasses pas boire ton élixir du diable.

— Ah ah, comme tu veux. Le ragoût aussi je fais très bien. Dans ma chaumine, viens passer la nuit.

— Je n'ai pas le temps, gentil gnome, je dois chercher une sorcière, ou une grotte, ou quelque chose d'approchant. En fait, c'est une histoire assez confuse. Mais au fait, tu connais peut-être ces choses ?

— T'aider je puis. Il y a un temps pour manger, et un temps pour le combat. Et un temps pour remballer ses bijoux de famille, exhibitionniste ami. Chez moi, tu viens. Parler nous devons.

— Mais je dois... eh, où vas-tu, attend-moi, le nabot !

\*  
\* \*

La Soupe khôrniennne est réputée dans tout... euh, dans tout Khôr. Ce plat rustique mais délicat (et surtout fort roboratif) se compose de la manière suivante : on jette pêle-mêle divers ingrédients dans un grand chaudron, on rajoute de l'eau, du lait, du vin, du miel et du vinaigre, on fait chauffer. Indéfiniment. On en prélève quelques grandes louches à chaque repas, et quand le niveau baisse, on rajoute du liquide, de la viande et des légumes, mais il est indispensable que jamais le feu ne s'éteigne dans la cheminée. Bien sûr, vous me direz que ça doit attacher dans le fond. Non, ça DOIT attacher dans le fond, nuance. C'est même là que réside tout l'art de la Soupe khôrniennne. La mystérieuse matière noircie et grumeleuse où se concentrent tous les arômes de la Soupe s'appelait l'Attaché. La ménagère consciencieuse s'armait de son Bâton à Attaché (avec au bout une pièce de cuivre en forme de petit râteau, un instrument fort pratique dans les scènes de ménage) et chaque jour grattait le fond du chaudron. C'est en grande partie à la taille et à la saveur des morceaux de l'Attaché matrimonial que l'on jugeait de la qualité d'une épouse, ces mêmes petits morceaux qui avaient le pouvoir de retenir les maris à la maison et de tirer des larmes aux yeux des fils partis au loin.

Sorsha la Bohémienne habitait une humble chaumine. Mais comme Bralic n'avait jamais habité ailleurs que dans des taudis insalubres, il lui sembla que la jeune femme était deux ou trois classes sociales au-dessus de lui, ce qui lui imposait un certain respect. Et puis Sorsha devait être très riche puisqu'elle possédait *deux* chaudrons au feu. Dans l'un d'eux bloblotait doucement une sorte de liquide malsain, grisâtre et épais, avec des nappes de substances crémeuses de couleurs variées qui parfois, sous l'effet de la convection, venaient à la surface en longs rubans iridescents, accompagnés de petites bulles malsaines chargées d'une vapeur lourde et grasse. Dans l'autre par contre, ce n'était pas de la soupe.

— Alors beau blond, tu cherches l'aventure, le danger ?

— Oye ! Pour sûr.

— Armé d'un simple bâton ? Tu es bien courageux.

— C'est l'Bâton eud'Pouvoir. Qu'est magique. Protège cont'les lutins violacés et les météores.

— Oui oui oui.

— Vot'corsage y tombe, eu'mdame.

— Oh, tu crois ? Viens donc remonter ma bretelle.

— Voilà, c'est... oh, l'autre est tombée aussi.

— C'est vrai. Ma robe est trop étroite, mes seins sortent tout le temps.

— Euh, vot'main là.

— Oui ?

— Mais qu'est-ce vous faites ? Eh là... .

### 1.3 Day three : Heart of Darkness

Le soleil se leva. À l'est. À ses débuts, il avait connu pas mal de ratés, car se lever est une opération autrement plus complexe pour une boule d'hydrogène en fusion de plusieurs trillions de

milliards de tonnes que, par exemple, pour une concierge. Ou un chauffeur de bus. Même obèse. Mais maintenant, il maîtrisait la technique avec une aisance stupéfiante. Il faut dire qu'il avait cinq milliards d'années d'expérience.

\*  
\* \*

— Alors pas intéressé tu n'es par ma proposition ?

— Et bien, c'est sans doute très intéressant et vous devriez demander à quelqu'un d'autre, mais vous savez, ce genre de chose. . . enfin, c'est pas tout à fait ma tasse de thé. Et puis je ne suis pas certain d'avoir les compétences requises.

— Mais si, mais si, jolie est ta figure d'enfant blond, doux et franc est ton regard de braise, ardente est ta parole, vraiment, l'homme idéal tu es pour moi.

— Mais ma famille serait tellement déçue de me voir dans cette situation, maître Soda. Vous savez, je viens d'une famille noble de province, des gens assez traditionalistes. Ma pauvre mère ne s'en remettrait jamais, quant à mon père, c'est certain, il ne m'adresserait plus jamais la parole.

— Oh. Dommage. Beaucoup j'apprécie ta compagnie. Tu sais, bien je te paierais pour tes services. . .

— Non, non, je ne serais pas colporteur en vin de sangsues.

— Ce que tu perds, tu ne le sais pas. Mais chacun doit suivre son chemin. Je te donnerais quand même deux bouteilles de mon délicieux vin de sangsues. Contre les varices il est souverain, et les fatigues, les attaques de lutins violacés, la cataracte, la douve du foie, l'infarctus du genou. . .

— Je n'oublierai pas votre générosité, maître Soda, et soyez sans crainte, je prendrai grand soin de votre vin de sangsues et l'utiliserai à bon escient.

Et, se demandant où il pourrait bien jeter ces bouteilles sans trop nuire à l'environnement, Bozéfey retourna tracer sa route dans le marais.

\*  
\* \*

C'est à regret que Bralic avait quitté la chaumine de cette charmante jeune dame si hospitalière. Il était parti au petit matin, car il avait coutume de se lever tôt. Puis il avait commis un vol. Bien sûr, maintenant, il avait un peu honte, car il était d'un naturel honnête, mais son estomac n'avait connu jusqu'ici que la faim, la disette ou la famine, et n'avait pu résister à la tentation d'emprunter deux litres de soupe dans le chaudron de Sorsha et d'en remplir une de ses gourdes. Évidemment, il faisait nuit, la lune était timide, la fenêtre étroite, et le feu moribond, si bien que Bralic n'était pas certain d'avoir pioché dans le bon chaudron, mais ces considérations sortirent rapidement de son esprit tant était ardent son désir d'affronter l'aventure. Sorsha, la veille, lui avait parlé d'une caverne sans nom, au sud, en lisière du marais, une caverne sous un tertre qui, selon la légende, n'attendait qu'un héros pour délivrer le maléfice ancestral qui gît au fond des coffres du monstre-gardien oublié par le Dieu poussiéreux et hurlant du démon. . . et. . . le parchemin. . . du sorcier. . . oui, enfin bon, au sud quoi. Le bois était touffu et le sentier étroit, et il fallait pas mal d'habitude pour ne pas se perdre dans cet enchevêtrement de branches pourrissantes. Mais Bralic, habitué à courir les forêts, était à l'aise dans cet environnement, et ne prêtait guère d'attention à ses pas. Tout juste prenait-il parfois la peine de prendre un repère, un large champignon sur le tronc d'un arbre, un rocher disparaissant sous la sphaigne, un gnome violacé rigolant sur une souche, deux lianes se croisant dans les frondai. . .

Un gnome violacé ?

— Holà, en garde, salopiaud ! J'soyons Bralic eul'destructeur, viens donc tâter d'mon bâton eud'pouvoir !

— Blurf !

— Tiens, prend ça, nabot.

— Blublublurf !

Le gnome descendit de sa souche et, sautillant un peu partout, il s'enfonça dans la sombre et tiède forêt.

— Reviens ici, saligaud !

— Blublüblu !

Suspendu à une branche, le violacé (qui commençait à virer au cramoisi sous l'action de la fatigue) blublutait de la façon la plus insolente. Bralic lui courut après mais la minuscule créature était bien plus rapide, et le bâton magique contre les lutins violacés n'avait pas l'air très efficace. Peut-être fallait-il l'écraser violemment contre la face bouffie de l'agaçant blubluteur (délicieuse perspective). Il disparut en se laissant tomber dans un trou de blaireau, ou de grand lièvre, au pied d'un grand chêne. Ivre de rage, Bralic fendit l'obscurité chthonienne de son bâton, frappant au hasard parmi les racines, puis sans réfléchir, glissa son corps étique dans l'ouverture. Il se faufila sans prêter attention aux araignées ou aux choses gluantes qui peuplaient le boyau, et encore moins aux éboulis de terre humide qui dégringolaient sur son crâne. Il était bien résolu à triompher du lutin violacé, quel qu'en soit le prix. Il rampa donc, toujours plus profond sous le chêne centenaire, jusqu'à ce que la terre se dérobe sous lui.

Le choc ne fut pas bien rude, car apparemment, ce n'était pas le premier éboulement, et un large cône de terre molle accueillit la chute de Bralic. Très énervé, et toujours brandissant son bâton, il se releva, fit quelques moulinets, et s'écria :

— Viens-y donc, p'tite vermine, viens-y prendre ta bastonnade !

Puis il prêta attention au lieu où il se trouvait. Par des trouées dans le plafond, pas encore comblées par l'entrelacs des racines, tombaient de grandes tentures de lumière grise qui soulignaient les contours d'une grande pièce octogonale. Les murs étaient faits de grosses pierres taillées en polygones polis, tellement bien ajustées les unes aux autres que l'on eut dit la construction d'un peuple incroyablement avancé, aux connaissances techniques oubliées depuis longtemps. Au dessus des quatre portes symétriques qui bordaient la salle, des caractères gravés dans les massifs linteaux, racontaient dans une langue oubliée des hommes – c'est du moins ce que pensait Bralic – quelque histoire de dieu oublié, de temple maudit, de malédiction ancestrale, et autres prophéties creuses. Même pour un esprit simple comme Bralic, la conclusion s'imposait :

— Oye, c'te donjon !

Il resta un long moment à béer dans les ténèbres, jusqu'à ce que, par la trouée du plafond, tombe à toute vitesse une créature hurlante et vociférante.

— Oye, c'te monstre !

\*  
\* \*

Tous les marins vous le diront, les tempêtes sont difficiles à vivre mais elles ont au moins un avantage, c'est qu'une fois revenus au port, elles fournissent un sujet de conversation bien pratique pour impressionner les filles de tavernes. Et bien, les monstres sont aux aventuriers ce que les tempêtes sont aux marins. C'est un emmerdement professionnel pratique pour draguer.

Et Bozéföy s'appêtait à combattre le premier monstre de sa carrière. Éprouvant déjà quelque lassitude, il s'enfonçait toujours plus avant dans le marais, armé du bâton le moins vermoulu qu'il avait pu trouver, c'est à dire qu'il était quand même considérablement vermoulu. Et il tomba nez à nez avec la bête.

L'être, d'une hideuse rotondité, fut surpris au détour d'un arbre moribond, et roula des yeux immenses et fous en bronzinant. De sa trompe frémissante sortit, l'espace d'un instant, un dard blanc et cruel, humide de quelque liqueur malsaine. L'horrible créature était velue, horriblement velue de poils drus, noirs et luisants qui recouvraient sa chair flasque et ses bajoues ignobles. Sous les plis de sa peau, elle dissimulait quatre pattes malingres et recourbées, conçues pour s'agripper sans pitié à la couenne d'une malheureuse proie tandis qu'elle s'abreuvait de son sang en fouaillant de son groin immonde. Comble d'horreur, la chose volait, ou plutôt voletait de ses ailes d'insecte, froissées, tachetées, infestées de vermine. La malévolence émanait de cette immondice comme la puanteur émanait de l'excrément. C'était un strige. Brandissant fièrement son bâton, Bozéföy se prépara à affronter le péril.

Enfin, le péril, il ne faut pas exagérer. Un strige, c'est gros comme un petit melon, ou une grosse orange, un bon marcheur le distance sans peine, et il en faut quand même un nombre assez

conséquent pour vous vider de votre sang. Mais bon, c'était un monstre, un vrai, avec une fiche technique dans les normes donjonniques.

L'adversaire était piètre, toutefois Bozéfoy s'en serait voulu de faire un piètre combat. Il leva donc son bâton, comme s'il s'agissait du sabre béni du Dragon-Gardien de Xanapont, et engagea la joute héroïque. Il frappa droit d'estoc en se fendant, et ce faisant manqua de s'étaler dans la boue. La bête esquiva avec art, et approcha de la tête blonde et au demeurant appétissante du chevalier. Ce dernier évita la piqûre du dard cruel en se penchant et put se redresser tandis que la noire créature entamait un large virage. Bozéfoy porta un grand coup de taille, évité de justesse par un plongeon du monstre qui jugea alors plus prudent d'aller voir ailleurs. Encouragé par cette fuite, Bozéfoy poursuivit le monsticule de sa vindicte, convaincu que seule la mort de sa proie pourrait parachever sa victoire. Il bondit par-dessus un tronc pourri, glissa sous une racine suspendue dans l'air, évita la proximité de gigantesques champignons qui ne lui inspiraient pas confiance, et eut le temps de voir la forme noire se jeter dans une crevasse d'un rocher moussu. Animé d'une sourde colère, le chevalier de Zalaco se pressa contre le rocher et fouailla l'intérieur de son bâton, cherchant à faire taire définitivement le bruit d'ailes, répugnant, qu'il pouvait entendre sporadiquement à l'intérieur. Mais bizarrement, plus il tentait d'écraser le strige, plus le bruit devenait fort, obsédant pour tout dire.

Il est peut-être temps de faire une pause dans le récit, afin de vous apprendre qu'à l'instar des abeilles, les striges vivent en colonies. C'est écrit en toutes lettres dans les Normes Donjonniques, vous devriez lire les Normes plus souvent.

Retrouvons donc notre héros. Où en est-il ? Et bien, comme il a reçu une éducation militaire dans le château paternel, il sait que l'infériorité numérique est un grave handicap stratégique, et donc, confronté à quelques dizaines de striges furieux et affamés, il opère un repli rapide (mais en bon ordre) vers une position qui, à défaut d'avoir été préparée à l'avance, présentait l'avantage d'être éloignée. C'est vrai, de loin, on aurait pu croire que pris de panique, il s'enfuyait à toutes jambes. Impression qui aurait pu être confirmée par les mouvements saccadés de Bozéfoy et ses hurlements de possédé. Mais bien sûr, un véritable héros du Bon Droit ne panique pas. Il n'est pas facile de progresser lorsqu'on patauge dans la gadoue, Bozéfoy chercha donc instinctivement à s'extraire du terrain spongieux sur lequel il évoluait, et grimpa sur une petite éminence caillouteuse, d'où il se retourna un instant pour voir l'essaim mortel et duveteux se rapprocher de lui. Puis pour voir l'essaim mortel aspiré vers le haut. Puis pour voir un truc noir lui boucher la vue.

Rectification, le chevalier de Zalaco venait de choir dans une crevasse.

Et les bords de la crevasse étaient fort rapprochés, et garnis de toutes sortes de cailloux saillants, de telle sorte qu'il fut ballotté tout au long de la descente, et considérablement meurtri sur toutes les parties de son corps. Puis il sentit, avec un soulagement réel autant que bref, que l'emprise de la terre sur lui se dissipait. La gravité reprit tous ses droits pendant quelques mètres, avant que son crâne ne fasse une rencontre douloureuse avec une surface incroyablement dure et plate.

\*  
\* \*

Bralic piqua la forme molle de son bâton, forme molle et inerte. Ses yeux étant maintenant habitués à l'obscurité, il apparut que la chose n'était pas un monstre, mais un homme. Un gentil-homme même, si l'on en croyait son pourpoint de cuir clouté orné d'un superbe blouson. Bralic n'était guère étonné de trouver un guerrier dans un donjon, c'était en quelque sorte l'habitat naturel de l'espèce, par contre, où donc était son épée ? L'aventurier (un collègue, se dit-il fièrement) présentait encore quelques signes de vie, et il se demanda quelle attitude il convenait d'adopter dans une telle situation. Il savait, bien sûr, ce que tout honnête aventurier, respectueux des traditions et de ses pairs, devait faire en présence du cadavre d'un infortuné confrère ayant succombé à la violence du monde et aux visées maléfiques des puissances occultes (le fouiller pour récupérer l'équipement), mais il ignorait la marche à suivre si le mort était encore vivant. L'achever à coups de bâton eud'pouvoir ? Il sentait confusément que ce n'était pas tout à fait ce que l'on attendait de lui. Soigner peut-être ?

— Oh eh ? Ça va bien ?

Pas de réponse. Saigner du crâne est rarement un signe de bonne santé. Il s'agenouilla auprès du malheureux, qui respirait bruyamment et avec difficulté, et chercha quelque chose à faire. Grande était l'ignorance de Bralic dans tous les domaines, mais en matière médicale, c'était une ignorance impressionnante, prodigieuse, dantesque, une ignorance digne d'un roi de l'ignorance. Il tenta de faire un garrot autour du pied droit, de lui poser une attèle autour de la poitrine, lui massa les genoux, et ce n'est que le manque de feu alentour qui le retint de le cautériser un bon coup, pour voir.

Mais ces traitements n'apportaient aucune amélioration à l'état du patient, alors notre héros se dit que peut-être il avait faim ou soif. Un petit en-cas étant toujours bénéfique pour la santé, il prit sa gourde qui contenait la Soupe khôrnienne et la porta à la bouche du mourant. La substance gélatineuse descendit lentement dans le gosier de Bozéfoy, qui toussota sans conviction. Il est vrai que la soupe de Sorsha était un peu trop épaisse.

— Attend, not'maît', j'veis t'donner à boire c'te vin qu't'as dans ta gourdasse.

Et ainsi fit-il, débouchant une bouteille de vin de sangsue, il fit couler l'ignoble liquide dans la gorge du pauvre Bozéfoy à qui, décidément, rien n'aura été épargné dans cette histoire.

\*  
\* \*

Et pour des siècles et des siècles, des générations entières d'étudiants en alchimie maudiraient le dénommé Bralic pour avoir inventé cette fameuse « Potion de Régénération de Bralic », tandis qu'autant de générations d'aventuriers loueraient le nom de ce bienfaiteur de l'humanité grâce auquel la randonnée donjonnesque deviendrait une activité un peu moins risquée. Pour l'instant, Bozéfoy de Zalaco dormait du sommeil du juste tandis que ses chairs meurtries se remettaient des multiples traumatismes qu'elles avaient subis.

## 1.4 Level One : Doors of Agony

Le soleil se leva. À l'est. Mais il ne faut voir là la marque d'aucune préférence politique de la part de l'astre du jour. D'ailleurs, il comptait bien se coucher à l'ouest le soir même, comme ça, pas de jaloux.

\*  
\* \*

— Holà, manant ? Où sommes-nous ? Et que fais-je en ta compagnie ?

Bralic, auprès des braises tièdes du foyer qu'il avait confectionné la veille au soir, se réveilla en sursaut.

— Oh ! Not'maît', z'êtes réveillés ? J'avions peur que vous soyez défunt.

— Répond, manant, où sommes-nous donc ?

— Ben, c't'un donjon, on dirait bien.

— Oh . . .

Bozéfoy considéra, pensif, les quatre portes autour de lui. Oui, c'était bien ce genre de choses qu'il s'était attendu à trouver dans son premier donjon. Il y avait une inscription au-dessus de chacune des portes. Évidemment, une énigme.

— Qu'y a-t-il donc d'écrit ?

— Eh ? répondit Bralic, qui ignorait tout de l'art de la lecture, à commencer par le concept de lettre.

— Bon, d'accord.

Le chevalier de Zalaco sortit donc son briquet et le battit sur un morceau d'amadou, puis il alluma une de ses torches. Bien sûr, Bozéfoy avait des torches sur lui, comme tout aventurier qui se respecte, et du reste même le distrait Bralic avait pris cette précaution. Puis il s'agenouilla et, avançant à tout petits pas, la torche au ras des dalles érodées, scrutant la moindre aspérité du sol avec une attention anxieuse tout en progressant vers la plus proche des portes.

— Je cherche les pièges.

— J'avions compris, répondit Bralic, jugeant superflu d'ajouter qu'il avait la veille arpenté la pièce en tous sens.

Constatant l'absence de tout dispositif mortifère, Bozéfoy se releva et lut l'inscription. Cela lui prit un certain temps car il avait fréquenté plus de salles d'armes que de bibliothèques, mais il y parvint à force de patience. Il était écrit :

« Premier port de l'Orient, dernier de l'Occident »

— Ah, voici une bien étrange énigme. Ma géographie est un peu rouillée, voyons la porte suivante.

Derechef, Bozéfoy se baissa et rampa avec la plus extrême prudence jusqu'au porche voisin, sans pour autant trouver plus de pièges que la première fois. Il se releva, constata que la deuxième porte était semblable à la première, faite d'une grande pierre rugueuse et trapézoïdale. Il lut l'inscription sur le linteau.

« Humilie-toi et bois tel l'animal rampant »

— Voilà une imprécation bien singulière... On note cependant que cela rime avec la première, ne dirait-on pas ? Enfin, plus ou moins.

— Êh ?

— Bon, voyons plus loin.

À nouveau, Bozéfoy prit cette posture certes efficace et recommandée par les Normes Donjoniques, mais peu digne de sa naissance et de son rang. Il dut s'en rendre compte car, au milieu du chemin, il se redressa, s'épousseta et repartit d'un pas plus assuré. Peut-être la dernière inscription lui avait-elle ouvert les yeux sur le ridicule de la situation.

« Prend ton gracieux envol, mère de tous les enfants »

Sans autre commentaire, il trottina vers la dernière des inscriptions mystérieuses, et lut, l'air inspiré :

« Premier au paradis, pauvre homme à l'esprit lent »

— Tiens, quelqu'un devait savoir que tu viendrais, manant.

— Êh ?

— Bon, réfléchissons calmement. Comment boit l'animal rampant ? Il lèche ? Il suce ? Je ne vais quand même pas lécher la porte à genoux pour l'ouvrir. Tiens, toi, fais-le.

— Êh ?

— Lèche la porte !

— Bon, bon.

Et Bralic lécha la porte avec application. Il y avait une petite couche de lichens jaunes pas dégueulasse, mais la porte ne parut pas plus disposée à s'ouvrir.

— Et la mère de tous les enfants, qui s'envole, quel peut donc être ce prodige ? Toi, manant, ta mère volait-elle ?

— Non, dame, jamais. Ou alors seulement quand on la voyait pas, ou alors, la nuit, elle volait.

— Ah bon ? Voilà qui est singulier.

— Oh pas grand chose, des œufs, du beurre, ou même une poule chez la mère Barnabie.

— Ah. Certes. Mais entends-tu un mot de cette énigme ? Une mère qui vole ?

— Ben, non. Ma mère l'Oie p't'êt ben ?

— Ah... mais oui, gredin, ça ferait bien l'affaire. Faut-il sacrifier une oie à quelque divinité ? Quelle stupide énigme. Voyons le point de géographie, je te prie. Un port, entre Orient et Occident ? Il y en a plein la côte. Sidon, Tyr, Rakmoul, Alexandretta... j'en connais au moins une douzaine. Et le dernier, il faut expédier un imbécile au paradis, à ce que je comprends. J'ai bien un moyen de le faire...

— C'est p't'êt ben une charade non ?

— Une charade ? Bonne idée. L'homme à l'esprit lent serait un niais, un sot, un crétin, un imbécile, un fou ? Il y a des dizaines de combinaisons, des centaines, je ne sais même pas dans quel sens il faut agencer les mots. Fou – Rakmoul – Suce – Oie ? Sidon – Canard – Con – Lèche ? Quoi, cesse donc de rire, gueux, et aide-moi donc.

— Tyr – Lape – Oie – Niais ?

— Oui, ou bien...

Bon, ce n'était pas la journée de Bozéfoy. Il se précipita vers la première porte, examina le linteau plus attentivement et décela une cavité rectangulaire dans laquelle il glissa la main. Un barreau métallique était décelable. Il le tira en tremblant, des bruits de chaîne se firent entendre dans les tréfonds de la muraille de pierre massive, des chaînes bien huilées qui actionnaient un mécanisme bien entretenu. Lentement, la porte se souleva.

\*  
\* \*

Ça faisait un drôle de bruit. Quelque chose comme le couinement d'un rat excité et ricaneur, ou un gargouillis de chevrete, quelque langage rapide et insane. Une petite forme sortit de l'embrasement, un humanoïde de petite taille à la peau verte et grasseuse, au long nez torve, des oreilles pointues et décollées, à la fourrure rare et grise. Il se tenait voûté, jetant des coups d'œil furtifs autour de lui, image vivante de la fourberie. Vêtu de hardes repoussantes, il tenait dans ses mains griffues un petit écu d'acier à l'aspect neuf, et une masse d'armes trop lourde pour lui.

— Par la Sang-Bleu, un gobelin !

— Not'mère, un gob !

— Znlörth dagobay !

L'affaire était grave en effet. Un gobelin, c'est un monstre sérieux. Ces créatures sadiques et méprisables vivaient habituellement en bandes considérables, tapies dans les carrières, les grottes et les forêts profondes, n'attaquant qu'à dix contre un, par surprise et par derrière, les voyageurs infortunés. Ils servaient aussi souvent d'esclaves, de piétaille sacrificable et à l'occasion de garde-manger ambulants aux monstres plus costauds, tels que les orques et les trolls. Un moment, les deux partis se considérèrent en chiens de faïence. Puis une lueur mauvaise traversa l'œil jaune du monstre, qui se releva un instant et désigna avec intérêt un point derrière les deux hommes.

— Bologai !

Les héros se retournèrent, craignant de se retrouver confronté à la meurtrière fratrie de l'avorton verdâtre. Aussitôt, profitant de l'instant d'inattention et de sa petite taille qui favorisait les manœuvres rapides, le gobelin se précipita sur Bozéfoy et le frappa au tibia gauche. Par bonheur, comme je l'ai dit, l'arme était trop lourde pour le bras frêle du gobelin, et le chevalier jouissait d'un squelette robuste, sans quoi son membre en eut été brisé sec. Il ne s'en effondra pas moins par terre, après avoir poussé un hurlement strident, car cela faisait très mal. Le gnome sortit alors de quelque recoin un petit couteau à lame large qu'il s'apprêta à plonger dans le cou de Bozéfoy, de tout son poids, lorsqu'il en fut empêché par un violent coup de bâton runique appliqué sur le crâne. Le gobelin marqua un moment d'intense stupéfaction avant que Bralic ne lui cueille la tête d'un joli drive, comme au golf. Il s'acharna encore un bon moment sur le petit cadavre mou avec cette obstination et ce manque d'élégance caractéristiques des petites gens lorsqu'ils se sentent en position de force. Oui, lui, Bralic le Destructeur avait triomphé du Monstre. Ah, quelle intense satisfaction. Il se sentait soudain plus fort, plus sûr de lui, il se sentait investi d'une mission sacrée, d'un destin, il sentait le doigt de Dieu pointé sur son épaule... Ah, oui, il était maintenant un Aventurier, un vrai.

— Bravo, gentil écuyer, bravo, j'ai pu juger de ta promptitude et de ta diligence.

— Eh ? Qué diligence, j'soyons venu à pied, j'avions point les moyens d'rouler en diligence, à c't'heure.

— Bon, c'est pas grave. Voyons quel trésor gardait ce coquin dans son antre disgracieux. Prends garde, habile quidam, quelque piège garde sans doute mille richesses !

Mais derrière la porte, il n'y avait qu'une pièce carrée, ni très grande, ni très petite, ni sèche ni humide, ni propre ni sale, une pièce parfaitement quelconque, moyennement banale et incroyablement vide. D'une vacuité que l'on ne retrouve plus guère, de nos jours, que dans la prose d'écrivains en manque d'inspiration. L'absence de tout point d'intérêt était si stupéfiante qu'à vrai dire, ni Bralic ni Bozéfoy ne se demandèrent une seule seconde ce qu'un gobelin, seul et sur le pied de guerre, pouvait bien fabriquer dans une pièce vide et hermétiquement close. L'âme humaine est ainsi faite, bien prompte à soupçonner le mal dans les choses les plus anodines, incapable de le reconnaître quand il défile dans la rue en uniforme brun et au pas de l'oie. Mais trêve de digression.

Bozéfoy, qui ne perdait pas le nord, profita de l'hébétude de son partenaire pour se rapprocher du cadavre et le délester de son petit bouclier et de sa masse, qui était fort au goût du jeune noble.

\*  
\* \*

En fait, la pièce du gobelin n'était pas totalement vide. Parmi les pierres composant le mur du fond, il y en avait une plus grande, parfaitement octogonale, bien au milieu, à hauteur d'épaule, et sortant de cette pierre, un minuscule levier de cuivre orienté vers le haut. Vous savez, ce genre de petit levier qui semble vous dire « Eh, toi, tu me tires ? Hein ? Dis ? Histoire de voir ce que ça fait », un levier aguicheur pour tout dire.

Après s'être assuré qu'il n'y avait pas d'autre choix que tirer le levier et rester là, les bras ballants jusqu'à la consommation des siècles, Bozéfoy s'arma de courage et, brandissant son arme toute neuve, l'œil aux aguets, prêt à bondir sur tout ce qui bougerait, les muscles tendus et durcis par l'appréhension, il tira délicatement l'ustensile, qui s'abaissa sans faire de manière ni opposer de résistance. Derrière, dans la grande salle, un bruit sinistre se fit entendre, un roulement sec, celui d'une pierre qui racle sur une autre pierre. Ils sortirent, Bralic en premier, et virent tout de suite que, dans la paroi en vis-à-vis, la porte béait sur une ténèbre peu engageante au possible. Des lambeaux de quelque étoffe légère et grise s'éparpillaient dans le courant d'air, pendant du linteau comme les dents de quelque gueule monstrueuse. Une deuxième épreuve attendait les jeunes hommes en quête de mystère.

Puis il y eut le sifflement. Un chuintement qui n'était ni moqueur, ni effrayé, ni porteur d'aucune autre émotion commune à l'humanité. Et le bruit de pattes, de multiples pattes empressées. Que tout cela inspirait la terreur. Il sembla bien un instant qu'un reflet très faible émanait du trou d'obscurité, il sembla bien que durant un instant fugace, un mince doigt noir – ou quelque chose d'approchant – se détacha sur le gris sombre de l'embrasure, il sembla bien que quelque chose de terrifiant se déplaçait rapidement à l'abri de l'ombre, quelque chose qui, contrairement au gobelin, n'avait rien pour rappeler l'humanité.

— Ah, soupira Bozéfoy, si seulement j'avais par devers moi une hache de glaive guisarme de ponction à deux lames et neuf queues de flagellation !

— C'est quoi donc ?

— Oh, une arme superbe, que je n'ai jamais eu l'honneur de manier, mais que j'ai vu utiliser, une fois, par un habile maître d'armes. Un instrument redoutable, qui nous fait bien défaut.

Il contempla tristement le modeste casse-tête de feu le gobelin, puis crânement, avança d'un pas.

Le monstre sortit, vif comme l'éclair, une forme noire et complexe, trop rapide pour être clairement distinguée dans cette pénombre. Elle sauta sur Bozéfoy, s'agrippa à son torse par ses multiples griffes, bavant quelque suc par son orifice buccal cliquetant.

— Aaaahh ! ahh ! Débarrasse-moi de cette merde, fais vite !

Hurlant de dégoût, le chevalier de Zalaco tentait de repousser la chose horrible en plongeant ses mains dans l'abdomen mou et velu, avant que les terribles chélicères de la bête n'aient entamé son pourpoint. Bralic porta alors à son ami, tout à la fois secours et un rude coup de son puissant bâton, qui ratant le monstre, frappa Bozéfoy à cette partie précise de l'anatomie qui différencie l'homme de la femme, ce qui coupa le souffle du malheureux, qui chut lamentablement par terre.

Or il se trouve que précédemment, Bozéfoy, sous l'effet de la peur ou de la surprise, avait lâché sa torche, et lorsqu'il chût, ce fut précisément sur le brandon qui roussit quelque peu son pourpoint, mais aussi les poils de l'affreux animal, qui poussa un sifflement strident avant de s'enfuir dans son antre encore plus vite qu'il n'était arrivé. Passant sous un mince rai de lumière, il dévoila néanmoins sa forme complète l'espace d'un instant, celle d'une araignée grosse comme un chien, à l'abdomen rond et aux pattes trapues.

— Ah, vermine, tu montres ton point faible ! Vite, camarade, mettons le feu aux toiles de ce monstre !

Et les deux guerriers se précipitèrent, torche à la main, pour enflammer les larges tentures où se nichait la bête. Et le feu purificateur lécha rapidement les délicates structures de ce logis

suspendu, les flammes se propagèrent dans tout le réseau des toiles et des suspentes, ravageant les poches à œufs, les garde-mangers, et même la poche aux trésors où, pour quelque raison, l'araignée entreposait certains objets ayant appartenu à ses victimes. Et notamment un certain parchemin, qui commença à brûler, à brûler. . .

ZBANG !

L'explosion souffla les deux hommes qui se retrouvèrent à moitié sourds, complètement sonnés et cul par dessus tête. Quand, un peu vaseux, les deux traîne-couloirs se relevèrent, ce fut pour constater que l'explosion avait soufflé les flammes. Ils s'approchèrent avec prudence de la porte, plus rien ne subsistait, à l'intérieur, de l'univers arachnéen, et seuls quelques débris informes qui jonchaient le sol témoignaient que l'endroit avait été occupé. Soudain, à la lueur de sa torche, Bozéfoy décela parmi la poussière et les cailloux une forme familière qui suscita sa convoitise. Un sourire fourbe se dessina un instant sur sa face.

— Tiens, l'ami, tu t'es bien battu, prends donc la masse du gobelin, tu l'as bien méritée !

— Oh, not'maître !

Bralic ne trouvait pas ses mots devant la magnificence d'un tel cadeau, car pour simple et mal entretenue qu'elle fût, cette arme n'en représentait pas moins sur le marché un an du revenu de ce modeste employé agricole, à supposer qu'il se passe de manger, de se vêtir et d'habiter quelque part. Et puis, c'était la première fois qu'il touchait une arme, une vraie, pas un bricolage rustique mais un véritable outil de mort conçu comme tel par un artisan capable.

— Fais donc quelques moulinets pour te familiariser avec ta masse, elle a un équilibre bien particulier, j'ai pu m'en apercevoir.

Sans se faire prier, Bralic testa son superbe brise-tibia sous le regard amusé du chevalier de Zalaco, qui se baissa en douce pour ramasser, par terre, un glaive de belle facture, quoique légèrement piqué de rouille, une arme bien plus digne d'un aristocrate. Il glissa avec satisfaction le fruit de son exploration dans sa ceinture, puis examina les murs noircis de suie, pour trouver assez vite ce qu'il cherchait, sensiblement au même endroit que dans la pièce précédente (qui a la réflexion avait exactement les mêmes dimensions), un petit levier métallique dans le mur.

— Holà, le drôle, viens donc par ici j'ai trouvé, semble-t-il, la suite des réjouissances !

— Eh ? On dirait qu'avons une épée au côté, à c't'heure ?

— Euh. . . et bien oui, je l'ai toujours eue. Qui donc irait dans un donjon sans son épée ? Tu me sembles peu observateur, manant.

— Ah bon.

— Vois plutôt ce levier, au lieu de bailler aux corneilles. Je mettrais sans ambages ma langue à rôtir que lorsque nous le tirerons, nous ouvrirons une des deux portes restantes, derrière laquelle nous attend quelque nouveau monstre assoiffé de sang. C'est le moment d'être plus malin, et de lui tendre un piège. . .

\*  
\* \*

Le plan de Bozéfoy était simple : il s'agissait pour lui de grimper sur le linteau de la porte suivante. L'affaire n'était pas aisée car le linteau en question était haut et le rebord épais d'un peu plus d'un pouce, ce qui n'est guère propice aux gesticulations inutiles. Une fois qu'il fut en position, se cramponnant d'une main à une aspérité, de l'autre à son épée, il enjoignit Bralic d'activer le second levier. Le jeune paysan s'en fut donc, activa la tirette et revint, plein d'appréhension, vers le centre de la grande salle, scrutant l'ouverture qui s'était dévoilée, brandissant sa masse devant lui, plus pour se protéger que pour menacer quiconque. Au bout d'un certain temps, il ne s'était rien passé, et obéissant aux gestes pressants de Bozéfoy, il avança d'un pas, tout petit, puis d'un second. Puis d'un troisième. Une série de cliquètements secs se fit alors entendre dans l'espace noir, qu'ils attribuèrent de façon optimiste à quelque mécanisme de la porte qui aurait du retard à l'allumage. Mais non, c'était un bruit impliquant le choc répété du métal sur une autre matière, creuse et sèche, un bruit cyclique, comme le pas de quelque monstruosité pas trop pressée. Lorsqu'enfin l'ennemi se dessina dans le rectangle noir de la porte, la bouche de Bralic se mit à pendre, ses

yeux s'écarquillèrent sous l'effet de la terreur la plus insensée, sa peau se glaça et ses cheveux se hérissèrent plus que de coutume sur sa tête.

Car ce qui venait, ce n'était plus humain. Ça l'avait été, mais ça ne l'était plus. Une horrible parodie de guerrier, portant bouclier et épée, une parodie d'homme, l'œuvre de quelque triste nécromant qui, voici sans doute des siècles, et pour des raisons perdues dans les brumes du temps, avait tiré du repos éternel le cadavre d'un trépassé, et lui avait intimé l'ordre de garder aveuglément ce lieu. Nul poumon n'entretenait le souffle vital, nul cœur ne battait dans cette poitrine desséchée, ses yeux avaient depuis longtemps régalié les insectes, et malgré sa malédiction, le malheureux ne pouvait que sourire, car il n'avait plus de lèvres, ni de visage.

— Sque... sque...

Et Bozéfey, de son perchoir, ne pouvait ignorer la créature horrible qui défilait sous lui, exposant sans pudeur son crâne dénudé dont il pouvait compter les divisions sinueuses et poussiéreuses.

Aaaahhhh!

Bralic, incapable de bouger, et probablement inconscient du fait qu'il criait, contemplait le mort qui s'approchait de lui inexorablement. Il adressa un regard implorant à Bozéfey qui, lui aussi paralysé, se rendit soudain compte qu'il allait manquer l'occasion de porter son attaque surprise. Il prit une inspiration rapide et se propulsa de ses cuisses puissantes, oubliant d'ailleurs de porter son épée devant lui. Une fois en l'air, il lui vint toutes sortes de pensées, du genre « est-ce bien raisonnable de risquer ma vie pour ce roturier ? », ou « la carrière d'aventurier est-elle véritablement faite pour moi ? », ou bien plus prosaïquement « est-ce que je ne vais pas m'aplatir à trois mètres de ma cible ? », mais une fois en l'air, vous ne pouvez pas faire grand chose pour modifier votre trajectoire, et finalement, les quatre-vingt dix kilos du robuste chevalier de Zalaco s'abattirent sur le mort-vivant, l'écrasant avec fracas et faisant jaillir alentour toutes sortes de fragments, échardes et osselets.

Il lui fallut un petit moment pour se relever, fort courbaturé car certains éléments du squelette avaient rudement meurtri son torse au travers de son armure. Il s'épousseta, car l'ennemi qu'il avait écrasé avait une hygiène déplorable, et s'apprêta à lancer quelque plaisanterie bravache à l'adresse de Bralic, lorsqu'il vit que ce dernier béait toujours en direction de la porte. Il prêta alors attention au fait que malgré la destruction du mort-vivant, le cliquetis sinistre persistait et même s'amplifiait. Deux autres horreurs approchaient, chacune portant une hallebarde rouillée.

Bozéfey recula d'un pas hésitant à engager le combat, et se mit sur la même ligne que Bralic, à qui il donna un coup de coude pour le réveiller.

— Eh, camarade, c'est le moment de montrer ce que nous valons, pas vrai ?

— Euh...

— À trois, on y va. Un, deux...

— Euh...

— Bon, trois. Lâche!

Bozéfey était plus ou moins dans son élément, avec une épée à la main. Il s'était beaucoup entraîné, et avait même livré quelques duels bénins. Bien sûr, l'ennemi était plus impressionnant que les jeunes nobles et bourgeois qui fréquentaient habituellement les salles d'armes, mais après tout, il en avait déjà tué un sans trop de difficulté, les deux autres avaient des armes peu adaptées à ce type de combat – la hallebarde est surtout utile dans les batailles rangées – et n'avaient ni écu ni armure.

Bozéfey savait qu'il avait peu de chances de triompher seul de deux adversaires, voilà pourquoi il souhaitait se débarrasser d'un des squelettes lors de sa première attaque. Il esquaiva un coup de hallebarde, se glissa habilement sous la garde du monstre et, arrivé à son contact, porta toute sa force dans un coup formidable à la face blanchâtre du défunt. Le glaive défonça la figure grimaçante, et le crâne se détacha des vertèbres cervicales pour s'écraser contre un mur. Et d'un, se dit Bozéfey, roulant à terre pour échapper à l'attaque du deuxième opposant. Le fer du non-mort effleura son épaule, faisant couler un trait de sang sur les dalles grises. Ces squelettes étaient plus rapides qu'il ne l'avait imaginé. Plus rapides et plus résistants car, avec horreur, il s'aperçut que tout été qu'il était, le premier des hallebardiers tenait encore fermement sa lance, et même privé de ses orbites, quelque sens mystérieux lui indiquait la direction de son ennemi. Bozéfey, pris au dépourvu, manqua totalement sa deuxième attaque, et évita de justesse de se faire embrocher.

L'allonge des deux créatures était largement supérieure à la sienne et il ne voyait pas comment pénétrer leur formation sans prendre des risques insensés. Ah, qu'ils étaient donc trompeurs, ces récits d'ivrognes où tel barbare analphabète affrontait seul, armé de sa hache, des légions de squelettes. Dans la pratique, la chose était plus compliquée. Ou alors les barbares avaient quelque chose de plus que lui. Attentif à l'évolution des combattants, il parvint soudain à trouver une faille et détourna du plat de la main un coup de lance destiné à son flanc, remonta le long du bois et glissa son fer dans la cage thoracique du combattant maudit. Mauvaise idée. Le glaive se retrouva coincé, enfoncé dans une vertèbre qui refusait de céder. Il resta une demi-seconde de trop à proximité du squelette et son comparse porta un coup de hallebarde dont il parvint à éviter le tranchant, mais pas le lourd manche, qui lui engourdit le bras gauche. Étouffant un cri, il recula, désarmé.

Alors, la providence vint à son secours en la personne de Bralic qui avait repris ses esprits. Les squelettes étaient passés à côté de lui sans lui prêter attention, et malgré son amour propre peu développé, il en avait conçu quelque soupçon d'agacement, qui l'avait tiré de sa léthargie. Sans faire de bruit, il s'était glissé derrière le squelette qui avait encore sa tête, et avait pensé à Éphédion Jableu. Éphédion Jableu était un personnage vil et retors, l'âme damnée de Samrag Benados, le chef des garnements du village qui l'avaient persécuté pendant toute son enfance et son adolescence (son adolescence s'étant terminée la semaine passée). Bien sûr, Bralic n'avait jamais osé s'imaginer rosser Samrag Benados, qui était le fils du forgeron, un personnage important, par contre, il ne se privait pas de rêver à quelque mémorable correction qu'il pourrait infliger à Éphédion, l'ignoble Éphédion, avec sa bouche en cul de poule et sa tonsure précoce. En ce moment précis, il s'imaginait lui briser les reins afin d'en faire à tout jamais un impotent bavant et incontinent, c'est pourquoi il visa les lombaires du squelette. Le coup fut fort puissant, et une vertèbre fut expulsée de son logement. La partie supérieure du squelette chût par terre, agitée de spasmes, tandis que les jambes et le bassin, encore debout, couraient en tous sens dans la pièce. Alors, le décapité se retourna, son attitude marquant quelque surprise, ce qui laissa à Bozéfoy le temps de s'esquiver vers l'entrée de la petite salle, où gisaient encore les armes du premier squelette. Il laissa le bouclier, mais prit l'épée longue, une arme lourde, rouillée, qui valait presque celle qu'il avait laissée chez le forgeron indélicat. Mieux armé pour faire face à l'adversité, il repartit à l'assaut avec un entrain nouveau, et tandis que Bralic brisait un bras du squelette restant (il visait le sternum), le chevalier de Zalaco lui coupa une jambe à hauteur de genou, le condamnant à choir tel un arbre qu'on abat. De conserve, ils s'éloignèrent rapidement du lieu du combat, les restes des deux squelettes s'agitaient encore de façon désordonnée. Ils allèrent rapidement quérir de lourdes pierres, qu'ils lancèrent sur tout ce qui faisait mine de se mouvoir, et ne s'arrêtèrent que lorsque la dernière articulation fut démantibulée.

\*  
\* \*

La pièce gardée par les squelettes était aussi vide que les autres, et on y trouvait, sans surprise, le petit levier permettant, sans doute, d'ouvrir la dernière porte.

— Par Heaum, s'écria Bozéfoy, voici enfin le dernier levier. Encore un monstre, et nous serons au bout de nos peines. Pansons vite nos blessures et... mais pourquoi ris-tu ?

— Qui, moi ? J'avions point ri, j'croions qu'c'était vous ?

— Tu n'as pas ri ? Mais attend, j'entends en effet pouffer, cela vient de cette direction, de ce mur... Silence...

Bozéfoy sortit précipitamment dans la grande salle et colla son oreille à l'un des murs. Un mur qui avait l'air parfaitement banal, à ceci près qu'il était moins glacé, moins humide que les autres, peut-être. Bozéfoy toqua, et cela fit toc. Et ce n'est pas l'os de l'index qui fit ce bruit, mais le mur lui-même. C'est étrange, car un mur de pierre ne fait ordinairement aucun bruit. Le chevalier approcha sa torche, chercha la moindre aspérité, inspecta les joints des pierres, et décela rapidement une fissure plus large qui courait sur une bonne partie du pan de mur, ainsi qu'une crevasse à hauteur de nombril, moins épaisse qu'un doigt d'homme mais dont il ne pouvait voir le fond. Il glissa la pointe de son épée dans la fissure, suivi par Bralic, et tous deux firent levier.

Le pan de mur sortit de son logement, d'un ou deux millimètres, mais il était bloqué par quelque chose. Bozéfoy décida de changer de tactique et utilisa une hallebarde (il avait peur d'abîmer son arme) comme d'une hache. Sous une couche de pierres collées, de peinture et de poussière, il trouva vite un panneau de bois qu'il frappa de toutes ses forces. Bientôt, le fer entama le bois et le chevalier vit le mécanisme qui fermait la porte secrète, une simple barre de bois posée sur des tenons de bronze. Il la fit rapidement sauter en glissant le manche de la hallebarde par les lattes disjointes et donna un coup de pied rageur pour dégager le passage.

Ce qui se trouvait derrière était bien singulier. Deux salles, taillées sans fioritures dans le roc nu, il fallait se baisser pour y progresser. Un habitat minuscule pour une créature minuscule, et des meubles à la même échelle, des meubles confortables d'ailleurs. Une table et une chaise dans un coin, une assiette emplie d'un brouet de haricots encore tièdes, une petite lampe à huile qui refroidissait, un coffre béant vomissant des tenues d'un mauvais goût improbables – mais toutes de petites tailles – et une armoire tremblotante, un petit lit à baldaquin et sa literie de satin bleu, un tableau représentant une femelle gnome assez avenante selon les critères de sa race, et de multiples objets hétéroclites jonchant le sol recouvert de tapis moelleux.

Il ne fut pas difficile de trouver l'occupant des lieux, un gnome qui se terrait dans l'armoire. Bozéfoy l'attrapa par le collet et mena sa figure rougeaude en face de la sienne.

— Eh, l'avorton, que fais-tu céans ? Est-ce un lieu pour les demi-portions ? Échappe-toi vite, avant que de te faire occire par quelque habitant de ces tunnels. Tu as de la chance d'être tombé sur nous.

— Modère ton langage, grand dadais, tu ne sais pas à qui tu as affaire ! Je suis Gourias le Magnifique !

— Oh, Gourias, sûrement quelque grand nécromant, un puissant mage d'outremer, qui connaît les pactes anciens et les paroles secrètes, c'est ça ?

— Oui, exactement ! Un grand nécromant. Et par Baalinos, je te conjure de me relâcher sans tarder, sinon, je te transforme en... chose désagréable.

— C'est ça, bien sûr. Je suis impressionné. Bon, trêve de plaisanterie, parle, ou je te transforme en tranches de gnome par la magie ancestrale de cette épée. Le prochain monstre, c'est quoi, et comment peut-on le vaincre ?

— Dans ma grande mansuétude, je vais vous répondre malgré votre impolitesse. Si vous pouviez mettre cette lame ailleurs que sous ma gorge... Bref, le monstre qui se terre derrière la quatrième porte sera un adversaire bien plus difficile à vaincre que les précédents, et si vous n'y prenez garde, il vous broiera dans ses anneaux écailleux. C'est un serpent, un gigantesque python qui a gobé tout cru plus d'un héros imprudent. Absolument !

— Malédiction ! Nous n'avons pas d'élixir contre le poison. Maudite soit mon imprévoyance !

— Si vous aviez quelque connaissance en zoologie, vous sauriez que les pythons sont des constricteurs, ils ne sont pas venimeux.

— Ah, vous me rassurez.

— Ne prenez pas cet adversaire à la légère, c'est un puissant reptile, et rusé comme un renard qui plus est.

— Tant pis pour lui, j'ai déjà un plan subtil.

\*  
\* \*

La configuration de combat était la suivante : Bralic, armé d'une hallebarde, se tenait à son emplacement habituel, au centre de la grande salle, prêt à frapper tout ce qui passerait un museau par l'ouverture. Mais cette fois, Bozéfoy ne jouait pas les équilibristes, il était dans la troisième petite pièce latérale, avec la deuxième hallebarde. Il arrivait ainsi à toucher le petit levier du bout du manche tout en passant la tête dans l'embrasure. Quant à Gourias, il avait de nouveau trouvé refuge dans son réduit, et observait tout depuis son abri camouflé.

Bozéfoy actionna le levier, le cœur battant fort dans sa poitrine. Il vit la porte se soulever en dégageant un léger nuage de poussière, et attendit. Et il attendit. Et encore.

Bralic se retourna, et adressa une muette interrogation à son collègue aventurier, qui haussa les épaules. Ils attendirent encore un certain temps, jusqu'à ce que les armes en deviennent lourdes à brandir.

— On fait quoi, not'maître ?

— Et bien avance, titille le donc !

— C'est que, ben... comment dire...

— Ah, ces manants, quelle plaie. Attend, j'y vais.

Avec mille précautions et à une vitesse d'escargot asthmatique, le chevalier de Zalaco s'approcha, torche à la main, épée dans l'autre, jusqu'à discerner les formes qui occupaient la quatrième pièce. Elle paraissait plus grande que les trois précédentes, et en son centre était posé un grand quadrilatère de pierre, qui par ses dimensions rappelaient plus un lit pour deux personnes qu'un autel sacré. Sur l'autel, car c'en était pourtant un, une forme noire et luisante gisait, repliée. C'était apparemment mou, car un bout pendait jusque par terre, et c'était complètement immobile. En déplaçant la torche de gauche à droite – très lentement – Bozéfoy parvint à faire jouer la lumière sur les multitudes de toutes petites écailles laquées, et à évaluer le volume de la chose, sans toutefois distinguer clairement ce qui était à l'avant et ce qui était à l'arrière. Un éclat métallique, dans le fond de la pièce, attira cependant le regard du jeune noble. Dans une niche, au sur le mur du fond (là même où aurait dû se trouver le quatrième levier s'il y en avait eu un quatrième), gisait une autre forme, bien plus amicale. Le cœur de Bozéfoy se mit à battre si fort qu'il crut un instant que ce vacarme allait réveiller le grand serpent. Il contourna l'autel par la droite, rasant le mur car il n'y avait pas beaucoup d'espace, et s'étonna de la hardiesse qui était la sienne à s'approcher à moins d'un mètre d'un monstre qui, éveillé, l'aurait occis sans coup férir dans une étreinte aussi douloureuse que brève. Il s'éloigna de la bête avec soulagement et avança vers le fond de la pièce, contemplant l'objet de sa convoitise. Oui, c'était bien ce qu'il avait vu. En parfait état. Il saisit dans sa main gauche les trois boules de fer délicatement hérissées de barbelures, tendit les chaînes afin qu'elles ne fassent pas de bruit, puis de la main droite il empoigna le manche épais de l'arme. Il la souleva avec peine, c'était parfait, exactement ce qu'il avait désiré, l'outil de mort, le porteur de désespoir, le semeur de veuves. Il contempla la longue pique dentelée destinée à déchirer douloureusement les chairs, la double lame de hache à l'autre extrémité, les multiples gardes dont les excroissances étaient soigneusement calculées pour, dans les mains d'un guerrier expert, bloquer aisément la lame de n'importe quel adversaire, voire le désarmer. Il y avait des compartiments pour les poisons, un lance-fléchettes actionné par un bouton dans le manche, et quelques autres joyusetés du même ordre. C'était une hache de glaive guisarme de ponction à deux lames et neuf queues de flagellation ! Une vraie ! Enfin, il se sentait plus fort, invincible pour tout dire. Mais mon dieu, que ce truc était donc lourd !

Il prit donc l'arme par devers lui et revint sur la pointe des pieds vers la grande salle, en contournant de nouveau le serpent endormi, attentif au moindre mouvement, au moindre bruit. Il y était presque parvenu lorsque la voix de Bralic se fit entendre, pour tout dire, il braillait à tue-tête :

— Holà, not'maître, z'avions besoin d'aide ? Eh oh !

Il eut un hoquet de surprise, et l'une des lourdes boules d'acier en profita pour s'échapper de sa main moite et tremblante pour venir s'écraser sur quelque chose de sec et dur. Quelque chose qui se redressa dans un mouvement incroyablement fluide, quelque chose qui était triangulaire, grand comme deux fois la main de Bozéfoy, et dont il émanait un sifflement furieux. Sur l'autel, le corps du serpent se dévida, se répandit comme une lave noire, progressant beaucoup trop vite en direction de Bozéfoy, qui abandonna toute velléité de passer inaperçu et courut vers la grande salle en criant à tue-tête :

— Maintenant, le levier !

Bralic hésita un peu, pris de panique, puis courut vers la troisième petite pièce et se jeta littéralement sur le levier, qu'il actionna derechef. La porte commença à se refermer juste derrière Bozéfoy, mais pas assez vite pour interdire l'accès au serpent qui se glissa à toute vitesse vers sa proie affolée en dessinant des zigzags sur le sol. Bozéfoy tomba par terre, aidé en cela par la lourde masse de sa hache, et se retourna pour voir devant lui l'énorme python se dresser, crachant furieusement, et se débattant avec rage. Il ne comprit pas tout de suite la raison de cette attitude

de la part d'un monstre qui n'avait à l'évidence pas besoin d'en rajouter pour impressionner, mais en rampant hors de portée du terrible reptile, il vit qu'au loin, sa queue était coincée sous la porte, de telle sorte qu'il était maintenant pris au piège comme un chien dont la laisse est trop courte. Sans doute le bloc de pierre lui écrasait-il l'appendice caudal, lui causant les pires tourments, mais comme aucun organe vital n'était touché, il restait un adversaire terrible.

Après s'être assuré que ses contorsions ne pourraient pas le libérer, nos amis tentèrent d'occire le serpent en lui lançant des cailloux, qui frappèrent son armure sans causer de dégât, ou des hallebardes, qu'il dévia sans peine d'un coup de museau. Rien n'y faisait, le terrible animal crachait et fulminait, sans qu'il soit possible de l'approcher pour lui porter un coup. Toujours en gardant leur adversaire à l'œil, nos deux héros allèrent trouver Gourias, et lui demandèrent conseil (l'épée sous la gorge).

— Alors, le serpent n'est plus une menace, et j'ai la hache de glaive guisarme de ponction à deux lames et neuf queues de flagellation qu'il gardait. Que devons-nous faire, maintenant ?

— En théorie, bien sûr, je ne devrai pas vous le dire, mais comme vous m'êtes sympathique, sachez que sous l'autel se trouve un passage secret menant au niveau inférieur.

— L'autel ? L'autel du serpent ?

— Oui, c'est ça.

— Mais, on ne peut pas passer !

— C'est pas ma faute, vous noterez.

— Ah, mais quelle misère. Nous aurions dû amener avec nous des armes de jet, des arcs, des choses de ce genre, nous aurions pu sans peine vaincre ce gardien. Ah, cruel destin qui si près du but nous prive de la victoire !

— Ouais, enfin, si près du but, c'est tout relatif.

— Que veux-tu dire, gnome ? Tu prétendais voici un instant que le trésor était sous l'autel . . .

— Je n'ai pas parlé du trésor, mais du niveau inférieur. Vous êtes ici dans le vestibule du Donjon Filandreux, qui est en quelque sorte une entrée en matière. Dans le niveau inférieur se tapissent des créatures bien plus étranges, bien plus dangereuses et surtout bien plus nombreuses, des pièges mortels, des sortilèges maléfiques, des énigmes retorses . . . et c'est une fois vaincus tous ces périls que vous aurez le droit de toucher la récompense de vos efforts !

— Le trésor, enfin !

— Mais non voyons, réfléchissez, l'accès au troisième niveau. Mais il y en a d'autres dessous, bien sûr. Le trésor est tout au fond.

Un ange passe.

— . . . et combien de niveaux y a-t-il au juste ?

— Aucune idée, je ne suis pas dans le secret de Ceux-des-Profondeurs.

— Ben dame, on n'est point sortis d'l'auberge, à c't'heure ! Y'a point un moyen d'aller plus vite ?

— Quoi ? Aller plus vite ? Voyons, c'est impossible, ce serait contre toutes les règles, vous vous rendez compte. Un donjon, il faut l'explorer niveau par niveau, vaincre dans l'ordre chacune des embûches, c'est seulement à ce prix que l'on peut mériter les trésors enfouis.

— D'accord, ce ne serait pas très déontologique, mais est-ce que techniquement, ce serait possible ?

— Mais bien sûr que non, soyez sérieux. Il est évident que le Donjon a été conçu par ses architectes pour parer à toute tentative de ce genre, à moins de . . . non, enfin, c'est impossible.

— Eh, microscopique avorton, à moins de quoi ?

— Oh, un moyen m'a un instant traversé l'esprit, mais . . . non, oubliez ceci, je ne puis rien garantir.

— Parle donc, maraud, ou tu tâteras de mes armes !

— Soit, soit, j'ai un moyen de vous faire parvenir plusieurs niveaux en dessous, peut-être même jusqu'aux tréfonds du Donjon, qui sait. Mais je ne garantis nullement que vous parviendrez vivants jusque là. Êtes-vous prêts à tenter l'aventure ?

— Euh . . . ben, j'savions pas trop . . .

— Ton discours me plaît. Bien sûr que nous sommes prêts ! Allez, mon compagnon d'infortune, allons vaillamment à l'encontre des créatures démoniaques, et remettons notre sort entre les mains

de ce trotte-menu. Et toi, le gnome, pas d'entourloupe hein ? Sache qu'au moindre mauvais coup, tu te retrouves manchot et cul de jatte, foi de Zalaco !

— Oui-da, sire chevalier. Si vous voulez bien me suivre, il faut une préparation spéciale pour le rituel.

Gourias avait prononcé cette dernière phrase avec un sourd accent de menace, qui avait cependant totalement échappé à nos deux compères. Les gnomes sont de nature volubile et facétieuse, de telle sorte qu'à les fréquenter, on en venait rapidement à oublier toute prudence à leur endroit et à les considérer comme quantité négligeable. Il s'agissait d'une adaptation naturelle qui avait sauvé la vie à maint et maint gnomes aux prises avec des forces qui les dépassaient.

Les trois compères longèrent le mur, laissant le serpent à sa douloureuse captivité pour se retrouver dans le petit poste d'observation du gnome. De l'armoire il sortit un grand bourdon, probablement de magicien, ainsi qu'une corde, qui ne pouvait être que magique. Il noua sans un mot le poignet gauche de Bozéfoy au poignet droit de Bralic, puis vint se poster devant une trappe circulaire d'assez grande taille qui occupait le fond de la cuisine. Il tapa trois fois du bout du bâton sur le bois de la trappe, qui s'ouvrit d'un coup avec un grand fracas.

— Tenez vous tous deux devant le Puits des Ames, et levez vos mains, voilà, comme cela. Et maintenant, concentrez-vous, fermez les yeux pour laisser passer le flux magique.

— Crédieu, quelle fouettance ! Quelle infecteté gerbeuse !

— Le manant a raison, il pue quasiment comme un vide-ordure, votre puits.

— Oh, vous croyez ? Concentrez vous plutôt sur le sortilège.

Gourias s'approcha des deux hommes, le bourdon tenu à l'horizontale, et récita sa formule magique d'une voix nasillarde.

*« Fils de la terre nourricière  
parmi vos roches de satin  
vos mines d'or et vos carrières  
accueillez donc ces deux crétins »*

Et tandis qu'il prononçait le dernier vers, il se jeta en avant, projetant les deux aventuriers entravés d'un vigoureux coup de bâton dans le vide ordure.

— Mes amitiés à Belzébuth, andouilles !

## 1.5 Level Two : Corridors of Torment

aaaaaaaaAA

## 1.6 Level Three : Dark Temple of Sin

aaaaaaaaAA

## 1.7 Level Four : Maze of Black Pain

aaaaaaaaAA

## 1.8 Level Five : Ellipsoïd Tomb of Mûm-Ra

aaaaaaaaAA

## 1.9 Level Six : City of Eternal Darkness

aaaaaaaaAA

### 1.10 Level Seven : Tunnels of Sorrow

aaaaaaaaAA

### 1.11 Level Eight : Web of the Spider Queen

aaaaaaaaAA

### 1.12 Level Nine : Palace of the Unholy Spirit

aaaaaaaaAA

### 1.13 Level Ten : Azurean Forge of the Elder Ones

aaaaaaaaAA

### 1.14 Level Eleven : Caves of Fingers in the Nose

aaaaaaaaAAAAAAAAAAAAAAAAAZBLØØØØRTSCH!

Un long silence accueillit cette molle onomatopée. Un instant même, les gouttelettes d'immon-  
dices semi-liquides qui pleuvaient en permanence sur les sphaignes de la profonde caverne parurent  
se taire, attentives au destin des deux malheureux voyageurs verticaux. Puis, un monticule verdâtre  
et putréfié se souleva avec une intense lassitude, et un autre pas trop loin, et encore un autre, qui  
devait correspondre à quelque coude ou genou. C'était tiède, et gluant, et infect au dernier degré.  
Quant à l'odeur, c'était au-delà des mots du vocabulaire commun. Et il y avait de cette matière  
une couche très épaisse, qui sédimentait, ou coagulait, au fond, de telle sorte que l'on pouvait se  
déplacer péniblement à quatre pattes en prenant appui sur les croûtes, ou quoique ce soit, qui flot-  
taient entre deux eaux, ce que nos héros ne se privèrent pas de faire. En vomissant, ils parvinrent  
à se hisser sur une sorte de monticule, qui semblait reposer sur une bizarre armature ramifiée,  
peut-être le squelette de quelque créature sphérique, ou les racines d'un arbre bien étrange. Un  
peu plus loin, une autre de ces îles surnageait, et plus loin, encore une autre, et tout autour, dans  
la lueur orange distillée par de répugnants lichens, des grandes quantités de ces bosses irrégulières  
s'offraient aux regards dubitatifs des deux jeunes gens. L'endroit était si inhabituel aux regards  
des humains que l'œil ne pouvait se fixer, ni évaluer les distances, et encore moins comprendre la  
finalité de ce lieu. Le fait est que la gravité agit dans les donjons de même qu'à la surface, et que  
ce qui vient du dehors sert de provende à ceux qui vivent dans les niveaux supérieurs, lesquels,  
par leur industrie et leur biologie, produisent des déchets, qui entraînés par les infiltrations et les  
cours d'eau souterrains, sont à leur tour utilisés comme nourriture, boisson ou matière première  
par ceux qui vivent en dessous, et ainsi de suite, se dégradant à chaque étape jusqu'aux tréfonds  
les plus obscurs de la terre, où plus rien ni personne, même avec la meilleure volonté du monde,  
ne peut rien en tirer. Voilà ce qui entourait Bralic et Bozéfoy, voilà où ils se trouvaient.

- ... trouver... sortie...
- ... hmmm...f...

Les deux hommes se redressèrent sur leur support branlant, s'appuyant sur une branche mous-  
sue, et regardèrent autour d'eux avec une plus grande acuité. Le liquide gluant, telle une lave  
froide, semblait animé de remous intérieurs lents mais inexorables. Bozéfoy ramena la hache de  
glaive guisarme de ponction à deux lames et neuf queues de flagellation qui avait chu près de lui  
et s'y agrippa. Des yeux, il chercha une sortie. Mais encore eut-il fallu pour cela qu'il vît les parois  
de ce lieu souterrain, lesquelles se perdaient dans l'ombre et dans une brume malsaine.

- Pas de monstre ? s'interrogea Bozéfoy entre deux quintes de toux.
- Ben, comme on dit, point d'goupil dans l'poulailler contente le fermier !

— Si tu le dis, moi je n’y connais rien en volaille. Maintenant que j’y songe, on m’avait parlé d’un sombre nécromant. . . Dis-moi, croquant, connais-tu un certain Bralic ?

— Oui-da, not’maît’, c’est moi !

— Hein ? Tu t’appelles Bralic ?

— C’est bien moi, pour sûr.

Le chevalier de Zalaco se rapprocha de son compagnon, l’arme à la main, l’air vaguement menaçant.

— J’ai entendu parler d’un Bralic le Destructeur. . .

— Mais oui, c’est ben ça, Bralic eul’Destructeur. . .

— Alors, ami, prépare-toi à mourir.

Et d’un unique coup de son arme monstrueuse, le chevalier de Zalaco trancha la tête de Bralic le Destructeur.

\*  
\* \*

En tout cas il aurait bien voulu. Car Bralic, sans en avoir l’air, esquiva le coup qui se perdit dans la tourbe pourpre. Une totale incompréhension se peignait sur les traits du jeune paysan, qui esquiva le second coup sans peine en roulant un peu plus loin. Au point où il en était, se salir un peu plus lui importait peu. Les masselottes s’écrasèrent là où, une demi-seconde avant, était sa tête, pulvérisant la gangue moussue et libérant un os noir et immense. Il fallut que Bozéfoy porte, et rate, un troisième coup, pour que Bralic réalise qu’il était en train de subir une tentative d’assassinat en bonne et due forme.

Quant à Bozéfoy, il était frappé d’un étonnement grandissant devant l’incroyable résistance de son ennemi. Il savait bien que Bralic n’avait aucune des qualités d’un combattant, qu’il était frêle, indécis, maladroit et sans une once d’expérience des armes, et il savait bien que le pauvre bâton gravé de runes ne serait qu’une protection toute symbolique. Mais pourquoi cet entêté s’obstinait-il à rester ainsi en vie ? Et comment ? Par quel miracle ce paysan mal dégrossi parvenait-il à éviter ses coups à lui, authentique guerrier, qui avait passé sa vie à s’entraîner, à apprendre les attaques, les parades, les contre-parades. . .

Pardi, c’était ça ! Bozéfoy, inconsciemment, mû par son long apprentissage, portait ses coups là où Bralic aurait dû se trouver s’il avait été un combattant normalement doué. Mais comme il était exceptionnellement médiocre et ignorait tout de l’art de se battre, le garçon de ferme dépenaillé se retrouvait systématiquement dans une position qu’aucun guerrier sensé n’aurait jamais occupée, et que Bozéfoy, de ses combinaisons mortellement élaborées, ne pouvait atteindre. Intégrant ces données nouvelles, le chevalier de Zalaco modifia sa posture et sa prise, et s’apprêta à achever le combat.

Mais Bralic avait enfin compris qu’on cherchait à l’occire, et mû par un puissant instinct de survie, il s’en fut à toutes jambes, abandonnant son bâton pour mieux sauter d’îlot en îlot afin d’échapper le plus longtemps possible au assauts de son ancien partenaire. Et ainsi durant de longues minutes, deux silhouettes crottées, abruties par le dégoût et par la fatigue, se livrèrent à un étrange ballet dans la lumière crépusculaire et fongique, l’un fuyant maladroitement les attaques de l’autre.

Or l’habileté tactique n’était pas non plus une qualité éminente chez Bralic, qui bientôt se retrouva sur un îlot certes un peu plus grand que les autres, mais aussi, par le hasard des courants, isolé, de telle sorte que lorsque Bozéfoy sauta à son tour sur le havre en question, il ne put se retenir de ricaner en songeant qu’enfin, cette course insensée se terminait. Bralic, quand à lui, se retrouva acculé à une grosse éminence aux formes irrégulières et à la surface mordorée, et contempla un instant avec une terreur non dissimulée le spectacle de son trépas qui avançait vers lui.

Toutefois, les généraux les plus sages savent qu’il est dangereux d’acculer un adversaire, qui n’ayant plus rien à perdre, ne ménagera plus sa peine ni sa rage pour, à défaut de vaincre, causer autant de dommage que possible à l’ennemi. Bralic, se retrouvant dans cette situation de bête traquée, agrippa le premier objet saillant venu pour tâcher de s’en faire une arme. Il jeta son dévolu sur une curieuse protubérance longue d’un pied, émanant du rocher auquel il s’adossait,

qui semblait plantée là comme une dague dans le crâne d'un dragon mort. Il empoigna la masse spongieuse qui sous la pression exhala des relents méphitiques ainsi qu'un jus noirâtre, et d'un coup sec, tira. Cela vint tout seul. Et Bralic ne fut même pas surpris de découvrir que l'arme improvisée ne l'était pas tant que ça, car si la poignée fongique était glissante et malcommode, c'est bien une lame de deux pieds de long qui était sortie du rocher, une lame d'un acier incroyablement bleu, intact, sans doute la seule chose à avoir survécu à la corruption insondable qui régnait en ces lieux. Et soudain, une mince étincelle de confiance en soi vint reconforter notre héros.

Bozéfey porta un coup de la large hache à la face de Bralic, qui sans réfléchir – il est vrai que l'exercice ne lui était pas familier – porta un coup de la longue dague vers le fer mortel. Un tel coup est bien sûr totalement contraire aux enseignements traditionnels des grands maîtres d'armes, car la dague n'est pas l'arme la plus idoine pour la parade. Pourtant, Bralic para le coup. Tout son squelette résonna et protesta devant le mauvais traitement qui lui était infligé, mais il para. Ses muscles se durcirent douloureusement, mais il para. La hache avait glissé le long de la lame bleue du glaive et s'était retrouvée coincée dans un éperon de fer qui sortait de la garde. Un éperon de fer qu'à bien y réfléchir, Bralic et Bozéfey remarquaient pour la première fois. Le jeune garçon tenta alors de se dégager en portant un coup à l'aveugle à son adversaire. Un coup de taille assez vilain, horizontal et bâclé, qui en toute logique n'aurait jamais dû transpercer la garde de Bozéfey, notamment en raison d'un manque dramatique d'allonge. Et pourtant, il sembla bien que l'arme facétieuse était plus longue qu'il n'y avait paru au premier abord, car la pointe accrocha le pourpoint du chevalier et le déchira sur une dizaine de centimètres de long, pas assez profondément pour le mettre en danger, certes, mais suffisamment pour que coule un mince filet de sang. Stupéfait d'avoir ainsi été touché, il regarda un instant le visage étique du pauvre valet de ferme qui venait de le blesser. Visiblement, celui-ci était encore plus surpris. Le combat cessa un instant tandis qu'ils se considéraient l'un l'autre, ne sachant que faire.

Puis, ne trouvant pas de meilleure conduite à tenir, ils reprirent leur joute.

Et cela dura de longues minutes, ou bien des heures. Toujours Bozéfey portait les coups les plus redoutables, avec ruse, force, ou bien les deux ensemble, et toujours le fer bleu de Bralic se trouvait en travers, dévoilant un crochet, un rebord, un tranchant jusque-là caché. Tantôt elle était un modeste coutelas de chasse, tantôt massive épée à deux mains, et jamais la transition d'un état à l'autre n'était visible. Jamais l'étrange magie à l'œuvre dans l'arme bleue ne présentait les traits rassurants d'un enchantement spectaculaire plein d'étincelles et d'embrasements. Non, à chaque changement d'orientation, à chaque rai d'ombre ou de lumière, la géométrie de la lame d'azur se déployait avec un naturel confondant, comme faisant partie de l'ordre naturel des choses.

Et durant cet interminable et surprenant combat, il s'opéra une étrange magie dans l'esprit des deux jeunes hommes. Tandis que Bralic, fort de ses succès d'escrime, prenait de l'assurance et commençait à envisager, sinon la victoire, en tout cas un trépas glorieux, voici que l'indomptable tempérament aristocratique de Bozéfey, malmené par l'adversité et l'insoutenable persistance d'un adversaire indigne de lui, s'assouplissait quelque peu, et commençait à prendre en compte d'autres données que celles directement relatives à sa propre existence. L'un apprenait la grandeur, l'autre l'humilité.

Et tous deux apprenaient la fatigue.

De conserve, ils s'écroulèrent parmi l'infecte fange, haletant comme des carnes maltraitées. Bozéfey était certes de constitution bien plus robuste, mais il avait le désavantage de porter l'assaut, et de plus, son arme était décidément beaucoup trop lourde. Voici pourquoi ils tombèrent en même temps, peu désireux de reprendre la lutte avant un bon moment. Mais une voix aussi dure que flétrie par les ans se fit entendre derrière eux.

— Et bien, Chevalier, quelle est donc cette attitude indigne ?

Flottant à trois mètres au-dessus du sol, la silhouette nerveuse d'Antipatros était apparue. À moins qu'elle n'ait été là depuis le début et que, pris par l'excitation du combat, ils ne l'aient pas vue.

— Que fais-tu donc assis misérablement, en compagnie de ton ennemi qui plus est ? Ne te souviens-tu pas de ce que je t'ai dit de lui ? Il est fourbe et cruel, et rêve de dominer le monde. . .

— Eh, l'bonjour, eu'msieur Tantrapitos ! Vous savions pourquoi y'm'tape dessus, çui-là ?

— Oui, reprit Bozéfey, c'est aussi la question que je me posais. Car plus le me bats contre

Bralic, plus il m'apparaît qu'il s'agit là d'un manant de peu d'éducation, et qu'il n'a rien à voir avec le nécromancien annoncé. Et voilà maintenant qu'il vous reconnaît, et vous adresse la parole sans crainte comme si vous étiez son ami.

— Quoi ? Tu mets en doute ma parole ?

— Que ne l'ai-je fait plus tôt ! Je vois clairement, maintenant, que pour satisfaire quelque mystérieux caprice, vous m'avez demandé d'assassiner ce gueux là, qui ne m'est rien et ne m'a en rien causé tort. Mais pourquoi, monstrueux vieillard ? Qu'est-ce qui te pousse à ourdir si vil complot contre un garçon de si basse extraction ?

— Crois-moi, fils de Zalaco, j'agis pour ton bien. Tu dois tuer Bralic, afin de t'emparer de cette arme qui te revient de droit. C'est ton destin, vois comme il est proche. Toute ta vie, tu as travaillé avec obstination, tu as fait de ton corps une arme mortelle, tu as étudié les mille manières de donner la mort, et aujourd'hui je te vois prêt. Il te reste un geste à accomplir pour rejoindre le cours naturel des choses, avant qu'il ne soit trop tard. C'est ton destin.

— Mon destin dis-tu ? Quel est-il mon destin, toi qui parais si bien informé ?

— Glorieux, assurément !

— Glorieux hein ? Tu l'as dit toi même, j'ai gaspillé toute ma jeunesse dans les salles d'armes à apprendre les vingt-deux parades à la botte Crépine à deux glaives, à boxer jusqu'à m'user les phalange sur des coussins de cuir qui ne m'avaient rien fait, à me faire bastonner par mes maîtres pour un pas de travers lors de la Riposte Fulgurante du Baron Gris, et à trotter sans but comme un chien de course en beuglant des chansons vulgaires en compagnie d'autres pue-la-sueur de mon genre. J'étais toujours le meilleur, ou parmi les meilleurs élèves, partout où j'appris à me battre. J'y ai mis tout mon cœur, toute mon âme, oubliant chaque soir mes courbatures en pensant à mon « glorieux destin ». Et pour quel résultat ? Fuir devant des striges, me faire rosser par un gobelin, patauger dans la merde, et maintenant, je vois que je suis incapable de battre le plus misérable des gringalets qu'il me fut donné de voir. Mon glorieux destin, je lui en fais cadeau, à Bralic le Destructeur. Qu'il se couvre d'honneurs si ça lui chante, que son nom soit loué dans par les bardes et martelé aux frontons des temples de Pthath, grand bien lui fasse. Pour ma part, je vais remonter à la surface, vendre cette arme inutilisable, et tâcher de me rendre utile en faisant un vrai métier. J'ai perdu assez de temps avec ces fadaïses.

— Mais c'est impossible, ça ne peut pas arriver, ça n'est jamais arrivé ! Tu ne peux pas faire ça !

— Je le fais.

Et les dieux du destin, à bout de patience, reprirent l'âme de leur serviteur Antipatros, afin d'en faire... ma foi, autant l'ignorer.

\*  
\* \*

Remonter à la surface fut dur pour nos héros exténués, car l'ascenseur était en panne. Une fois revenus à une altitude décente, ils s'éloignèrent quelque peu du marais, s'allongèrent sous un grand arbre et, sans attendre la nuit, dormirent. Au matin, ils se mirent en route et regagnèrent Sembaris, en plaisantant, un peu. À midi, ils s'attablèrent à une auberge sympathique, y mangèrent, y burent, et voyant qu'ils n'avaient plus grand chose à se dire, se quittèrent sur une virile poignée de main.

Et le destin de Bozéfoy ne s'accomplit point, à son grand soulagement. Il ne vendit pas sa hache de glaive guisarme de ponction à deux lames et neuf queues de flagellation, mais ne s'en servit pas beaucoup non plus. Il entra au service de maître Khafou Samathork, le patron du « Cochon Perdu », qui, souhaitant transformer son établissement en cabaret, avait besoin d'un videur. Assurément, Bozéfoy et son arme extravagante tinrent en respect les malandrins les plus obstinés, et firent merveille pour reconduire jusqu'au caniveau les ivrognes, même obèses. Il se rendit aussi utile pour toutes sortes de travaux de force ou de bricolage, et acquit la confiance de son patron, tant et si bien qu'il lui donna sa fille en mariage. Zénobie Samathork n'était pas la plus gracieuse jouvencelle de la Kaltienne, mais elle était de compagnie agréable, et elle lui fit deux beaux garçons ainsi que quatre pisseuses, des bambins joufflus et braillards pour lesquels il se prit d'affection. Dans les faubourgs du port de Mestios, pas très loin de Sembaris, ils bâtirent une

taverne qu'ils appelèrent « À la hache à boules », et qui, sans acquérir une renommée considérable, nourrit amplement ses propriétaires durant de longues années. Et souvent, le patron, qui avait pris de la bedaine et perdu quelques cheveux, racontait aux enfants du quartier, avec forces détails horribles, son unique aventure, du temps où il était jeune et insouciant. Il vécut ainsi, honnête contribuable et citoyen modèle, travailla assez dur, mais pas trop, et eut une vie prospère. Il mourut une nuit, à soixante-trois ans, d'une bronchite qui l'avait pris trois jours plus tôt, et bien des habitants de Mestios vinrent pleurer à ses obsèques.

Et au repas qui suit traditionnellement la crémation dans la coutume khôrnienne, repas où l'on se remémora avec émotion les faits et dits du défunt, un des convives, un notaire à l'esprit aiguisé qu'il avait pour ami dans les dernières années de sa vie, fit remarquer que Bozéfoy avait été un des rares hommes de sa connaissance qu'il n'ait jamais entendu se plaindre de son sort. Tous cherchèrent dans leurs souvenirs un épisode démontrant le contraire, mais ils n'en trouvèrent pas, et opinèrent donc gravement du bonnet, en quête de quelque sage philosophie à en tirer.

Quant à Bralic, il eut, on s'en doute, un destin plus mouvementé.

## Chapitre 2

# L'école de Bralic

Ou comment Bralic devint un homme d'esprit réputé (si si!).

## 2.1 La Compagnie des Fléaux de Donjons

À quelques encablures au nord-est de la côte khôrnienne se trouvaient les petites îles de Poynting et Nablavé, rocailleuses et accidentées, d'accès difficile en raison des violents courants qui agitaient la mer alentour en permanence, et des aiguilles d'obsidienne qui affleuraient à la surface, prêtes à déchirer sans coup férir tout vaisseau qui s'aventurerait dans les parages, sauf lors des marées de vive-eau, où pour un capitaine d'expérience et désireux de tenter l'aventure, quelques chenaux pouvaient se dégager. La destination manquait cependant singulièrement d'attrait, vu l'absence d'habitants et l'hostilité de la faune locale, principalement composée de basilics, de rocs mineurs (les oiseaux géants, pas les cailloux), de crabes géants, d'un vaste choix de scorpions, de quelques bendouks fallacieux, d'un dragon noir antipathique mais heureusement endormi, d'une colonie de harpies dégénérées, de deux sphinx qui ne pouvaient pas se sentir et de tout un menu fretin assez représentatif de la population cauchemardesque des contrées sauvages.

À proximité de l'île de Nablavé, la plus étendue des deux, se trouvait mouillée une petite nef à fond plat, inhabituelle dans ces mers, mais qui était le seul navire capable tout à la fois de traverser la mer et de franchir les dangereux récifs défendant l'île. À son bord, une douzaine de marins nerveux, au bord de l'hystérie, scrutaient les rochers environnants, écrasés par la chaleur, l'arbalète à la main. Ils auraient donné cher pour lever l'ancre et rentrer se saouler à Sembaris, mais on leur avait promis plus cher encore s'ils attendaient sagement. Alors, ils attendaient.

Pas trop loin de là à vol d'oiseau, sur l'île, on pouvait suivre une piste qui s'enfonçait profondément dans une sorte de crevasse étroite et tortueuse. Une crevasse si étroite qu'il fallait faire attention à ne pas s'écorcher les bras contre les parois, si tortueuses que l'on n'y voyait jamais à plus de cinq pas devant soi, vu qu'à aucun moment on ne pouvait faire cinq pas en ligne droite sans s'encaster assez profondément dans le roc. C'était le seul moyen autre que le creusage de tunnel et l'expédition par catapulte pour pénétrer dans l'intérieur de l'île depuis la minuscule plate-forme de galets déchiquetés que l'on appelait « la plage » et qui constituait le seul mouillage de Nablavé. De l'avis général, c'était l'endroit rêvé pour monter une embuscade. L'avis général avait raison, mais si l'on considérait le nombre considérable des cadavres et fragments de cadavres divers qui jonchaient le parcours, l'avis général aurait mieux fait de se mettre à plus nombreux pour la tendre, l'embuscade. Les parois étaient mouchetées de morceaux des créatures les plus improbables, qui avaient péri brûlées, broyées, tronçonnées, épinglées, démembrées, explosées, dilacérées, pelées ou perforées de toutes les façons possibles.

Un peu plus loin encore, le sinistre défilé débouchait sur une cuvette assez large, un décor morne, triste à pleurer, inexplicablement hostile. On eut dit que c'était le bout de la Terre, la frontière du domaine de la vie, c'était le lieu où bien des preux héros avaient achevé misérablement leurs destinées glorieuses.

Il y avait aussi l'entrée du donjon.

Objectivement, rien ne distinguait cette bouche ronde et ténébreuse de l'entrée banale d'une quelconque grotte honnête et bien tenue. Objectivement, le vent tiède et fétide qui s'en exhalait n'avait rien d'exceptionnel, tant il est fréquent que la pression atmosphérique soit différente à l'entrée d'un souterrain qu'à sa sortie, ce qui entraînait un appel d'air, et les champignons faisaient le reste. Objectivement, le sifflement continu, et pourtant subtilement modulé, semblable à la plainte de milliers d'âmes agonisantes, qui en sortait, avait toutes les chances de n'être que le bruit du vent filant dans les stalactites. Objectivement, c'était une grotte. Mais pourtant, c'était l'entrée du donjon. Vous ne vous demandez jamais si l'individu en bleu qui agite un bâton au carrefour est réellement policier, ni si le personnage en armure noire qui vient de faire sauter la porte du vaisseau spatial sur l'air de « la Marche Impériale » est le méchant du film, vous le savez d'instinct. C'était l'entrée du donjon, aussi sûrement que deux et deux font quatre, que le soleil se lèvera demain, ou que l'ouverture d'une boîte de conserve invoque les chats. Et il était tout aussi certain que ledit donjon était bourré, mais ce qui s'appelle bourré, de pièges, de monstres, et évidemment de trésors. En l'occurrence, un pirate du nom de « Barbe Rose<sup>1</sup> » était réputé pour avoir caché son butin en ces lieux deux bons siècles auparavant. En conséquence de quoi,

---

1. C'était un pirate bardite.

une troupe d'aventuriers à la réputation trouble, la « Compagnie des Fléaux de Donjons », était partie de Sembaris la cité des merveilles pour atterrir ici.

Il y avait Ludivine d'Angelia, une frêle jouvencelle de près de deux mètres pour deux cent kilos, qui avait coutume de défendre sa vertu à l'aide d'une masse d'armes, et qui, assise sur un tronc pétrifié, un grand couteau à la main et un rouleau de gaze dans l'autre, prenait soin de son compagnon, Nolan Ghork, un robuste Khnebite des tribus de l'extrême nord, bâti tout comme elle, qui préférait pour sa part la hache d'armes. La griffe de quelque monstre avait écorché son cuir chevelu en traversant l'épaisse toison blonde, et un filet de sang brun gouttait sur sa barbe tressée. Debout, un homme en robe bleu roi faisait les cent pas. Son nom était Saramander. Il était maigre, de teint bistre, et aurait sans nul doute pu passer pour séduisant s'il ne s'était pas laissé pousser le bouc et une fine moustache. Dans sa jeunesse, il s'agissait d'un déguisement destiné à impressionner les autres sorciers en se faisant passer pour un puissant et irascible nécromancien coutumier des pactes avec les puissances maléfiques, alors qu'il n'était qu'un étudiant timoré assez mal noté par ses maîtres. L'ironie du sort voulait que, quinze ans et bien des aventures plus tard, il était finalement devenu ce à quoi il ressemblait. Lulu Van Zooïte semblait, quand à lui, faire tache en cette compagnie. Ce bedonnant quinquagénaire a la tonsure prononcée, souriant de toutes ses dents, moins une qui lui manquait sur le devant, arborait une physionomie bonhomme et un entrain communicatif. Vêtu sans ostentation particulière, il plaisantait gaiement en bandant une estafilade qu'il avait au bras, sans doute se l'était-il faite en se plaquant contre la paroi lors d'une attaque. Mais les apparences étaient trompeuses, et sous le masque de Lulu se cachait l'esprit retors, calculateur et dénué de scrupule d'un voleur professionnel, assassin à ses heures, qui n'avait d'autres attaches dans ce monde qu'un penchant prononcé pour l'or et la débauche. Penchants qu'il partageait avec son alter-ego et éternel rival, Galfo, un moine à la mine austère, mais dont l'âme vile et malsaine en faisait un des pires scélérats de la Kaltienne. Malgré ses vices innombrables, il était habile à soigner les blessures et à concocter les poisons, ainsi, le cas échéant, à occire quiconque aurait eu la sottise de lui tourner le dos. Le genre d'individu en face duquel une mère préfère trancher elle-même la gorge de ses enfants plutôt que de les lui confier. Un individu comme on n'en croise guère que sous le nom de Frère de \*\*\*, dans ces romans que l'on vend sous le manteau et uniquement à des gens qu'on connaît bien. Un individu capable de quitter l'inquisition espagnole avec fracas en la jugeant trop molle. Pas le genre d'individu à dévider une bobine de fil devant un trou.

— Il avance encore, ce pendard ?

Lulu s'enquit de l'état du dévidage auprès de Galfo, qui lui répondit par un grognement affirmatif. Effectivement, de temps en temps, quelque chose situé dans le donjon tirait la ficelle, en libérant quelques dizaines de centimètres de l'étreinte du moine.

— C'est incroyable, voici bien une heure et demie que cet âne bâté est entré dans ce trou puant, et il s'accroche encore à la vie ! C'est à n'y rien comprendre.

— Tout ceci ne me plait pas du tout, reprit Saramander. Je commence à me demander si ton fameux plan subtil était si intelligent que ça. Je n'aimerai pas que ce blanc-bec trouve le trésor avant nous par ta faute.

— Et alors, où est le problème ? Si par extraordinaire ce pouilleux nous revient sain et sauf et couvert d'or, nous le délesterons promptement de son butin ainsi que de sa vie, voilà tout.

— À supposer qu'il ne trouve pas une autre sortie.

— Attends ! Interrompit Lulu. Depuis que nous parlons, la bobine est restée immobile. C'est peut-être le signe que nous attendions, qu'il est tombé dans un piège. Voyez la justesse de mon plan et la simple beauté de sa rouerie : il suffisait de flatter l'oreille de ce jeune imbécile pour qu'il accepte d'entrer seul dans ce lieu de perdition, attaché à une ficelle, afin qu'elle nous prévienne de l'inévitable décès de son propriétaire. Voici un piège en moins à désamorcer, ou un monstre repu de plus qui ne nous menacera pas, et en outre, nous nous délestons d'un compagnon d'utilité discutable, ce qui fait une part de butin en moins à distribuer !

— Mais il est heureux, mon fourbe compagnon, que ce crotteux ait été d'une stupidité si confondante, car à la vérité, le piège est si gros que toute personne normalement constituée aurait pris ses jambes à son cou en t'écoutant arriver avec tes paroles melliflues et tes airs de vendeur

de chameau. En plus, si ça se fait, notre gars est mort depuis belle lurette, et quelque monstre assassin trimballe-t-il son cadavre coincé entre ses crocs, ce qui explique les mouvements du fil, qui est sans doute resté accroché à sa ceinture.

— Quoi ? Tu mets en doute mes qualités de voleur et d'escroc ? C'est un affront qui...

À cet instant du récit, il convient que je vous instruisse des mœurs du Bendouk Fallacieux. Si vous connaissez un peu la pêche à la ligne, vous savez ce qu'est un porte-bois. Il s'agit de la larve aquatique d'un insecte et qui, pour son malheur, a le corps mou, gras et bien appétissant, ce qui ne va pas sans poser des problèmes de voisinage avec les poissons des alentours. Pour se protéger, le porte-bois se constitue une astucieuse carapace composée de divers matériaux à sa disposition dans son environnement immédiat – grains de sable, petits cailloux, débris végétaux – liés entre eux par une soie souple et résistante, et assemblés de façon à produire une sorte de tube fermé à une extrémité, où donc se love la bestiole. Outre sa résistance, la gaine ainsi produite protège aussi son hôte par son aspect qui, nécessairement, la fait se confondre avec le fond du plan d'eau, notre porte-bois est donc ainsi parfaitement camouflé.

Le Bendouk, lui aussi, était doté d'un abdomen mou et rose, ce qui en aurait fait une proie facile pour les chevaliers à la lance facile s'il n'avait adopté une stratégie en tout point semblable, à ceci près que l'animal, une sorte de crustacé mutant aux tentacules acérés, mesurait dans les quinze mètres à la taille adulte. Malgré son volume imposant et son aspect horrifiant, le Bendouk Fallacieux était une créature timide et peu encline à l'agression, en temps normal. À moins qu'on l'énerve considérablement, ça va de soi.

— Et voilà, soupira Ludivine, un beau pansement. C'est pas encore aujourd'hui que la gangrène t'emportera, mon gros lapin.

Et, satisfaite d'avoir bien accompli sa tâche, elle planta son grand couteau dans le gigantesque tronc sur lequel ils étaient assis. Le tronc, ou du moins son habitant, apprécia modérément.

Ce fut rapide. Ludivine et Nolan furent catapultés contre la paroi opposée par le spasme de la bête, qui sitôt démasquée, transperça d'un tentacule barbelé le sorcier Saramander avant qu'il ait le temps d'esquisser la moindre conjuration de défense. Galfo et Lulu se retournèrent de conserve pour voir, horrifiés, une masse de carapaces articulées et de ventouses marron. N'écoulant que leur courage, ils tentèrent de fuir en escaladant les rochers. Galfo, empêtré dans sa robe sacerdotale et pris de panique, agrippa une fissure peu sûre qui s'effrita sous ses doigts, et il chût de trois mètres sur une arête déchiquetée, se brisant net l'échine. Lulu, monte-en-l'air expérimenté, eut moins de difficulté, mais arrivé en haut de la paroi, il s'aperçut qu'il était dans le nid d'un oiseau roc femelle d'une taille prodigieuse qui le considérait avec ire car il piétinait un de ses œufs en trait d'éclaire, et contre lequel ses talents de baratineur eurent peu d'effet. Lorsque Ludivine reprit ses esprits, trois secondes plus tard, ce fut pour voir la gueule monstrueuse du Bendouk qui traînait son manchon dans sa direction à toute vitesse.

« Et merde ! »

Bralic était content. Enfin on le traitait comme le grand héros qu'il était. Les gars de la Compagnie des Fléaux de Donjons l'avaient tout de suite accueilli dans leur équipe, et même la fille qui ressemblait à un lutteur héborien. Ils avaient tous la mine franche et sympathique, et ils s'y connaissaient en bagarre, c'est certain. Bien sûr, quand ils lui avaient dit de rester dehors parce que c'était trop dangereux de rentrer dans le donjon, il avait protesté. C'était bien normal, après tout, il était un aventurier comme les autres. Et même qu'il s'était proposé spontanément pour y aller tout seul en éclaireur, pour bien leur montrer qu'il n'avait pas peur. Sur le moment ça lui avait paru être la meilleure chose à faire. Sur le moment. Du reste, il n'avait pas bien compris pourquoi on lui avait attaché une ficelle à la ceinture. Ah si : « Pour te retenir si tu tombes ». Pourtant, si Bralic n'était pas très épais, il doutait que la ficelle puisse le soutenir bien longtemps sans casser. Il commençait à se demander si ses compagnons n'étaient pas un peu ahuris, des fois.

En tout cas, heureusement, il n'était pas tombé. Pour tout dire, et sans le savoir, il avait évité plusieurs pièges mortels, posant ses pieds à quelques millimètres seulement des dalles traîtresses et des filins d'acier tendus en travers des tunnels. Il avait aussi croisé pas mal de monstres, mais il avait réussi à se cacher. Enfin, ce qu'il estimait se cacher. En fait, les quelques gnolls, gobelins

et araignées éclipsantes l'avaient bien repéré, mais ils n'avaient pas compris qu'il cherchait à se dissimuler tant il s'y prenait mal, et comme notre héros était contrefait, maladroit et dégingandé, ils le prenaient pour un des leurs, un habitant du donjon, juste un peu timide. En tout cas, il ne correspondait à aucune des catégories classiques d'aventuriers.

Bralic avait donc progressé sans encombres jusqu'au cœur du donjon, où il avait trouvé un dragon endormi depuis tant d'années que la poussière s'était accumulée sur ses écailles en une couche épaisse, le rendant méconnaissable, à tel point que Bralic l'avait pris pour un tas de cailloux, et en outre des débris divers obstruaient ses trous auditifs, sans quoi il eut tôt fait de détecter l'intrus et de le rôti. Partout alentour étaient stockés des piles d'or et de bijoux. Bralic se servit amplement, et dissimula le tout dans son sac à dos et sous ses vêtements, avant de reprendre le chemin de la surface. Il faisait tant de bruit en brinqueballant dans les couloirs que les quelques monstres qui, à l'aller, avaient pu concevoir quelque soupçon à son endroit, furent rassérénés, et certains se prirent même à rire de bon cœur sur le passage de ce comique qui parodiait si ridiculement les voleurs.

Parvenu à la sortie, après avoir essuyé sans broncher moult quolibets (qu'il ignora superbement, car il ne connaissait pas le gnörtchling), il fut tout de même un peu surpris de ne pas trouver ses amis. Il y avait bien divers débris sanglants jonchant le sol, et il nota distraitemment que le grand tronc de pierre avait changé de place, mais son esprit embrumé n'en tira aucune conséquence, et après avoir beuglé à tue-tête pendant un quart d'heure, il dut bien se rendre à l'évidence, ses compagnons n'étaient plus là. Il reprit donc le défilé en sens inverse, craignant de se faire attaquer, mais les monstres du coin s'étaient tous sagement terrés dans leurs tanières en attendant que le Bendouk se rendorme, et c'est sans encombre qu'il parvint à la plage et grimpa dans le bateau, provoquant la satisfaction des marins du bord, ainsi que leur respect craintif, car aucun d'entre eux n'avaient imaginé que le jeune garçon de ferme puisse revenir vivant du guet-apens qui l'attendait. Le capitaine mit les voiles avec précipitation, et quitta ces rivages mortels alors que le soleil commençait à décliner.

C'était l'été, la Kaltienne était bien douce et un petit vent frais les ramenait chez eux à toute vitesse. Tout le monde était content, les marins revenaient vivants et riches, et la perspective de belles beuveries dans les bordels de Sembaris ravissait les âmes de ces gens simples. Cette euphorie explique peut-être cette singulière décision que prit le capitaine : secourir des naufragés.

## 2.2 Les sept prêtres orange

Il avait quelque chose d'incongru, cet étrange navire échoué au milieu de la mer, sans nulle terre en vue aussi loin qu'on porte le regard. Quel genre de capitaine avait-il bien pu éventrer son navire ainsi, par temps clair et mer étale, sur le seul rocher affleurant à des lieues à la ronde ? Nulle tempête n'en était responsable, car la mâture et le gréement étaient intacts. À propos de gréement, la voile avait une drôle d'allure. On l'aurait dite taillée dans un soufflet de forge, selon une mode qui n'était celle d'aucun constructeur naval de la mer Kaltienne. C'était une nef très longue et solide, équipée de deux gouvernails latéraux à l'arrière, de deux mats, et chose étonnante, le bois dont elle était faite était rouge comme le sang. Non pas peint, mais rouge dans la masse même. C'était bien singulier. Encore plus singulière était l'attitude des occupants du navire. Ils étaient de deux sortes. La première était assez ordinaire, il s'agissait de petits bonshommes bruns, uniquement vêtus de pagnes d'un blanc éclatant, qui couraient, sautaient, tiraient sur les cordages et faisaient ce que font tous les marins du monde dès qu'ils sont sur un bateau : donner l'impression au capitaine qu'ils travaillent à la bonne marche du navire. Mais la deuxième catégorie d'individus se distinguait par sa mise (de petits bonshommes chauves vêtus de robes orange) et son comportement. L'affaire ne semblait tout simplement pas les intéresser. Certains étaient assis à même les planches dans une position a priori inconfortable, d'autres se tenaient debout sur le bastingage, sans rien faire, deux discutaient de façon calme et polie, et un autre avait même grimpé dans un mât pour se suspendre à un filin par les pieds. Tous sans exception souriaient d'un air niais, sans bien sûr accorder la moindre attention au naufrage ni prêter main forte à l'équipage.

Ceux des étrangers qui se rendaient compte de la situation, sans doute instruits des mœurs

farouches qui prévalaient dans les mers d'Occident, redoutaient d'avoir affaire à des malandrins, mais devant les mines réjouies des marins khôrniens qui venaient à eux, ils comprirent qu'ils n'avaient à craindre aucun acte de piraterie, et nouèrent de bonne grâce à un mat le filin qu'on leur envoya. La mer calme permit de mettre à la mer un radeau, et de le tirer le long du câble, ce qui permit un transbordement rapide des hommes, des vivres, et des quelques marchandises qui, notèrent les marins, ne présentaient guère une valeur suffisante pour que l'on égorge ces étrangers bizarres. Le capitaine, un vieux briscard à la barbe blanche et au regard aiguisé, sortit sa vieille pipe de sa bouche pour accueillir le premier contingent en ces termes :

— Holà, compagnons d'infortune, remerciez vos dieux du sort propice qui nous a fait croiser votre route, car il n'est de navire plus doux et accueillant sur toute la Kaltienne que la « Truie de Mer ». Goûtez sans façon à notre hospitalité, nourrissez vos corps endoloris de bœuf séché et de bon vin balnais, et reposez vos âmes éprouvées sans crainte du lendemain, nous vous offrons tout ceci de bon cœur. Voyez la joie qui est la notre de vous recevoir, et partagez la, car les cruelles épreuves qui ont été les vôtres sont terminées, et nous vous mènerons sans dommage à l'île merveilleuse de Khörn et à notre patrie, Sembaris, ou que je sois damné, foi de cap'taine Igleaux !

— Cap'taine Igleaux !, reprit l'équipage de la Truie avec lassitude. Le capitaine, homme excentrique depuis qu'il s'était ramassé un beaupré sur le crâne un jour de grand vent, avait la singulière manie, lorsque ses hommes étaient inoccupés, de les faire répéter toutes sortes de petits couplets stupides à sa gloire, et si souvent que ça en devenait vite une seconde nature. Mais l'équipage du navire étranger, écoutant avec patience ce laïus, n'eut pas la chaleureuse réaction escomptée. Les hommes se regardèrent, et sur leurs faces énigmatiques aux traits bizarrement dessinés se peignit une expression qui pouvait passer pour de la perplexité. Un gaillard un peu moins petit et visiblement plus débrouillard, répondit au cap'taine Igleaux en ces termes :

« Niwhan nobonobo badabong moultipass ? »

Et il vint à l'esprit du capitaine que ces étrangers parlaient peut-être l'étranger, une langue que pour sa part, il pratiquait fort mal. À ce moment, quelques hommes en jaune venaient d'embarquer à bord de la Truie, et l'un d'eux, mû par quelque secrète raison, s'avança vers Bralic, et avec un accent prononcé, s'adressa à lui.

— Noble jouvenceau à la mine altièrre, permets-tu à un misérable chien de polluer tes oreilles de son infect bourdonnement ?

— Ben, j'savions point, faut voir. Où qu'il est, vot'chien, à c't'heure ?

— Je rougis de l'avouer, mais je suis le misérable chien en question.

— Ah ben non, vous étions eun'drôle de p'tit bonhomme tout ridé et jaune. Un chien, c't'un bestiau poilu qui remue d'la queue et qui fait « ouah ouah ». Même que j'en ai eu un, une fois, qu'il s'appelait Tobie.

— Oh, mes yeux chassieux de pourceau lubrique n'avaient donc pas été à ce point troublés par les tentations du monde matériel que je ne reconnaisse en toi un sage et un ami de la pensée, car tu viens sans difficulté aucune de définir la condition de l'homme par rapport à la bête ! Puissent mes descendants louer ton nom jusqu'à la septième génération. Mon nom est Katsudon, et je suis initié de l'échelon du Lotus Pourpre dans la hiérarchie du Dragon Bicéphale, au temple de Tchao-Lin, dans les mystérieux Sept Anciens Pics de Xian, au fin-fond de la province reculée de Baong-Ti-Baong.

— C'est bien, tout ça.

— Et vous, puissant seigneur de l'Occident, honorerez-vous ma famille en me révélant votre nom ?

— Oui-da, j'soyons Bralic, Bralic eul'Destructeur. Cui qui porte avec ui le vent d'la mort, pour sûr !

— Oh, un puissant guerrier sans doute. Et je vois à votre flanc un glaive digne d'un prince. La larve que je suis se permettra-t-elle de demander à Votre Seigneurie vers quels rivages nous voguons ?

— Ben... J'croyons qu'on va à Sembaris. Hein les gars ? Ah ouais, on rentre à Sembaris.

Le visage du voyageur s'illumina.

— C'est le ciel qui t'envoie, en effet, car la glorieuse cité de Sembaris est le but de notre voyage. Moi, et cinq de mes frères ici présents, avons eu l'immense honneur d'être choisis par le

grand maître de notre ordre, le très honorable et très honoré Li-Phong-Yu, pour l'accompagner dans les lointaines terres d'occident, afin de confronter son enseignement, celui de l'École Obscure, avec les grands penseurs de vos contrées, et par l'échange des idées, approfondir et enrichir sa sagesse à la source intarissable de votre étrange mais brillante civilisation. Or à Sembaris est un castel où le baron de Kalmis-Nantepoug, grand protecteur des arts et ami des sciences, invita les chefs des principaux courants de pensée actuels afin qu'ils s'affrontent en joute courtoise, pour le plus grand profit des choses de l'esprit. Nous comptions nous y rendre lorsque par malheur notre capitaine, trahi par une femme cruelle aux appas vénéneux, et rendu désespéré par le chagrin, se prit de boisson et jeta notre pauvre navire contre le rocher avant que de se noyer de tristesse.

— Oh, c'est ben triste.

— En effet, fier héros au regard de braise. Le sort propice a toutefois voulu que nous rencontrions votre nef salvatrice, et nous vous en remercierons encore lorsque nos os auront pourri dans leurs tombes depuis des siècles. Cependant, cet épisode fâcheux nous a convaincus que la route était encore dangereuse, et nombreuses les embûches semées sur notre route par le destin. En outre, les marins du pays Pthath que nous avons interrogés à ce propos nous ont décrit Sembaris et les mœurs de ses honorables citoyens avec des détails charmants et exotiques. Parfois même insolites. Voire même, pour certains, à la limite de l'inquiétant. Voici pourquoi, au nom de mes frères et du Très Aimé Li-Phong-Yu que voici, nous vous prions d'accorder quelques uns de vos précieux instants à l'examen de la requête que, stupéfaits par notre audace, nous nous permettons néanmoins de formuler. Serait-il possible, ô, étranger à l'esprit vif et au bras vigoureux, que vous nous guidiez, et même nous escortiez, jusqu'à notre destination ? Oh, je sais qu'un noble sire de votre qualité n'a que faire de vulgaires roturiers improductifs tels que les pauvres moines que nous sommes, et nous n'avons guère d'or à vous offrir en retour du considérable réconfort que nous serait votre présence, mais au nom de l'harmonie suprême qui guide l'univers, nous serait-il possible, encore de rêver à une acceptation de votre part ?

Il va de soi que Bralic n'avait pas compris le premier mot de cette tirade, mais des années de moqueries et de brimades lui avaient enseigné un sain réflexe consistant, lorsqu'il ne saisissait pas ce qu'on lui disait – et la chose lui arrivait fréquemment – à prendre un air pénétré, à faire mine de réfléchir un instant, puis à hocher la tête en ânonnant des platitudes du genre « certainement », « probablement », « c'est ben vrai » ou « sûrement ». En l'occurrence, il opta pour l'économie de moyen et un bon « oui ». Cette réponse provoqua la joie de Katsudon, qui se retourna immédiatement vers ses compagnons orange et s'adressa à eux dans sa langue rapide et nasale. Aussitôt, une profonde reconnaissance se peignit, pour autant que Bralic put en juger, sur ces visages d'ordinaire impassibles, et les moines, à l'exception d'un seul qui garda une distance polie, l'entourèrent d'une bordée de flatteries et de bénédictions qui, si elles étaient incompréhensibles, n'en étaient pas moins gênantes pour notre pauvre guerrier, peu habitué à de tels honneurs et de telles effusions.

Et la galère vogua ainsi paresseusement sur la riante Kaltienne, ses voiles gonflées par les risées complices qui poussaient ses occupants vers Sembaris et de grandes quantités d'ennuis.

## 2.3 3 : Les petites contrariétés de l'existence humaine

Sembaris, cité des merveilles ! Sembaris aux mille pignons dégoulinants de clochetons merlonneux, Sembaris aux toits de jais et d'or, aux murailles de craie aux portes de cuivre, Sembaris la lascive, capitale du royaume de désir, métropole des rêves de gloire et de richesse, lieu de mille légendes, résidence de mille héros, Sembaris dont les palais et les temples, dans un abandon songeur, rivalisaient de splendeur en une joute éternelle. Sembaris, rousse courtisane alanguie aux flancs de ses deux fleuves, attendant, paisible et douce, de flamboyer dans les derniers rougeoiements d'une belle journée d'été pour recouvrir d'un manteau de pourpre son opulente majesté.

Surtout la moitié ouest.

Nos petits bonshommes en orange n'attirèrent pas trop l'attention, car le quartier du port, populaire et vivant, était le lieu le plus cosmopolite qu'on puisse imaginer. Des individus de toutes les origines y convergeaient, achetant, vendant ou volant les marchandises les plus diverses. Comme

leurs baluchons étaient fort réduits, le débarquement ne dura pas bien longtemps et n'intéressa que fort peu les espions de la guilde des voleurs. À quelques jets de pierre des quais, incrustée dans le dédale de ruelles plus vieilles que l'invention de l'urbanisme, presque invisible au promeneur non-averti, se trouvait l'auberge du Singe Tatoué. Un escalier aussi raide et glissant que les techniques d'alors le permettaient, était barré par deux vauriens jouaient aux osselets, et qui jetaient de temps à autres des regards fuyants, sans doute avaient-ils été stipendiés par le patron pour décourager les clients indésirables. En contrebas, une minuscule cour boueuse, faisant souvent office de latrines, donnait sur un petit monticule d'immondices qu'il fallait enjamber pour atteindre une porte de chêne mangée de champignons, et au-dessus de laquelle pendait une enseigne de bronze dont, après plusieurs minutes d'examen, on pouvait conclure qu'elle avait été naguère émaillée. Une fois la porte ouverte (le port des gants étant recommandé pour cette opération), on avait la surprise d'entrer dans une vaste salle bruyamment animée, où de girondes serveuses couraient joyeusement entre les multiples tables, évitant avec un art consommé les mains baladeuses et les fourreaux d'épées qui traînaient par terre. Car presque tous, en ces lieux, se mettaient en devoir de venir armés, harnachés et arborant toutes sortes d'amulettes et d'anneaux magiques. Nombre de mages se mêlaient aux guerriers, et n'étaient pas les derniers à boire et rigoler en se vantant de leurs exploits. Là aussi, toutes les physionomies, toutes les races, toutes les langues se mêlaient dans un brouhaha incessant, mais tous, hommes ou femmes, vieux ou jeunes, frères voleurs au verbe haut ou barbares ombrageux, tous avaient l'air de se considérer comme frères. Les murs s'ornaient de moult tableaux racontant des scènes de batailles épiques, des combats contre des créatures fabuleuses, des épisodes de grande sorcellerie, toujours peints avec un grand luxe de détail et un grand réalisme. Entre les tableaux étaient accrochés des casques bosselés, des pièces d'armures fondues, des flèches brisées, les dépouilles empaillées ou les squelettes de toutes sortes de bêtes étranges, ainsi que des petites plaques de cuivre indiquant des choses du genre « don de Noorgsh le Banni en paiement de son ardoise ». Au près du bar, discutant entre elle ou avec un des trois serveurs se trouvait une demi-douzaine de demoiselles, dont certaines franchement mignonnes, qui semblaient attendre quelque chose, ou proposer quelque commerce. Peut-être faisaient-elles la démonstration de robes qu'elles vendaient ? Les leurs étaient bien belles, quoique courtes, bien remplies et largement décolletées.

En tout état de cause, lorsque Bralic entra dans l'auberge, il ne fallut que quelques secondes pour que le silence se fasse.

— Holà, du tavernier eud'diable, eun' cruchon d'ton meilleur vin, à c't'heure !

Et notre héros s'installa à deux tables vides, dans le fond, avec ses petits bonshommes. Pendant ce temps, les conversations avaient repris de plus belle, dont le sujet était cette fois Bralic.

— Ben ça alors, fit Lhorkan le Hardi, j'en crois pas mon œil !

— Incroyable, renchérit Portia Cheveux d'Argent, il s'en est sorti !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a ? Qui c'est ce drôle de gars ?

— Et bien vois-tu, Numiis . . .

— Numiis Druide Grand-Initié du Bosquet Fleuri, s'il te plait !

— Numiis Druide Grand-Initié du Bosquet Fleuri si tu veux, concéda Hachim Kookoord dit « le poche-furette », et bien ce quidam qui vient d'entrer est le dénommé Bralic le Destructeur, ou plus probablement un doppelganger qui aura pris l'apparence de Bralic le Destructeur.

— Moi je pense que c'est bien Bralic, observa Portia, même un dop' ne pourrait imiter cet air ahuri et cette manière si particulière de choir par terre lorsqu'il tente de s'asseoir.

— Oui, confirma Kloshafröh, il me semble que c'est bien lui, mais si vous voulez je peux lancer une « détection des illusions » pour en être sûr.

— Mais qui est-il donc pour que sa venue vous surprenne tant ?

— C'est vrai que tu viens d'arriver en ville, expliqua Lhorkan. C'est une sorte de célébrité locale, plus ou moins l'idiot du village. Un pauvre type qui se prend pour un aventurier. Il passe son temps à traîner dans les tavernes, à la Compagnie du Basilic, dans les arènes. . . enfin, tu vois le genre. Il racontait des histoires de bâton filandreux, ou quelque chose comme ça, et il cherchait à se faire engager dans une compagnie d'aventuriers.

— Regardez-le, invita Portia avec un triste sourire, il fait pitié. . .

— Toujours est-il qu'il y a trois semaines, il trouva un engagement parmi les Compagnie des Fléaux de Donjons, une sinistre coterie de coquins et de truands de la pire espèce. Tout le monde évite de se mêler à ces pirates, qui sont des traîtres sans foi ni loi, et qui ont souvent abusé de la crédulité de jeunes gens naïfs. Tu vois la Compagnie du Val Fleuri ? Bon, c'est quand même pas à ce point là, mais c'est un peu le même genre. Bralic ne s'est pas méfié, évidemment, tout heureux qu'il était de partir guerroyer. . .

— Personne ne l'a prévenu ?

— Ben. . .

— Il faut dire, intervint Hachim, qu'il commençait à devenir un peu envahissant à tourner autour de tout ce qui porte une épée en racontant ses balivernes, alors. . . enfin bref, continue Lhorkan.

— Oh, ben y'a plus grand chose à dire, on lui a fait nos adieux, on l'a embrassé, on était un peu émus bien sûr, et puis il a embarqué. . . je ne me souviens plus trop où il allait. . .

— La Caverne Hurlante, sur l'Île de Nablavé.

— Ah oui, en plus. Brrr. . . Bref, je pensais bien ne plus le revoir avant d'avoir perdu mon dernier combat. Mais comment a-t-il survécu ?

— Je ne suis pas du genre à colporter des ragots, fit Portia avec un sens certain de l'ironie, mais j'ai entendu des histoires comme quoi ce jeune Bralic aurait, voici peu, triomphé de la sorcière du Bois-aux-Esprits. Au cours d'un duel héroïque.

— Pour ma part, intervint Hachim à mi-voix, on m'a raconté qu'un jeune héros dont la description lui correspond aurait contré les visées des dieux du destin et terrassé un redoutable paladin pour lui prendre ses armes. D'ailleurs, regardez son épée ! C'est du magique, c'est sûr.

— Je me demande maintenant, s'interrogea Lhorkan tout haut, si ce n'est pas lui qui a vaincu les périls du Donjon de Shabalas. Si c'est lui, chapeau. En tout cas, il faut qu'il soit bien sûr de sa force pour se promener seul dans le quartier avec un grand sac plein d'or. À votre avis, l'épée, c'est quoi ?

— Ouh. . . du +2 ou du +3. Au moins ça, estima Hachim.

— De défense, si ça se fait, posa Klosafröh d'un air docte.

— Il paraît qu'elle parle, dit Portia. Si elle parle, c'est au moins une sharpness.

— Respect.

— Ouais, +4/+5, quelque chose comme ça. Peut-être même vorpale. Au fait, vous les voyez vous, les mecs de la Compagnie des Fléaux de Donjons ?

— Merde, mais t'as raison. Si ça se fait, c'est lui qui les a poussés à aller sur Nablavé, et après il les a tous tronçonnés à la vorpale ! Note, c'est bon débarras, mais ils étaient quand même balèzes ces salopards-là. Et puis c'est qui au juste ces petits mecs en orange, vous les trouvez pas bizarres vous ?

— Mmmm. . . on dirait des moines ou des prêtres. . . pas de chez nous, c'est sûr. Et pas francs du collier à sourire tout le temps.

— Sûrement les adorateurs d'une secte quelconque. À mon avis, c'est des prêtres de Seth, ou d'un bestiau du même genre. J'ai le nez pour les repérer les sacrificateurs de jeunes vierges de ce genre-là, j'en ai rencontré pas mal dans ma carrière. Mais jamais autant d'un coup.

— Ouuuuuh. . . si il s'acoquine avec les prêtres de Seth. . .

— Oui, si vous voulez mon avis. . .

— Balèze.

— Trop fort le gars.

— La vache, s'exclama Numiis, impressionné, il cache bien son jeu, le Bralic.

Et ignorant de la réputation qu'on était en train de lui faire, Bralic écouta longuement Katsudon faire l'éloge de son maître et de ses condisciples, vanter les mérites de Sembaris et louer sa bonté en phrases obscures autant qu'interminables. Bralic opinait gravement du chef et, fidèle à son habitude, sortait à intervalle réguliers des « Dâme, oui » ou des « ça dépend des fois » que Katsudon se mettait en devoir de traduire, provoquant des murmures approbateurs parmi ses compatriotes. Le petit manège se poursuivit jusqu'à la nuit noire, puis ils allèrent se coucher, Bralic dans une chambre, Li-Phong-Yu dans une autre, les disciples devant la porte de ce dernier.

Dans son sommeil, Bralic eut maints songes qui s'embrouillèrent dans son esprit simple. Les deux donjons qu'il avait eu loisir de fréquenter se mélangèrent dans son rêve, il revit la dame bien hospitalière du Bois Joli, ainsi que ses compagnons disparus des Fléaux de Donjons, il revit les squelettes qu'il avait combattus et se vit danser avec eux, et aussi avec son chien Tobie, et aussi il vit les garçons qui étaient méchants avec lui quand il était jeune. Dans un demi-sommeil, il repensa à tous ces bons à rien qui avaient ri de lui tant d'années durant. Aujourd'hui, il était un aventurier, un vrai, il était allé dans deux donjons ! Et il était ressorti avec tous ses membres et tous ses yeux ! Et beaucoup d'or, beaucoup beaucoup. Et une belle épée. Bientôt, il retournerait au village, avec un pâle-froid, et une belle armure, et un bel écu (et son blouson écrit dessus), et un heaume avec un cimier énorme plein de plumes, et un gonfanon (avec toujours le blouson dessus), et tout et tout, pour leur montrer et leur faire envie. Oui, pour sûr.

Mais pourquoi diable le secouait-on ?

Bralic reprit son peu d'esprit et s'aperçut que la face de Katsudon était penchée au-dessus de la sienne et, poliment, imprimait à son épaule un mouvement de va-et-vient dans le but de le tirer de son sommeil.

— Honorable Seigneur Bralic, honorable Seigneur Bralic, veuillez excuser l'impardonnable effronterie de celui qui ose troubler votre légitime repos, mais puis-je humblement suggérer que vous vous éveillez ? Il semble que des événements préoccupants se soient produits, sur lesquels votre avis pourrait nous être précieux.

L'intéressé bailla à pierre fendre, s'étira autant que les dimensions de la chambre le lui permettaient, puis, comme on l'y invitait, se leva et sortit en caleçon dans le couloir, encore quelque peu hébété. Les cinq autres disciples étaient là, debout devant la porte ouverte de leur maître, et paraissaient un peu ennuyés.

Bralic passa la tête par la porte. Il comprit rapidement ce qui tracassait les disciples : le très vénéré Li-Phong-Yu, allongé sur son lit, semblait en effet avoir quelques problèmes de santé. Sans trop s'y connaître en médecine, notre héros avait néanmoins quelques notions très générales sur le fonctionnement du corps humain, et il était à peu près certain que les tripes d'un individu étaient bien plus à leur place dans son abdomen qu'accrochées à une poutre du plafond en une sanglante guirlande. De même, il lui semblait que l'état naturel d'une gorge ou d'une cage thoracique est l'état fermé, leur ouverture étant peu profitable à leur propriétaire.

— Ben, mon avis, c'est qu'vot'maître là, ben il est mort.

## 2.4 Un plan subtil

Thlas, le patron de l'auberge, fut mandé de toute urgence et arriva tout essoufflé, un joli bonnet de nuit à pompon rayé rouge et blanc sur la tête, suivi de son épouse, d'un commis de salle, de deux soubrettes, d'une courtisane et d'un chien de race « heborian bull mastoc king tiger terrier » répondant au nom de Krang, lequel manifesta un vif intérêt pour la tripaille répandue avant que l'aubergiste ne l'enjoigne, à coups de pieds, d'abandonner le régime anthropophage.

— C'est irritant, commenta Katsudon, traduisant le propos d'un de ses collègues, un placide gringalet nommé Yakitori.

— Par les tétines rougeoyantes d'Y'Golonac, jura l'aubergiste, quel carnage ! Qui a bien pu oser, ici, dans mon auberge ?

— Et surtout comment, honnête commerçant, puissent tes affaires prospérer et ta famille se multiplier. Nous six étions de garde devant la porte, aux aguets et prêts à nous battre, mais nous n'avons rien entendu. Il a fallu que l'honorable Gyoza ici présent aille remplir sa noble tâche de vidage du pot de chambre de notre défunt et estimé maître pour que nous nous rendions compte des tristes circonstances de son décès. Nous voilà tous six déshonorés et nos noms souillés jusqu'à la septième génération.

— Je suppose, intervint l'aubergiste, que l'assassin aura étouffé les cris de sa victime, sans doute avec l'oreiller ou avec un drap, ça n'a pas dû être très difficile. Quelle honte de s'en prendre ainsi à un pauvre vieil homme sans défense.

— Noble professionnel de la restauration, je rougis de devoir apporter la contradiction à vos propos, qui sont assurément le produit d'une grande expérience et d'une sagesse hors du commun, mais le lumineux Li-Phong-Yu, qui a rejoint le Dragon du Ciel, était expert dans tous les arts et sciences de l'esprit, mais aussi du corps, et croyez-le, il aurait pu vaincre chacun d'entre nous, séparément ou ensemble. Son meurtrier, qui ne s'est certes pas honoré par son acte, a toutefois dû faire preuve d'une grande force et d'une dextérité à nulle autre pareille pour l'occire ainsi sans qu'il puisse même pousser un cri.

— Au fait, comment a-t-il fait pour entrer ? Si vous étiez devant la porte, vous auriez dû le voir entrer !

— Ben, j'croions qu'il a passé par la fenèt'.

— Mais cette chambre n'a pas de fenêtre, mon jeune ami, voyez. . .

— Ah. Sûrement que le coquin, il aura passé par la fenèt' là, pis il aura tué le m'sieur Fonguiou, là, et après, ben, il est sorti, et il a bouché la fenèt' de dehors.

— Hein ?

— Ben tiens. Not' tueur, c'est donc forcément un maçon. C'était ben facile c't'affaire, y'a qu'à chercher tous les maçons eud'chez nous, et c'est un qu'est très rapide.

— Euh. . . Bon, quoiqu'il en soit, je vais appeler la milice. C'est pas qu'il faille en attendre grand chose, mais c'est la loi, c'est obligatoire quand cadavre il y a.

— Puis-je me permettre de suggérer humblement au noble propriétaire de ce somptueux temple des joyeuses ripailles d'attendre quelques minutes avant de faire son devoir de citoyen auprès des autorités. Il n'aura ainsi qu'une seule formalité à accomplir pour nos sept cadavres, d'où un gain de temps appréciable pour un commerçant occupé tel que vous.

— Sept cadavres ? Mais vous êtes vivants.

— Certes, mais dans quelques minutes nous serons morts. Pourrais-je abuser encore de votre bienveillante hospitalité en vous demandant de nous procurer un couteau, afin que nous nous ouvriions convenablement le ventre ?

— Mais. . . c'est horrible, vous plaisantez j'espère !

— Certes non, notre maître, puisse son enseignement vivre mille fois mille ans, est mort, c'est une raison bien suffisante pour que ses disciples le suivent. En outre il est mort par notre faute, car nous devons le protéger et nous avons failli. Il va de soi qu'en de telles circonstances notre trépas ne peut être différé.

— Vous ne pouvez pas faire ça, s'emporta Thlas, redoutant de ne pouvoir trouver une explication logique de la présence de tant de défunts dans son établissement.

— C'est pourtant la seule issue de cette malheureuse affaire.

— Eh, dis-donc, maintenant qu'il est mort, m'sieur Fonguiou, y'a donc plus personne qui va y aller parler chez les phlysofes, là ?

Katsudon eut l'air ébranlé par cette question, et conféra avec ses semblables, qui furent tout aussi perplexes.

— Grâce vous soit rendue, seigneur Bralic, pour votre clairvoyance et votre infinie sagesse, car vous avez souligné un point d'honneur tout à fait crucial, qui nous avait de prime abord échappé, tourmentés que nous étions par le chagrin d'avoir perdu notre bon maître. En effet, le vénérable et très saint Li-Phong-Yu avait, de son vivant, engagé sa parole et juré d'être présent aux Joutes de l'Esprit du baron de Kalmis-Nantepoug. Nous devons à sa mémoire de défendre l'honneur de son école, ce qui implique que nous endurions notre existence indigne et souillée jusqu'à la fin des manifestations, au moins. L'un d'entre nous pourra, en secret, se faire passer pour le maître lui-même, et son limpide enseignement sortira par sa bouche. Ah, noble seigneur Bralic, comme notre fortune fut grande de vous avoir eu à nos côtés pour nous rappeler à notre devoir sacré, loué soit votre nom pour les siècles à venir.

— À la bonne heure, se réjouit l'aubergiste lorsqu'il eut digéré le verbiage de l'oriental. Et lorsque vous aurez terminé vos affaires, je vous encourage à aller vous égorger sur quelque plage, devant le soleil couchant, c'est tellement plus digne de gens de qualité. Il y a justement une plage propice à ce genre d'exercice à l'extérieur de la ville, à quelques heures de marche, un peu loin d'ici.

— Votre bienveillante sollicitude et votre subtile connaissance de nos usages fait honneur à votre nom, brave aubergiste, et c'est avec joie que nous suivrons vos conseils. Cependant il reste un problème, en effet Li-Phong-Yu le grand, que son esprit nous pénètre et nous relie, était un homme d'une sagesse prodigieuse, dont le verbe illuminait quiconque passait à portée d'oreille, et aucun d'entre nous n'est de force à se faire passer pour lui, et loin s'en faut.

— C'est ben malheureux tout d'même.

— Ainsi, il va tout de même falloir que nous nous donnions la mort sur le champ, car il vaut mille fois mieux que le maître soit dit absent plutôt que de donner de lui l'image médiocre d'hommes de peu d'envergure, tels que nous.

— Tout ça est ben triste, c'est moi qui vous l'dit.

— Mais, que n'y ai-je songé sur l'instant, tout n'est pas perdu puisque nous avons ici celui qui, tel notre maître, allie dans une même perfection souplesse de l'esprit, noblesse de l'âme et habileté du corps. Celui qui tant de fois déjà nous a éblouis et guidés sur les tortueux chemins du devoir et de l'honneur, celui que sans nul doute, les dieux bénéfiques ont placé sur notre route afin de nous sauver et servir à l'édification de ceux qui nous suivront. Mais si jamais j'osais lui demander, accepterait-il de tenir ce rôle ?

— Oh ben pour sûr, opina Bralic, qui depuis un bon moment déjà avait décroché et pensait à autre chose (en l'occurrence sa couette).

— Gloire à vous, seigneur Bralic, nous nous prosternons à vos pieds que nous sommes indignes de baiser, et les mots manquent à mon vocabulaire embryonnaire pour traduire l'admiration d'airain et la reconnaissance de degré très élevée que nous portons à votre personne.

— Hein ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

## 2.5 L'anneau de jade

Les Kalmis-Nantepoug faisaient partie des rares familles aristocratiques khôrniennes à avoir su conserver et faire prospérer au fil des siècles le patrimoine hérité de la lointaine époque féodale. Ils disposaient d'un domaine considérable au cœur de Khôr, possédaient plusieurs petites îles sur la mer des Cyclopes et avaient su passer outre les réticences traditionnelles des nobles pour les métiers du commerce pour prendre des parts importantes dans quelques compagnies marchandes, et disposaient de leur propre armement sur le port, ce qui leur assurait des revenus fort coquets. Leur élégant hôtel particulier, sis à l'extrême sud de Sembaris, entre la porte des Trois Chatons et l'avenue Floconneuse, passait pour une des plus belles demeures de la ville. Derrière une façade de belle facture, dont les statues et les frises rappelaient sans ostentation les hauts faits des ancêtres Kalmis-Nantepoug, s'étendait une enfilade de larges pièces généreusement éclairées sur quatre niveaux, découvrant de ci de là, au détour d'un couloir ou d'un escalier, l'heureuse surprise d'une terrasse ou d'une fontaine. L'hôtel disposait aussi, luxe rare dans une cité aussi populeuse que Sembaris, d'un grand jardin laissé volontairement à demi sauvage, où entre les fausses ruines antiques et les ruisseaux artificiels, les promeneurs privilégiés trouvaient sans peine quelque bosquet, quelque saule ombrageux pour abriter leurs doux serments, ou plus fréquemment la spéculation sur les prochains cours du boisseau d'avoine.

C'est dans ce jardin enchanteur que quelques jours plus tard, par une belle et chaude soirée tiédie d'une menue brise, et parmi des douzaines d'invités de goût et d'esprit, s'ouvrirent les débats. Le maître des lieux fit un discours de bienvenue bref et poliment applaudi. Le baron Guren de Kalmis-Nantepoug, grand rouquin nerveux d'une trentaine d'années, n'était pas réellement à l'aise parmi cet aréopage de beaux esprits à la langue acérée et aux manières doucereuse, c'était un homme d'argent, aimant le risque (calculé et amorti sur 5 ans) et l'action (au porteur), mais certes pas un philosophe, et on lui reconnaîtra cette qualité qu'il ne cherchait pas à se faire passer pour tel. C'était en fait la baronne Séduvie de Kalmis-Nantepoug, petite créature charmante et coquette mais un brin vaniteuse, qui avait poussé son époux à organiser cette année la manifestation (qui d'ordinaire se tenait dans les collines avoisinant la Sembaris), essentiellement pour se faire jalouser de ses amies, qu'elle avait bien sûr toutes invitées. Elle paradait donc, un verre de cristal à la main, dans une robe de soie blanche et rouge, dont les couleurs et les reflets avaient été soigneusement

étudiées en laboratoire pour rendre le meilleur effet possible à la lumière des torches, elles-mêmes taillées dans un bois très spécial et macérées dans une résine très spéciale, qui donnaient une teinte d'une précision millimétrique, conçue pile pour s'assortir au mieux avec le maquillage de la baronne, qui était unique et fait sur mesure par des artisans très bien payés pour être talentueux et discrets.

Et tandis que les mondanités battaient leur plein, c'est sans traîner que les travaux commencent. Une affaire semblait, depuis quelques temps, provoquer quelque inquiétude aux six petits prêtres orange, qui avaient passé une bonne partie de leur temps libre à conférer entre eux, de la façon la plus virulente et polémique que le leur permettait la bienséance orientale (c'est à dire pas très fort). En fin de compte, Katsudon sembla se rallier à l'avis de ses pairs, et s'approcha de Bralic en compagnie de Toridon, un de ses camarades, tenant dans ses deux mains un élégant et minuscule paquet de soie rouge.

Notre héros avait pour l'occasion revêtu la même tenue que ses compagnons, une sorte de robe ou de toge orange trop petite pour lui et une paire de sandales de corde. Il portait en outre un lourd chapelet de bois dont il égrenait les billes d'un air pénétré, comme on lui avait conseillé de le faire pour « faire vrai ». Toutefois, même ainsi, il n'avait aucune espèce de prestance. Il restait planté au milieu de la fête, souriant niaisement aux convives qui lui répondaient parfois, se déplaçant de la démarche maladroite qui lui était commune mais qui était aggravée par son accoutrement inhabituel, bref il détonnait. Et c'est ce point qui avait d'ailleurs motivé l'intervention de Toridon et Katsudon, qui maintenant commençaient à redouter le moment où il devrait prendre la parole.

— Puissant seigneur Bralic, vous dont les yeux de braise trouent la brume du mensonge pour débusquer les masques du mal, puis-je ambitionner que vous accordiez quelques secondes de votre temps à ouïr mon sot babil ?

— Ih ?

— Il nous apparaît clairement qu'au nombre de vos plus éminentes qualités figure une modestie si vaste et louable qu'elle entrera dans la légende, mais qui en ces lieux pourrait nuire quelque peu à nos entreprises. Par bonheur, feu notre maître le très révérend Li-Phong-Yu, que son esprit nous guide, avait les mêmes caractéristiques et en outre savait fort peu de votre langue, si bien qu'il avait songé à un artifice permettant de rétablir quelque peu les chances face aux valeureux penseurs du monde occidental et qui, sans pour autant entrer dans le domaine de la malhonnêteté, n'en gagnerait pas moins à rester discret. Il s'agit (il déplaça le petit paquet et présenta le contenu) de cet anneau de jade, dont l'aspect modeste ne doit pas vous tromper car il est le réceptacle d'une puissante magie. Un enchantement retient prisonnier dans les replis de la pierre l'esprit d'un rusé voleur qui avait offensé le célèbre juge Kwankwan. L'escroc en question usait indignement de sa faconde et de sa belle prestance, qualités qui, si vous portez ledit anneau, vous seront conférées.

— Ih ?

Bralic bien sûr ne comprit rien de ce qu'on lui disait, mais puisqu'on lui tendait une bague, il l'enfila (après plusieurs essais à divers doigts) et vérifia à la mine réjouie de Katsudon que c'était bien ce qu'on attendait de lui.

— Z'êtes ben braves, les gars, remercia-t-il.

Ce qui, par la magie de l'anneau, résonna dans les oreilles du petit prêtre en ces termes :

— Par ma foi, mille mercis, que vos dieux vous payent au centuple vos bienfaits !

Et tandis que les prêtres se congratulaient des résultats obtenus, notre héros s'en fut bravement affronter la foule hostile qui, telle quelque légion de morts-vivants montant la garde devant la tombe d'un roi-sorcier, barraient l'accès au buffet.

## 2.6 Introduction à la philosophie moderne

Après une menue collation, il fut attiré par un grand groupe assemblé autour de gradins de marbre figurant, dans un accès d'architecture romantique, les ruines d'un théâtre. Des individus bien mis s'apostrophaient à grands renforts d'effets de toges, prenant grand soin de leur éloquence pour tenir des propos qui emportaient la vive adhésion des uns, soulevaient l'indignation des autres, mais il semblait que l'attitude molle fut proscrite en ces lieux. Bralic s'approcha d'un

des spectateurs, un gaillard d'une quarantaine d'années, et attendit qu'il calme quelque peu ses ardeurs véhémentes pour lui demander des explications.

— Holà, mon brav', pourquoi c'qui s'engueulent comme des charretiers, ceux-là donc ?

Le personnage ainsi interpellé avait pour nom Nono, mais tentait de se faire surnommer « Nono l'Aristhèque », ce qui ne signifiait rien mais sonnait riche. Admirateur fervent des grands penseurs passés et contemporains, il tâchait depuis sa jeunesse de les imiter. Toutefois, il avait dû se rendre compte, au bout de quelques années, qu'il n'avait pas la répartie nécessaires pour se faire une place parmi les étoiles, et que cette qualité ne s'apprenait dans aucune école. Cela ne l'empêchait pas de vivre plutôt bien, rédigeant des articles et quelques ouvrages savants, monnayant des cours et des conférences devant quelques bons bourgeois en quête de sagesse ou plus fréquemment de reconnaissance sociale, en petit artisan de la philosophie, à mille lieues de la gloire éternelle dont plus jeune il avait rêvé.

— Bonsoir l'ami, je ne vous ai jamais vu par ici, vous êtes nouveau ? Ah mais j'y songe, vous devez être Li-Phong-Yu, de l'école orientale, venu de bien loin pour participer à nos joutes. Et bien nous voici au cœur de la vie intellectuelle de Sembaris – de la vie intellectuelle tout court donc. Approchons-nous pour mieux voir et entendre. Ce vieil homme barbu qui discourt à grands renforts d'effets de toge, c'est Sogratte d'Hexema, le principal représentant de l'école Félique, auteur notamment du célèbre pamphlet « Raison et désenchantement : déconstruction du néo-linimentisme ». C'est un habitué du festival, un vieux maître fort respecté, mais voyez cet homme faisant encore jeune, qui porte sa toge avec élégance et fait mine de ne rien écouter : c'est Platiton, l'étoile montante de la philosophie. Il est notamment auteur de la fameuse maxime « La guerre, c'est cruel ». Vous admirerez ses magnifiques favoris très à la mode, appelées rouflaquettes platitonnes.

— Euh, de quoi donc y discutent ?

— Umm. . . laissez-moi écouter. . . Oui, je crois qu'ils abordent la fameuse polémique du néflisme de Kashewar. Voilà en effet une question d'importance, et qui est loin d'être tranchée. Je me souviens que l'année dernière, et peut-être aussi l'année précédente si je ne m'abuse, de grandes joutes oratoires eurent lieu autour de la question de savoir si Kashewar était ou non néfliste. Un classique, en somme.

Bralic écouta cinq minutes les arguments de Sogratte, puis ceux de Platiton. Ce dernier semblait en effet plus à son aise et échangeait même avec le public quelques plaisanteries qui suscitaient des rires étouffés et des sourires admiratifs. Il va de soi que notre héros ne comprit pas un mot de tout ceci, hormis bien sûr les quelques articles, conjonctions et verbes d'usage courant.

— Euh, c'est quoi donc, néfliste ?

Le penseur fut un peu agacé d'être tiré des méandres de sa réflexion et répondit à Bralic :

— Et bien, c'est un. . . comment dire, une sorte de mouvement politique je crois. C'était il y a longtemps, trois cents ans environ, les partisans d'un sorcier – ou d'un seigneur de la guerre, je ne me souviens plus trop, qui a ravagé des contrées lointaines, et qui professaient des trucs. . . enfin, malsains quoi.

— Comme quoi ?

— Malsains. Je sais pas moi, des trucs malsains.

— Comme quand tu dors dans la soue avec les cochons ?

— Plus malsain que ça. En tout cas, c'est très méchant d'être néfliste, c'est tout ce que vous avez à savoir.

— Ah, bon. C'est facile alors. Et qui c'est donc, Kashewar ?

— Pour tout dire, je ne suis pas spécialiste de cette question. Eh, Gus !

— Oui ?

Un grand type tout maigre et tout chauve se retourna, il avait l'air plus disponible que Nono.

— Voici monsieur Li-Phong-Yu, venu de l'Orient lointain et mystérieux, et qui désire savoir qui était Kashewar, pourrais-tu le renseigner ? J'ai pour ma part mieux à faire.

— Oui, bien sûr. Vous vous intéressez à Kashewar ?

— Ben, euh. . .

— Vous avez raison, c'est un des philosophes les plus importants de l'histoire. L'apport de Kashewar à l'école Somonestine a sans doute ouvert la voie à dialectique nodale et, partant de là,

au miracle scholastique.

— Sûrement. Ouque il est ? On peut le voir ?

— Qui ?

— Kashewar. Pour y demander s'il est néfiste, là.

— Et bien non, évidemment. Il est mort voici huit siècles.

— Oh, désolé.

— Vous l'ignoriez ?

— Ben, ouais. En fait, j'avions jamais entendu parler d'ce gars avant y'a une heure.

Gus soupira.

— Hélas ça ne me surprend pas, même parmi les élites, il est de plus en plus rare de trouver quelqu'un qui ai lu Kashewar. Voici le résultat de cette cabale. . .

— Et toi tu l'as lu (le fait de savoir lire était pour Bralic le signe d'une intelligence divine) ?

— Euh. . . c'est difficile de se procurer son œuvre, qui est peu rééditée. Mais j'ai pu me procurer quelques fragments de « Strafonus Bebenus », que je suis en train de traduire en nécropontissien.

— Et, il était-il donc néfiste ?

— Néfiste, on dit néfiste. FL, comme la tour. Ah, c'est une vaste question que vous posez. On a souvent réduit la pensée de Kashewar à cette seule question du néflisme, au risque d'occulter toute une littérature qui. . .

— Mais, a part tout ce monde là, y'a t'y personne que ça intéresse ? C'est ben utile à quelqu'un, où bien ?

— Là n'est pas la question, monsieur. La philosophie n'est pas affaire de basse utilité. Voyez, il est tenu pour acquis que la philosophie ne doit point être jugée à la seule aune de son utilité sociale, mais en fonction d'aspirations plus hautes, d'intérêts plus élevés, de périls plus pressants.

— Pasque en fait, j'ai calculé un truc. Kashewar, y a crevé y'a huit siècles.

— Oui.

— Et les néflistes, c'était y'a trois siècles.

— Hmmm. . . je crois que je commence à suivre le cours de tes pensées, et je ne l'aime pas.

— Alors comment il aurait pu. . .

Gus s'approcha précipitamment et d'une voix basse mais ferme, il lâcha.

— OK étranger, comme tu fais semblant de pas comprendre, je suis obligé d'être plus clair. Personne ici n'en a rien à branler de ce qu'un vieux croûton aurait bien pu penser d'une bande de fanatiques excités dont il n'a jamais entendu parler de sa vie, mais tu vois les trois costauds là-bas (ils étaient bien trois, mais on avait l'impression qu'ils étaient douze) ? Ils sont payés pour lasser les couilles des petits merdeux gâcheurs de métier de ton espèce. L'année dernière, les bouquins, articles et réunions philosophique sur le néflisme de Kashewar ont dégagé un chiffre d'affaire de plus de quatre cent mille deniers d'or, si tu crois qu'on va laisser tomber le filon pour faire plaisir à un jeune corniaud obsédé de chronologie, tu te fourres le doigt dans l'œil. Alors maintenant tu regardes, tu écoutes et surtout tu la fermes !

Et c'est grâce à ce brillant exposé que Bralic comprit de la philosophie tout ce qu'il y avait à en comprendre.

## 2.7 Autres petites contrariétés de l'existence humaine

Cependant, la controverse sur Kashewar s'était calmée (pour cette année) et notre héros, plus sage mais néanmoins perplexe, s'éloigna dans les fourrés pour y méditer sur les servitudes de la condition humaine. Il en était à se secouer la goutte lorsqu'un soupir attira son attention sur une mignonne petite clairière aménagée non loin, abritant les propos de quelques distingués noctambules autour d'une statue de Xyf ithyphallique pourchassant la nymphe Amalitha. Sur un banc était assis, consterné, un philosophe (reconnaissable à son uniforme de philosophe, toge blanche et sandales) d'une cinquantaine étique, le visage long et marqué de tristesse, le cheveu rare et raide autour de sa tonsure sommitale.

— Holà, l'ami, quoi donc c'est qui t'soucie ? Si t'es constipé, j'connais les herbes qui font aller !

— Salut à toi, qui que tu sois. Mais es-tu réel, ou es-tu l'ombre d'un homme ?

— Non non, j’soyons Bralic, mais en fait non, j’soyons euh... Flonguiou, ouais, je suis un flysophe de loin, c’est ça. Et j’soyons un petit bonhomme tout vieux en orange, même si ça s’voit point.

— Voilà une intéressante profession de foi, Li-Phong-Yu, et si je n’avais entendu parler de toi et de ta sage école, je n’en aurai pas saisi toutes les subtilités. Je suis Phlingas, Maître, Fondateur et Unique Membre de l’Atrabilisme. Mais ces mondaines présentations ne sont que vanité, conte nous plutôt pour quelle raison tu as bravé les affres d’un si long voyage.

— Ben... changement d’herbage réjouit les biaux.

La réponse eut l’air de complaire quelques convives qui s’étaient assemblés autour des deux penseurs, et ils opinèrent de bonne foi.

— Ainsi donc tu penses, comme Anthanagouras de Thèxe, que le voyage compte plus que la destination, voici un point qui se peut discuter. Même si, pour paraphraser Aristète de Paladas, et à l’inverse d’Hexagourion de grosellius, je dois confesser que ces sottises joutes philosophiques m’agacent une gonade sans déranger sa jumelle. Quel triste spectacle, quelle triste époque, quelle honte pour la philosophie. Laisse-moi pleurer.

— Oh, faut point être malheureux comme ça, on dirait mon vieux Tobie quand il avait la gale.

— Le malheur, le bonheur, deux moyens de passer le temps en attendant la mort, rien de plus.

— Arrrrrgh !

— Hïïï !

— Oh mon dieu, ils ont tué Khemi !

— Enfoirés !

Des cris avaient déchiré la nuit, venant de derrière un rideau de cyprès. Lorsque Bralic arriva sur place, un rideau de convives horrifiés le séparait de la scène macabre, qu’il put toutefois apercevoir. Le dénommé Khemi, un homme encore jeune aux attaches graciles, était en effet du dernier défunt. On eut dit que son corps avait été plié autour de la colonne de pierre au pied de laquelle il gisait, mais dans le mauvais sens, il avait en outre été éventré, sans doute de bas en haut comme en témoignait la répartition de quelques lambeaux de chair et de tissus sanglants, et son expression faciale indiquait sans conteste que ses derniers instants n’avaient pas été des plus agréables.

— La vie, énonça gravement Phlingas en guise d’épithaphe, est une tragédie écrite par un idiot, jouée par des mongols, regardée par des crétins et qui mérite de bien mauvaises critiques.

— Pauvre Khémi, fit un des convives, c’est une perte irréparable pour l’humanité.

— Oui, tempéra un autre, enfin, c’est une grande perte pour la philosophie.

— Soyons juste, corrigea un troisième, je dirais plutôt que c’est une perte pour la pensée post-rhéostate et l’auligourchisme.

— Il a été auligourchiste ?

— Ben, oui, c’est pas lui qui a écrit « Après le futur : apologie de l’auligourchisme appliqué à la dialectique thrétique » dans le « Thèmes & Méthodes » d’il y a trois mois ?

— Tu déconnes, c’était Théodosolithe le Tridactyle.

— N’importe quoi, c’était Théodosolithe le Monotrème ! Le Tridactyle, c’est le père de Créodon l’Ancien, et de toute façon il est mort depuis belle lurette.

— Ah... Au temps pour moi, j’ai confondu.

— Quoi ? On assassine ? Ici et maintenant ? Mais c’est la pensée qu’on veut tuer, c’est le verbe qu’on veut bâillonner !

Bralic reconnut à ses rouflaquettes celui qu’on appelait Platiton, et qui jouissait apparemment d’une grande considération. Il avait déboulé, tout essoufflé, et à grands renforts d’effets de manches et de grandiloquences sonores, était parvenu à attirer l’attention à lui en quelques secondes. Il continua.

— Voyez l’exemple de cet homme, tout à l’heure si plein de vie, aujourd’hui réduit à l’état de matière inanimée, voici qui nous fait méditer sur la vanité de l’existence, qui si soudainement peut prendre fin. Mais sois sans crainte, Khémi, ton meurtre de restera pas impuni, ton exemple nous inspirera, oui je le dis sans hésiter, tu es encore plus grand mort que vivant.

Et l’on applaudit de bon cœur ce bel exemple de rhétorique platitonéticienne. Cependant arriva le baron Guren, en chemise de nuit car apparemment il était déjà parti se coucher.

- Que se passe-t-il ? Mais ? Gardes, gardes, où étiez-vous donc pendant qu'on assassinait ?
- Mais... mais monseigneur... je euh... gémit un garde qui, débutant dans le métier, ignorait qu'on ne devait jamais arriver premier sur le lieu d'un crime.
- Des incapables, je ne suis servi que par des incapables. Bien sûr, vous n'avez rien vu n'est-ce pas ? Pas la peine de demander. Allez chercher la milice, ahuri, au lieu de béer aux corneilles !
- Et tandis que le garde fuyait à toutes jambes jusqu'au poste de la milice le plus proche, tout heureux de s'éloigner du baron, ce dernier se retourna vers les convives.
- Quelqu'un a-t-il vu le crime ? Personne ? Vous n'allez pas me faire croire que ce type était tout seul dans son coin, le jardin n'est pourtant pas si grand. Oui, vous là avec l'air niais, vous voulez dire quelque chose ?
- Ben, j'pensions qu'c'est p'têt ben l'maçon tueur.
- Eh ?
- Platiton tâcha d'apporter une explication.
- Monsieur Li-Phong-Yu fait sans doute référence, dans le langage imagé des orientaux, au grand architecte de l'univers, c'est à dire Dieu. Khémi a trouvé son destin ce soir car son heure était venue de périr. Fatalité propre à ces peuples réfléchis, sans doute. J'ai ouï dire qu'ils tenaient les sentiments et les attaches matérielles pour une servitude dont le sage devait se libérer par la méditation et l'ascèse...
- Très intéressant. Et vous n'auriez pas, monsieur le philosophe, une idée de l'identité de l'assassin, ou à défaut de ses motivations ?
- L'âme humaine est un insondable mystère, et nul ne peut à bon droit se vanter de connaître autrui, il est déjà bien difficile de se connaître soi-même (comme je l'ai d'ailleurs écrit dans mon ouvrage « Le Bancal »). Discourant à Somoxa parmi les centropatéticiens, Pseudopodès le Prosélyte décrivait ainsi la merveilleuse diversité de l'esprit humain en ces termes : « C'est à l'heure du repas qu'on voit les boules du chat... »
- Mais bordel de merde vous êtes tous cinglés, je vous demande juste QUI L'A TUÉ ?
- La baronne Séduvie tira alors son époux cramoisi par le bras pour lui éviter l'attaque d'apoplexie, et eut ces sages paroles :
- Poursuivez donc, mes amis, vos importants travaux, nul ne peut plus rien pour monsieur Khémi. Nous verrons plus tard pour l'enquête, lorsque la milice sera sur place.
- Mais cette recommandation était superflue car déjà, abandonnant la dépouille du pauvre Khémi, les débatteurs avaient repris la polémique, à propos de l'importante question de la guerre au Sal-Hakdin.

## 2.8 Affrontement courtois sur la délicate question du Sal-Hakdin

Donc, dans les « ruines du théâtre », la discussion avait repris de plus belle au sujet de faits graves autant que récents : la guerre au Sal-Hakdin. Pour ceux qui ne seraient pas familiers de la question, voici un petit aperçu de la situation géopolitique qui prévalait à l'extrême ouest de la mer Kaltienne.

Au nord, le puissant royaume de Malachie, qui venait de se réunifier après une longue guerre civile. Ledit royaume était maintenant peuplé de maint soldats, mercenaires, et autres fils cadets désœuvrés, qui menaçaient maraude ainsi que la couronne<sup>2</sup>.

Au sud, le paisible petit royaume de Sal-Hakdin, situé stratégiquement sur un itinéraire marchand connu sous le nom de « route de l'or ».

Entre les deux, un détroit large d'un jet de pierre (par une grosse catapulte quand même).

Les souverains de Malachie, Flosco I<sup>er</sup> dit le Benêt (ce qui était injuste) et sa reine Melizaïa dite la Catin, avaient donc jugé avisé de monter une expédition pour conquérir le Sal-Hakdin et

2.

— Eh les gars, y'a un zeugma !

— Surtout ne bougez pas, sa vision est basée sur le mouvement...

soumettre sa population barbare et païenne à la Vraie Foi. Le fait que cela occuperait l'armée et permettrait de mettre la main sur l'or (celui de la route) avait bien dû jouer un peu, bien sûr.

Or, la longue guerre civile qui venait de s'achever n'avait guère développé parmi la race malachienne le sens de la charité ni de l'humanisme, pas plus que ne les avaient développés l'appât de l'or ou les exhortations du clergé à convertir les infidèles (comprenez, à les convertir à l'état de cadavre). Donc il se déroulait dans le Sal-Hakdin les atrocités ordinaires qui accompagnent d'habitude les armées en campagne, et même un peu plus.

Voilà, vous en savez maintenant aussi long que les participants des Joutes de l'Esprit.

Platiton était très inspiré par le sujet, qu'il avait visiblement préparé.

— Nous ne pouvons rester les bras ballants, impuissants et honteux tandis qu'à moins de deux semaines de navigation d'ici, on assassine le noble peuple Sal-Hakdien ! La communauté des hommes libres, des hommes de bien, pourra-t-elle encore se dire civilisée si nous laissons faire sans dire mot ? Le temps presse, il faut crier à la face du monde, il faut écrire dans l'urgence, il faut, même si cela nous coûte, mobiliser la troupe et l'envoyer Sal-Hakdin combattre la barbarie moderne !

Applaudissements nourris. Il est vrai qu'à cette époque, peu de gens osaient se dresser contre l'influent Platiton, ami des imprimeurs et de la belle presse. Personne, à part quelques francs-tireurs tels Phlingas, contestataire compulsif et par ailleurs jouissant d'une fortune personnelle qui le mettait à l'abri du besoin.

— Holà, noble Platiton, quel noble élan, quelle virile aspiration, nous ne te connaissons pas une telle détermination martiale ! Mais dis-moi, envisages-tu de t'engager dans l'armée pour mettre tes nobles idéaux en pratique, ou bien, à mon exemple, estimes-tu qu'il ne faut jamais remettre à demain ce que tu peux faire faire à un autre ?

Frémissement d'excitation dans le public, tandis que Platiton, outré, ouvrait de grands yeux pleins d'éclairs et préparait sa riposte. Mais ce fut Katsudon qui dégaina le premier, avec une sage maxime de l'École Obscure :

— Le chat qui se cache derrière un étroit poteau dont dépassent sa queue et son gros cucul est un bouddha.

C'était toute la force de l'école obscure que de proposer des sentences incompréhensibles, auxquelles on était bien obligé d'adhérer sous peine d'avouer qu'on ne les avait pas comprises. Parmi des convives qui redoutaient par dessus tout de passer pour des cuistres, l'effet était dévastateur, même si peu de gens se hasardèrent à décider si l'oriental abondait dans le sens de l'école platitonéticienne ou de l'école atrabiliste.

— Vous me faites un procès d'intention, messieurs, c'est du terrorisme intellectuel (ce faisant, Platiton désigna l'école obscure comme son adversaire). L'humanité commande que nous allions combattre en Sal-Hakdin, tout homme de bonne volonté en conviendra, celui qui voit autrui se noyer a le devoir sacré de lui porter assistance. Monsieur le sceptique me reproche d'être fort en parole, mais tous ne peuvent porter les armes, il faut bien que quelqu'un témoigne, il faut bien que quelqu'un pousse un cri !

— Ah ! s'exclama Bralic, provoquant l'hilarité quelque peu coupable de la foule. Platiton le foudroya du regard, avec une telle intensité que notre héros en fut tout penaud. Mais Phlingas revenait à la charge.

— J'ai l'impression que nous partons d'un postulat de départ faussé. Après tout, qu'est-ce que la guerre a de condamnable ? Certes, on s'y tue à tour de bras, mais songez à la guerre de Prinsonie, ou à la guerre de Bandegoug, ou à tous ces conflits horribles du passé. Certains de leurs contemporains y sont morts, d'autres y ont survécu, mais aujourd'hui, tous sont égaux dans la tombe. À quoi cela aurait-il servi, en fin de compte, d'empêcher ces conflits ? La guerre permet l'avancée des techniques, le progrès social, la naissance et la mort des états qui sans elle seraient éternels. La guerre, en somme, est la seule chose qui sépare l'homme de la bête.

— La guerre, monsieur, est le triomphe du mal sur la raison, il n'y a rien là dedans qu'il ne soit urgent de combattre.

— Le mal dis-tu ? Peut-être, mais n'est-ce pas outrecuidant et vain de vouloir aller contre la nature de l'homme ? Car à la vérité, l'homme naît mauvais, la société ne fait que le rendre

médiocre.

Ce trait d'esprit provoqua quelques exclamations amusées, et Platiton commença à sentir que l'affaire était mal engagée. Certes, il ne doutait pas de pouvoir rattraper le coup a posteriori, payant untel pour qu'il se taise, faisant chanter tel autre pour qu'il fasse un compte-rendu favorable des Joutes, mais son crédit, patiemment accumulé au cours d'années de manœuvres et ronds-de-jambes, en sortirait diminué. Il décida de revenir aux bases de la rhétorique platitonéticienne. Dressé de toute sa hauteur plus talonnettes, il désigna d'un doigt vengeur ses adversaires, et leur asséna un terrible coup dont il avait le secret.

— C'est la défaite de la pensée ! Vous êtes les fossoyeurs du noble esprit, les chancre de la philosophie. Maintenant, j'y vois clair dans votre jeu, vous êtes à la solde des Malachiens ! Je reconnais derrière vos propos la main fourbe des cruels souverains de ce royaume, c'est leur voix qui s'exprime par vos bouches. Hors de ma vue, tenants de la barbarie à visage humain, vous n'êtes pas digne de vous exprimer dans ce cercle !

Puis il reprit plus calmement à l'intention des autres convives, en ignorant ses contempteurs.

— Laissons les partisans de la lâcheté, les traîtres, croupir dans leur fange. Or donc, pour notre part, une tâche exaltante nous attend, il faut briser ce silence assourdissant. Nous ne pourrions pas dire « nous ne savions pas » !

— Ben oui, dâme, mais est-ce qu'on pourrions dire « on s'en foutait pas mal » ?

Hilarité dans le public. Platiton se retourna, blême. Bralic poursuivit son exposé en ces termes :

— Non pasque Saladime et Malachose, c'est ben loin, et pis, c'est des gens on connaît pas. Comme qui dirait des étrangers. Qu'ils se démerdent entre étrangers, tant qu'y viennent pas bouffer dans ma gamelle, y peuvent ben faire c'qu'y veulent, c'est mon avis. Comme disait la mère, « Faites du bien aux vilains, y vous chient dans la main ». Enfin moi, j'dis ça, j'dis rien. . .

La profondeur de la pensée bralicienne frappa de plein fouet le public, brisant d'un coup les délicats mécanismes rhétoriques patiemment mis au point par Platiton. Il dut le sentir car, balayant les visages des amateurs de philosophie assemblés autour de lui à la lueur des torches, il ne vit plus que des visages fermés. Tous pensaient maintenant que l'heure de Platiton avait sonné, qu'après avoir brisé tant d'écoles, terrorisé tant de penseurs, c'était à son tour de subir ce sort horrible, l'indignité publique. Mais nul encore n'osait bouger, le titan faisait encore peur. En sueur, il se redressa et tenta une contre-attaque :

— Ne prêtez aucune attention, je vous en conjure, à la propagande fallacieuse de ces maîtres du mensonge au service de l'étranger ! Ils veulent nous inciter à l'inaction, à la décadence, ce sont les fossoyeurs du bel esprit, la barbarie à visage hum. . .

Et soudain, Platiton, prince de la communauté intellectuelle de Sembaris, sut qu'il venait de creuser lui-même sa propre tombe. Car dans ces Joutes, toutes les fourberies étaient permises, tous les coups étaient admis de bonne grâce pour peu qu'ils soient assénés avec esprit, la mauvaise foi était considérée comme un art, le retournement de veste comme un sport, et compte tenu du niveau général, les fautes de grammaire largement tolérées. Mais il était un crime imprescriptible, impardonnable, une faute indélébile qui vous barrait à jamais la porte des cercles savants.

— Redite ! asséna sans pitié Phlingas, en embuscade. Le grand Platiton est donc incapable de faire trois phrases sans se répéter, bel exemple pour la jeunesse. Et dire qu'il enseigne l'art qu'il maîtrise si mal, et qu'il a l'outrecuidance de se faire payer. . .

— Ouuuuuuh !

— Mais. . . mais. . .

— Ouuuuuuh !

— Dehors !

— À la porte, l'analphabète !

— Platiton, au poteau !

— Attrapez-le, il ne faut pas qu'il s'enfuit !

— Je le tiens, je l'ai.

— Allez chercher le goudron et les plumes, on va lui apprendre la philosophie à ce plouc.

La foule, ivre de vengeance après un si long règne de terreur, s'appêtait à lyncher le malheureux qu'elle adulait cinq minutes plus tôt. Le colosse s'écroulait.

— Jamais, hurla Platiton d'une voix qu'on ne lui connaissait pas. Et il tira une dague de sa manche, qu'il plongeait dans le biceps du philosophe baraqué qui le maintenait. Retrouvant sa liberté, il tira une rapière de sous sa toge, et fit face à la foule, une lame dans chaque main, l'écume aux lèvres, prêt à en découdre.

## 2.9 Duel dans la nuit

Voilà que la soirée prenait un tour plutôt original, qui plut assez moyennement aux invités du baron, pour la plupart peu portés sur l'exercice physique. Ils s'égayèrent donc dans une grande confusion, criant, pleurant, invoquant leurs dieux. Trois gardes parvinrent toutefois à remonter le courant pour faire face à Platiton, toutefois, dans le but de ne pas effaroucher les invités, la baronne les avait fait quitter leurs épées et prendre des gourdins. Et le premier des gardes à se ruer sur Platiton fit l'amère expérience de ce qu'une allonge supérieure et un bout effilé conférait comme avantage à un combattant. Par un tour de force incroyable pour un homme de sa corpulence, le philosophe déchu souleva le garde qui, armure comprise, devait dépasser les cent kilos et le jeta, encore tout embroché, sur ses deux collègues. À ce moment sortit la baronne Séduvie, qui revenait coucher son époux. Platiton, premier à réagir, empoigna l'aristocrate et, tenant l'assistance en respect de sa rapière, mit la dague sous le cou blanc de son otage, faisant perler une goutte de sang qui coula sur sa gorge et jusqu'à son corsage, ce qui ravit l'intéressée car sa robe était assortie.

— Le premier qui bouge, j'la bute !

Il recula lentement, menaçant de droite et de gauche, jusqu'à un muret en fausse ruine, adossé au manoir. Bralic était soulagé, toute cette phisofolie lui avait fait mal à la tête, il ne comprenait rien à ces gens ni à ce qu'ils disaient. Mais un gars avec une épée qui menace une dame, ça, c'était plus conforme à sa vision de l'existence. Mine de rien, il était un héros, et il avait lui aussi sous sa robe orange son épée, ou sa dague, enfin son truc pointu qui changeait tout le temps. Bref, il fallait sauver la dame.

Soudain, Platiton lâcha son hôtesse et sa dague, et grimpa d'un saut leste sur le mur en ruines, puis de là sur une terrasse du manoir en s'appuyant sur la rambarde. N'écoulant que son envie d'en découdre avec ce grossier personnage, Bralic suivit le même chemin. Mais lorsqu'il arriva sur la terrasse, ce fut pour voir que le philosophe avait déjà achevé l'ascension du mur de lierre pour arriver sur une corniche, qu'il longeait pour arriver sur une autre terrasse du deuxième étage. Obstiné, Bralic le poursuivit, sourd aux encouragements de la foule qui, le coquin s'enfuyant, était revenue en nombre. Notre héros manqua de peu sa proie, qui trouva le temps de monter sur une bien pratique statue du dieu Galkor-Aux-Six-Bras avant d'atteindre le toit en pente légère qui couronnait l'hôtel des Kalmis-Nantepoug. Il ne pouvait pas monter beaucoup plus haut, le toit du troisième étage étant inaccessible.

— Vingt dieux, maraud, t'es fait comme un rat-mulot !

— Bouffon de crétin oriental, tout est perdu par ta faute ! Sois maudit, je te pourfendrai et enroulerai tes tripailles autour de ma lame.

Et Platiton fit preuve d'une spectaculaire maîtrise de l'art de l'escrime en se fendant de sixte en un superbe mouvement, que Bralic évita par une figure non moins experte nommée « glissade sur fiente de pigeon mouillée suivie d'un roulé-boulé en tierce ». Platiton tira avantage de sa position pour porter un coup peu académique dit « embrochage de l'imbécile assez maladroit pour tomber à terre », mais la pente aidant, notre garçon de ferme roulait trop vite. Lorsqu'il parvint à se stabiliser, les pieds dans la corniche, il tira son épée magique, qui para de façon miraculeuse un nouveau coup de son adversaire. Bralic recula en catastrophe, retrouvant une station debout plus propice au combat. Infatigable, Platiton se fendit derechef, visant la gorge de notre héros, lequel tenta de mettre en pratique une botte secrète qu'il avait vue porter par un aventurier vantard, et qui consistait à faire des moulinets avec sa lame pour enrouler celle de l'adversaire et ainsi le désarmer. Il se trouvait que la conformation de sa propre épée se prêtait alors à cet exercice, sa garde ayant une forme tarabiscotée propre à assujettir le fer adverse. Bralic porta donc sa botte, avec un demi-succès : les deux épées s'enroulèrent si bien qu'elles jaillirent toutes deux dans les airs en une courbe parabolique, qui les amena de l'autre côté du toit, avant de glisser dans la

gouttière.

- OK, tu me cherches, tu me trouves. Couillon va, on va voir si t'es aussi fort à mains nues.
- Oui-da, brequin, j'veis t'rosser à coups d'poings, à c't'heure.

En bas, on ne perdait rien de ce combat homérique. Phlingas, las, s'exclama :

- Bah, ça ne sert à rien que je regarde, Platiton sortira vainqueur.
- Nenni, puissant triomphateur des Joutes de l'Esprit, nenni, car notre maître Li-Phong-Yu, phare céleste à la bonté proverbiale, possède la force et la souplesse de mille dragons furieux. Voyez la qualité de sa garde, la noblesse de son port, il triomphera, j'en suis certain.
- Tiens, mais que fait-il ?
- Voici un des coups secrets qui ne se transmettent que de maître à élève, un enchaînement que seuls les corps les plus affûtés abritant les plus purs peuvent réaliser. Il s'intitule « Le tigre furieux bondit sur sa proie et de ses griffes, la lacère ».
- Impressionnant. Chez nous on appelle ça un coup de coude dans les parties. Et là ?
- C'est remarquable. « Le dragon d'or assomme son ennemi, puis disparaît dans la nuit ».
- Oh. Et ça c'est quoi ?
- « Le serpent-python circonvient la souris, et avec la queue, il l'assomme ».
- Et ça ?
- Euh... « Le singe vantard se prend les pieds dans une tuile, et lourdement, il choit ».

Toutefois, la chute de Bralic l'avait fait dévaler l'autre versant du toit et, comme il en avait maintenant l'habitude, s'arrêter dans la gouttière où, providentiellement, sa main se posa sur la garde de son épée magique. Platiton, qui s'était approché dans le but d'en finir avec son adversaire, dut battre en retraite précipitamment.

- Ah, y fait moins l'malin, le phlysofle à la graisse de bœuf !

Platiton parut un instant décontenancé, puis, à la surprise générale, rejeta la tête en arrière et partit dans un rire puissant et sinistre.

— Tu crois m'avoir vaincu, misérable porc, mais tu te trompes. Tu as contré mes entreprises, et tu peux en être fier mais sache que ma malédiction t'accompagnera jusqu'à ton dernier souffle. Je reviendrais, et ma vengeance sera terrible !

Alors, l'imposant Platiton, dont les yeux rougeoyaient maintenant d'une lueur maligne, se drapa dans sa toge d'où sortirent, causant l'effroi, deux grandes ailes de chauve-souris. Et sautant dans le vide, le philosophe maléfique disparut dans la nuit, son rire satanique se mêlant au claquement sec de ses ailes noires.

## 2.10 Un grand jeu de dupes

— Et donc le dénommé Platiton, philosophe, né à Crampabourg le 16 Totoryphe de l'an 28 de l'ère du Jabot Paresseux, disparut dans la nuit, son rire satanique se mêlant au claquement sec de ses ailes noires. Et vous croyez que je vais gober ces salades ? Non mais vous me prenez pour qui ?

Le capitaine Jablonski, de la milice royale de Sembaris, ayant été mandé en pleine nuit pour l'affaire du meurtre de Khémi, il était arrivé une heure plus tard, juste le temps de se réveiller, de s'habiller et de s'en jeter un petit au « Condor Cramoisi », établissement situé sur la route. Il avait consigné toutes les personnes qui n'avaient pas eu la présence d'esprit de s'esquiver, et les avait rassemblées dans le grand salon du manoir, situé au premier étage. Entre lambris cossus et armures de parade des ancêtres Kalmis et Nantepoug, l'assistance devisait de tout et de rien, sous l'œil mauvais du baron en chemise de nuit qui se disait que c'était bien la dernière fois que sa demeure abritait ce genre de rassemblement de fainéants, qui n'apportaient que des ennuis et nuisaient au commerce.

Pour le moment, le capitaine interrogeait un jeune apprenti-philosophe appelé Marchok le Bradype, lequel avait peu de caractère et pleurait toutes les larmes de son corps, tâchant vainement d'articuler des explications entre deux sanglots. Finalement, voyant qu'il n'y avait rien de plus à tirer de sa victime, Jablonski se retourna, arpenta le centre de la pièce, l'air pénétré et les mains dans le dos, puis, une lueur de triomphe dans les yeux, toisa le premier rang des personnes présentes.

— Cette affaire est hélas très claire, et ces sombres élucubrations à propos d'un philosophe volant ne sauraient me troubler. Vous prétendez avoir tous vu ce Platiton sur le toit, prenant son envol, mais toutefois un détail me turlupine. En effet il est impossible que du jardin, vous ayez vu ce qui se passait sur le toit, car le ciel est nuageux et masque la lune.

— Quoi, intervint le baron, vous traitez mes invités de menteurs ? Mais savez-vous qui je suis ?

— Nenni, nenni, monseigneur, je ne remets pas en cause votre bonne foi ni celle de vos hôtes, qui sont des gens de qualités et ne pourraient se liguier en un complot comme de vulgaires croquants. L'auraient-ils fait qu'ils auraient d'ailleurs inventé une histoire plus vraisemblable. Je pense plutôt qu'ils ont été victimes d'une illusion, d'un charme lancé par un esprit malin, par quelque magicien maléfique dans le but de nous abuser.

— Un magicien dites-vous ?

— Oui, et sa magie lui aurait servi à cacher la fuite du fameux Platiton. À un quelconque moment de l'action, il aura rendu le malfaiteur invisible, puis lui aura substitué une illusion, sans doute juste après qu'il ait libéré votre épouse de la menace de sa dague. L'illusion aura sauté sans peine de terrasse en corniche, exploit athlétique qu'un philosophe ordinaire aurait été bien en peine à réaliser. Et pendant que monsieur Bralic, ici présent, poursuivait la chimère, notre invisible coquin quittait l'assistance, son forfait accompli.

— Puis-je me permettre humblement de faire valoir une objection à l'incomparable torrent de sagesse qui jaillit de vos lèvres purpurines, ô puissante incarnation de l'ordre public ?

— Oui étranger, je t'écoute ?

— Tous ici avons été témoins du combat du noble Bralic contre l'odieux Platiton, que les démons lui dévorent le foie avec une certaine modération. Or, il n'avait nullement l'air de combattre un ennemi imaginaire, et a semblé à plusieurs reprises marqué par les coups honteux de son adversaire.

— Je m'attendais à cette objection, et j'ai une explication. Bralic, mon ami (il s'approcha du jeune homme, qui présentait son air niais le plus appliqué, et lui passa amicalement le bras autour du cou). Bralic, lorsque vous avez combattu sur les toits, n'avez vous pas remarqué quelque étrangeté dans la démarche de Platiton ?

— Ben dâme, non, je, êh... !

Subitement, le capitaine avait empoigné la tignasse de Bralic et l'avait tiré vers le haut de toutes ses forces. Horreur ! Il sembla que toute la peau de son visage lui fut arrachée d'un coup ! Bralic se voila la face de ses mains en poussant un cri de surprise, tandis que triomphant, le milicien présentait aux hommes révoltés et aux femmes défaillantes le visage contrefait de notre héros.

— Soyez sans crainte, ceci n'est qu'un masque. Enlève tes mains de devant ton visage, que l'on voit ton apparence, répugnant nécromancien.

Alors, celui qui avait porté le masque de Bralic se découvrit, un maigre mage d'une quarantaine d'années, portant bouc noir et cheveux se raréfiant. Son teint bistre et son regard sombre trahissaient des origines méridionales.

— Soit, vous m'avez découvert. Je ne sais comment, mais vous avez percé à jour mon déguisement.

— Seul un esprit supérieur tel que le mien pouvait débusquer le coupable, et ton plan maléfique a été bien proche de réussir. Mais dis-nous quelles ont été tes motivations pour des actions si viles ?

— Mes motivations ? Mais l'or, bien sûr, j'ai été payé, et grassement, pour monter cette criminelle mascarade.

— Tu as donc un commanditaire, était-ce Platiton ?

— Oh non, ce n'était qu'un complice. Mon commanditaire, je vais vous le désigner, c'est cet homme !

— Quoi, le baron ?

— Infamie !

— Oui, le baron qui, je l'ai compris, répugnait à voir son domaine envahi chaque année par les philosophes et leurs querelles, et a monté toute cette histoire pour que ces Joutes de l'Esprit soient les dernières.

— Cette accusation est grave, baron, il y a mort d'homme. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Ce que j'ai à dire ? Et bien pour commencer, je n'ai jamais vu ce visage de fourbe, mais en revanche, malgré le camouflage, je reconnais cette voix criarde et ce ton plein de morgue, et je ne crois pas me tromper. . .

D'un geste rapide et précis, le baron agrippa les cheveux du nécromancien et tira le visage, qui à la stupéfaction générale, s'arracha de la tête, découvrant la face d'une vieille femme aux tempes grises et à la mine inflexible.

— Mère ! s'exclama la baronne Séduvie avant de s'évanouir.

— J'en étais sûr, indigne belle-mère. Mauvaise femme, bien que feu votre époux y ait consenti, vous n'avez jamais admis que la fille d'un duc ait pu épouser un baron, fut-il fortuné et estimé. Je savais que vous ne m'aviez jamais aimé, mais je ne pensais pas que vous seriez prête au meurtre pour me compromettre.

— Oh, mais vous vous trompez, Guren. La mésalliance de ma fille est toute relative, et je l'ai acceptée de bon cœur, tant qu'elle a duré. Toutefois, j'ai la sagesse de payer les femmes de chambre de la maison afin qu'elles surveillent les allées et venues, et j'ai découvert l'affreuse vérité. Oui, je suis bien forcée maintenant de faire éclater le honteux scandale au grand jour, ma fille Séduvie, que j'ai chérie de toute mes forces, à qui j'ai donné la meilleure éducation, ma fille a trahi son époux, et à travers lui, elle m'a trahie. Elle a entretenu un amour passionné avec l'un de ces philosophes qu'elle aime à fréquenter, et de cette passion néfaste, irrésistible, est né un complot diabolique visant à assassiner mon gendre.

La digne et vieille bondit alors vers Guren, prit sa chevelure et tira dessus, jusqu'à découvrir, sous le masque du baron, le visage scandalisé et les célèbres rouflaquettes de Platiton.

— Oui, l'immonde Platiton a séduit ma fille, et ensemble, ils ont assassiné son mari pour que lui prenne sa place et sa fortune. Craignant de faire éclater le scandale, j'ai dû me résoudre à ces pauvres stratagèmes pour punir le coupable.

— Le scandale ? Vous ne vouliez pas qu'éclate le scandale ? Mais de quel scandale voulez-vous parler, vieille folle, d'un meurtre, ou bien de la vraie nature de votre famille. Car voyez ce que j'ai découvert en fréquentant Séduvie, voyez et frémissez d'horreur.

Et Platiton, d'un geste puissant, arracha le masque de Séduvie pour découvrir la face hideuse et poilue, semblable à celle de quelque loup des montagnes. Plusieurs femmes tournèrent de l'œil devant un spectacle si saisissant.

— Oui, parfaitement, des loups-garous, parmi nous, à Sembaris. Des loups-garous responsables, les soirs de pleine lune, de meurtres rituels, d'éventrations. . . C'est sans doute Séduvie elle-même qui, ce soir, assassina le pauvre Khémi.

— Euh. . . fit Bralic, du fond de la pièce.

— Tout s'éclaire alors, s'exclama sans rire le capitaine Jablonski. Hier, dans une taverne du port, un meurtre horrible a coûté la vie à Li-Phong-Yu, le vrai, et sans doute un de ces lycanthrope en était-il responsable, tout concorde. À part un détail : les loups-garous ont bien des pouvoirs, mais ils ne traversent pas les murs. Mais j'y songe, Platiton, ne seriez-vous pas plus connu sous le sobriquet. . .

Et derechef, le capitaine démasqua Platiton, sous la figure duquel se trouvait celle du magicien maléfique entrevue précédemment.

— J'en étais sûr, le magicien maléfique !

— Bon, ben j'vais y aller comme qui dirait, ajouta timidement Bralic.

— Non, il n'y a pas de magicien maléfique, en fait mon nom va te surprendre, car je suis (il ôta son masque, sous lequel se trouvaient, à la surprise générale. . .) le capitaine Jablonski ! Oui, car connaissant les sinistres complots qui se tramaient dans cet antre de la tromperie, j'ai décidé de tirer tout ceci au clair sous ce déguisement. Quelle n'a pas été ma surprise de voir surgir cet autre moi-même ! Allez, ôte ton masque à ton tour, que nous voyons quelle trogne de coquin tu caches.

L'autre Jablonski eut un petit sourire, puis s'exécuta.

— Oh, ça alors, la baronne Séduvie !

— Bon, ben si on a pus besoin de moué. . . fit Bralic.

— Oui, et je suis résolue à ne pas laisser traîner mon nom dans la boue. Garde, emparez-vous de cette femme!

— Ma fille, comment osez-vous...

— Je ne suis pas votre fille, ou pour être plus précise, vous n'êtes pas ma mère, car vous êtes...

— Allez, 'vais m'coucher. Nuitée!

— ... Oh, le loup-garou.

— Ah, Le magicien!

— Diantre, Li-Phong-Yu!

— Platiton!

— Le maçon tueur!

— La belle-mère!

— ...

— ...

## 2.11 Épilogue

Bralic retourna donc au Singe Tatoué et y sommeilla longuement. À son réveil, le souvenir de la longue nuit passée était déjà passablement embrouillé dans sa pauvre tête, et tout ce qu'il en avait retenu est qu'il lui fallait rendre l'anneau qu'il portait aux petits bonshommes en orange. Mais les petits bonshommes en orange ne se montrèrent pas à l'auberge. D'ailleurs Bralic ne les revit jamais. C'est pourquoi il conserva l'anneau de jade, que d'ailleurs il avait bien gagné.

— Bralic a fait ça? Bralic le casse-noisettes?

Numiis le druide fut le premier à émerger de sa stupeur. Lhorkan lui répondit avec humeur.

— Que Banoush me fouette le scrotum avec des orties fraîches si je mens! Je tiens ce récit d'un mien camarade qui était garde pour la soirée à la propriété Kalmis-Nantepoug.

— Tétinou! s'exclama Hachim à juste titre. Mais alors, il nous a tous menés en bateau depuis des mois! Quelle ruse, quelle audace! Seul un esprit supérieur peut ainsi se jouer des plus grands penseurs de notre temps.

— Et surtout, quelle constance! Songez à la force de caractère peu commune dont il faut faire preuve pour cacher sa nature pendant tant de temps, pour endurer les moqueries, les quolibets et les farces de mauvais goût. Songez surtout à ses talents de menteur – et j'en connais un rayon, croyez-moi – car se faire passer pour un benêt est le rôle le plus difficile qui soit. Hum... il m'impressionne, finalement.

Portia avait, sur la fin, pris sa voix de courtisane lubrique, ce qui n'était pas une insulte mais sa profession.

— Et vous noterez, renchérit Kloshafröh, que les petits prêtres orange de Seth ont disparu. Alors si vous voulez mon avis...

— Ouuuuuh...

— Ben ça m'étonnerait pas, si vous voyez ce que je veux dire...

— Oui, on se comprend.

— Ouais.

— Sacré Bralic! À la santé de Bralic le Destructeur!

Après avoir été entendus longuement par la milice sur toute cette histoire complexe, les six petits moines levantins avaient été relâchés, s'étaient retrouvés dans la rue de la ville étrangère, un peu perplexes, et avaient pris le parti d'aller à cette plage que Thlas leur avait indiquée, afin d'accomplir tous ensemble leur devoir et de s'ouvrir le ventre, comme le veut la coutume. Ils sortirent donc de la ville, marchèrent quelques heures le long de la côte, et lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit propice, Miso, le plus jeune, fit fort justement remarquer qu'il allait se poser un point d'honneur. En effet, l'usage voulait que lorsqu'on s'ouvre rituellement le ventre, un ami se tienne derrière vous avec un sabre afin de vous trancher la tête, ce qui vous évite le déshonneur de crier et de vous tortiller de douleur de façon inappropriée. Or d'une part aucun des six prêtres orange ne possédait de sabre idoine, et d'autre part, qui couperait la tête du dernier? Pour éviter des

épanchements inconvenants, Buttercornlamen, le plus sage des six petits moines orange, suggéra que chacun s'appropriât une portion de rivage, bien loin des autres de telle manière qu'aucun d'eux ne puisse voir ou entendre les râles d'agonie de ses voisins, ainsi, l'honneur serait sauf. Cette astucieuse solution recueillit l'adhésion générale et, après des effusions viriles et des adieux déchirants qui ne durèrent pas plus de douze secondes, comme le voulaient les règles de bienséances, ils se séparèrent. Chacun des prêtres marcha le long de la mer, seul, et médita longuement sur le sens de sa vie et sur sa place dans l'ordonnement de l'univers. Ils s'arrêtèrent, l'un après l'autre, au bord du chemin, obliquèrent chacun vers la mer, et chacun fixa la côte de part et d'autre, vérifiant que comme convenu, la distance les séparant était honorable. Chacun s'accroupit alors face à la mer, perdit son regard à la limite séparant les eaux des cieux, et alors, lentement, donnant au moindre geste la grâce qui sied à un acte d'importance, chacun des disciples de Li-Phong-Yu fit demi-tour et s'enfonça dans l'arrière pays pour y trouver femme et ouvrir son restaurant de spécialités exotiques.